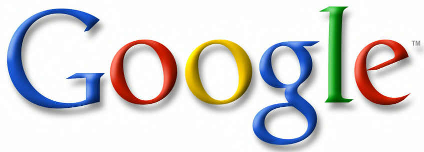


BRIEUX

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

AU JAPON

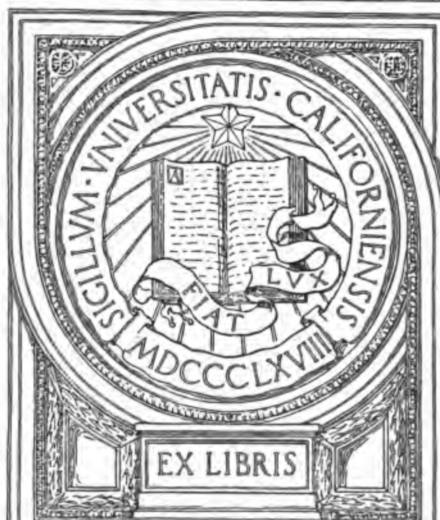
PAR JAVA
LA CHINE
LA CORÉE

NOUVELLES NOTES D'UN TOURISTE



LIBRAIRIE CH. DELAGRAVE

15, RUE SOUFFLOT, 15 — PARIS


SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
FIAT LVX
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS

1055

AU JAPON

A LA MÊME LIBRAIRIE

BRIEUX

de l'Académie Française.

VOYAGE AUX INDES

ET EN

INDO-CHINE

Simples Notes d'un Touriste.

VERS L'INDO-CHINE PAR CANTON. UNE VILLE CHINOISE
LE TONKIN. — L'ANNAM. — LA COCHINCHINE. — LE CAMBODGE.
RÉFLEXIONS SUR L'INDO-CHINE. — L'INDE BOUDDHISTE.
LA BIRMANIE. — L'INDE INDOUE. — L'INDE MUSULMANE.
CONCLUSIONS.

Un volume in-18 broché. . . . . 3 fr. 50

Discours de Réception à l'Académie Française.

Piqûre In-18 . . . . 1 fr.

BRIEUX
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

AU JAPON

PAR

JAVA, LA CHINE, LA CORÉE

Nouvelles Notes d'un Touriste



PARIS
LIBRAIRIE CH. DELAGRAVE
15, RUE SOUFFLOT, 15

A MESSIEURS
LES MEMBRES DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Messieurs et chers Confrères,

Je vous demande la permission de vous dédier ce livre.

Je n'ai pas trouvé une meilleure façon de vous restituer publiquement les hommages dont vous avez le mérite, et dont j'ai eu l'honneur pendant mon voyage à travers la République chinoise et l'Empire du Soleil levant.

S. M. l'Empereur du Japon, au cours d'une audience accordée à l'un de vous, a montré particulièrement en quelle estime était tenue de l'autre côté de la terre, comme ailleurs, votre Compagnie, qui compte tant de gloires, et dont le prestige, à ses yeux, était encore rehaussé par l'élection, récente alors, d'un membre de l'Académie française à la première dignité de notre patrie.

Une fois de plus, j'ai éprouvé la fierté d'appartenir au beau pays de France et d'être des vôtres.

Je me devais de vous le dire.

BRIEUX.

AU JAPON

PAR JAVA, LA CHINE ET LA CORÉE.

I

EN MER — LE SUD DE L'INDE — CEYLAN

18 janvier 1913. — *En Mer Rouge.* — Je n'ai pas eu le courage de commencer plus tôt ce journal de voyage. J'avais trop froid. Froid, en Mer Rouge? Oui, froid. Un froid noir. Nous avons traversé le canal de Suez sous un ciel gris, dans la pluie, au milieu d'une désolation mouillée; nous grelottions sous nos pardessus, et un couple qui faisait le voyage pour la première fois regardait avec des yeux féroces ceux qui, au départ, l'avaient prévenu contre les insolations.

Nous nous sommes embarqués, ma femme et moi, à Marseille, sur le *Paul Lecat*. C'est le premier de la série des grands paquebots que construit la Compagnie des Messageries maritimes. Il est superbe, et laisse au second rang, au point de vue de la vitesse, du confortable et du goût, les plus beaux bateaux anglais... et les autres. Il est tout neuf, et si grand qu'il ne peut trouver sa place,

à Marseille, aux appontements ordinaires de la Compagnie.

Les Marseillais en sont très fiers.

Le jour du départ, qui était un dimanche, toute une foule grouillante avait envahi le paquebot, s'agitait dans les escaliers et remplissait l'ascenseur — nous avons un ascenseur — justifié par les cinq ou six étages qui séparent la salle à manger du pont supérieur. Presque tous ceux qui composaient cette foule étaient les parents ou les amis des employés, des garçons, des hommes de l'équipage qui les dirigeaient par petits groupes admiratifs. On marchait avec respect sur les tapis ; on se poussait du coude en se montrant les plafonds sculptés ; on se figurait, pour un moment, qu'on était des « passagers de première. » Les moins timides essayaient les chaises longues, et j'ai vu une bonne grosse dame rougir de plaisir en disparaissant derrière une porte dont la vitre dépolie portait ce simple mot : *Dames.*

20 janvier. — *En Mer Rouge.* — Depuis huit jours de traversée on s'est évalué. Les groupes se forment. Des masques sont tombés, d'autres sont moins bien fixés. Cela laisse maintenant entrevoir des visages, dont quelques-uns gagnent à la révélation. L'attitude que nous essayons de nous donner n'est pas toujours celle qui nous est le plus favorable.

L'ensemble des passagers, d'ailleurs, est sympathique. Et même — faut-il le dire? oui, puisque j'ai promis d'être sincère — et même, j'ai été un peu surpris, dans un sens agréable.

S'est-il vraiment passé un fait important en France, depuis quatre ou cinq ans? Un fait considérable, intéressant la nation tout entière, et que nous ne constaterions que par à-coups, à des intervalles éloignés?

Est-ce cela? ou bien les yeux de ceux qui regardent

sont-ils devenus, depuis ce temps, plus aptes à constater nos propres qualités?

Je ne sais.

Le hasard avait-il réuni sur les paquebots français que j'ai pris, jadis, des passagers plus vulgaires, et sur celui-ci, un choix exceptionnel d'hommes de bonne éducation et de femmes charmantes? Le luxe du *Paul Lecat* a-t-il imposé des soucis de tenue à des gens qui en auraient eu moins sur un bateau délabré?

Encore une fois, je ne sais. Mais je sais bien qu'à mon dernier voyage en Extrême-Orient, ayant eu l'occasion de comparer les cargaisons humaines de deux paquebots, l'un anglais, l'autre français, j'avais été un peu humilié par les allures de nos compatriotes.

Eh bien, je voudrais que ceux qui nous jugent mal pussent voir ce que je vois ici depuis huit jours.

Nos passagers sont des fonctionnaires, des officiers, des gens d'affaires. Il y a, en première classe, une douzaine d'enfants de trois à sept ans. Une vingtaine du même âge en seconde. Maintenant que la température idéale — 20 à 25 degrés — permet de goûter la joie de vivre (qui ne se goûte réellement qu'en plein air), le pont-promenade offre, pendant toute la journée, mais surtout avant et après le dîner, le spectacle le plus aimable. D'abord, ces enfants sont bien élevés : s'ils vous marchent sur les pieds, du moins peut-on croire qu'ils ne le font pas exprès. Ils sont bien portants et gais. Les mamans sont de braves petites mamans sans pose et sans vulgarité. Deux fillettes annamites, qui sont bonnes d'enfants les aident sans bruit à maintenir dans les limites nécessaires la turbulence de cette jeunesse. Il y a surtout, parmi nos passagères, une gracieuse femme qui semble avoir un exceptionnel talent pour se faire écouter des bambins. D'instinct

d'ailleurs, ils sont venus tous vers elle, comme des poussins. Elle les amuse, les discipline, les menace du doigt, les gronde d'un regard, les récompense d'un sourire, les punit d'une tape, les caresse, les guide, les excite, les calme, les mouche; tout cela en même temps, pour ainsi dire, et avec un à-propos et un discernement par lesquels les enfants sont hypnotisés. Elle organise vingt jeux, elle sait cent rondes. Elle sait les vieilles, vieilles chansons françaises : « *Ah! mon beau rosier... J'ai descendu dans mon jardin... Compagnon de la marjolaine.* » Elle en connaît aussi que j'ignore et qui piquent ma curiosité. Il y en a une surtout qui m'intrigue. Il y est question de chemin de fer, et le refrain, qu'il faut scander en marquant le pas, comporte deux ou trois : « Tchoum !... Tchoum ! Tchoum !... » imitateurs de la locomotive, qui font ma joie. Si je parviens à en savoir davantage sur ce point, je vous le dirai.

Il fallait la voir hier soir. Elle avait rassemblé les marmots en deux rangs de cinq ou six et les promenait en chantant et frappant du pied, faisant partie, elle, du deuxième rang, celui des plus petits. On eût dit un berger de Nuremberg au milieu de ses moutons de bois, trop bien rangés... Voilà une Française !

Mardi 20 janvier. — Djibouti. — Nous avons navigué dans la brume, et sous un ciel gris, jusqu'en vue de Djibouti. Nous avons même vu, un peu avant que d'y arriver, un phénomène rare dans ces parages : une averse. Mais la température est délicieuse. On a sorti les vêtements blancs et les casques coloniaux, ce qui donne à notre bateau un aspect pimpant et joyeux.

Et à peine au mouillage, voici la fête de mouvements, de couleurs et de cris qu'est chaque escale en Orient. Avant même que nous fussions arrêtés, un convoi de cinq ou six larges *plates* bondées de charbon s'est détaché de

la côte, tirées à la queue leu-leu par un remorqueur. De nombreuses chaloupes bondées de Somalis, d'Arabes se sont approchées. Ce convoi, tout noir au milieu de ces barques, des pétrolettes, des embarcations de toutes sortes, douane, poste, messageries, a l'air d'un enterrement traversant lentement, avec sa file de voitures de deuil, l'agitation d'une rue parisienne.

Les larges bateaux plats sont venus se coller aux flancs du grand navire, et c'est tout de suite le fourmillement d'une mine de charbon à ciel ouvert. Spectacle déjà vu, mais toujours intéressant, après la somnolence des quatre ou cinq jours de traversée.

Nous allons à terre.

Mais est-ce bien là Djibouti ?

J'en étais resté, sur la foi des lectures et des récits, à l'idée d'un Djibouti aride et désert, et sans eau, et sans verdure. Une plaisanterie traditionnelle consistait à se demander, entre touristes, des nouvelles du palmier que le gouverneur faisait vivre péniblement en face du palais, en allant lui porter, chaque jour, ce qui restait d'eau dans la carafe du déjeuner. Et il était habituel d'insinuer que le dit palmier était en zinc. Ces amusettes sont désormais surannées. Djibouti possède des arbres.

Au milieu des phœnix et des mimosas de son jardin, le palais du gouverneur ressemble à une villa des environs de Nice. Il y a, dans certaines rues, des bordures de palmiers, comme à Saint-Raphaël. Et sur la place, une fontaine publique, le croira-t-on ? offre de l'eau à tout venant. Les maisons s'élèvent nombreuses déjà, et on en construit de nouvelles.

Les pierres sont amenées sur des chariots attelés d'un chameau. Cet animal a toujours eu le don de me réjouir par ses attitudes de vanité et d'imbécillité. Mais lorsqu'on le voit portant pompeusement sa tête petite,

trop petite, au bout de son cou, tendu comme dans un effort incessant; lorsqu'on voit son œil à la paupière demi-close laissant tomber sur le reste du monde un regard de mépris, et, derrière cette tête, un corps grotesque perché sur les longues jambes minces que vous connaissez, et tout cela pour traîner un camion au bout d'une longue corde comme fait un enfant d'une petite voiture en fer blanc... alors, on ne peut pas se retenir de lui rire au nez.

... Donc, on a pu amener de l'eau douce à Djibouti, et la prospérité de ce coin de terre française en paraît assurée. Et je parierais pour le succès. Si j'étais spéculateur, j'y achèterais des terrains. Il y a là, tout près, dans l'intérieur, cette Abyssinie fertile dont Djibouti sera le port, si nous ne laissons pas les Anglais nous détrôner au profit de Zeila.

Rentrée à bord. — Mon Dieu! que l'homme est un étrange animal! Me voici un peu triste d'avoir perdu la fraîcheur d'impression de ceux qui viennent ici pour la première fois.

Si je n'avais déjà vu le pullulement humain de l'Extrême-Orient, quel plaisir j'aurais éprouvé, devant les grands diables d'Abyssins nus, noirs, chevelus, qui viennent offrir, aux dames touristes, des lances et des sagaies fabriquées tout exprès pour elles! Que j'aurais été émerveillé par la vue du village nègre, avec ses huttes, avec ses chameaux qui se vautraient sur la place, comme de jeunes baudets en rigolade!

Mais j'ai déjà vu cela, et, en le voyant jadis, j'ai tué en moi la possibilité de toute une catégorie d'émerveillements. Je crois que c'est se suicider peu à peu, que de réaliser ses désirs. Après tout, cela vaut mieux que l'immobilité, puisque le dénouement est fatal... Et

il y a encore, sur notre petite boule, assez de cieux inconnus pour les années qui me restent à vivre.

26 janvier. — En mer. — Les six jours de traversée de Djibouti à Ceylan se seront écoulés sans incidents, dans le demi-sommeil habituel des traversées. Nous avons eu des chaleurs supportables, sous un ciel gris.

Le temple de Madura.

27 janvier. — Notre émotion, il y a trois ans, fut si forte, dans le temple élevé à Madura, en l'honneur de Siva (*voir mes Premières notes d'un touriste*), que nous avons décidé d'y retourner. Nous aurons trois jours libres, à Colombo, entre l'arrivée du *Paul Lecat* et le départ du bateau hollandais qui doit nous conduire à Java. Nous en profiterons pour aller revoir la ville étonnante. Dix heures de mer, la nuit, six heures de chemin de fer ensuite ; autant pour revenir, ce n'est que peu de chose, un crochet sans importance lorsqu'on s'est habitué à l'idée des longues randonnées.

Mais ce que nous allons faire, est-ce bien raisonnable? Ne courons-nous pas au devant d'une désillusion? N'allons-nous pas gâter le souvenir, que nous avons conservé si vif, de notre visite nocturne à ce temple incomparable? Nous en avons peur, très peur.

Madura, 29 janvier. — Nous en revenons. De même qu'il y a trois ans, nous nous sommes aujourd'hui bornés, tant qu'il a fait jour, à tourner autour du Temple de l'Effroi.

C'est seulement lorsque la nuit a fait s'y allumer les dix mille petites lampes, suffisant tout juste à rendre les ténèbres perceptibles, c'est seulement alors que nous

nous sommes engagés dans la rue qui mène au Temple, dans la rue bordée par cent éventaires où l'on ne vend que les fleurs destinées aux divinités voisines; fleurs aux couleurs éclatantes, même à la lumière des lampes à pétrole, fleurs rouges, jaunes, blanches, bleues, fleurs aux parfums plus violents encore que leurs couleurs.

***

Et me voici, comme il y a trois ans, de retour à la gare, seul abri ouvert aux touristes européens.

Eh bien... Eh bien, je ne regrette pas l'expérience.

Sans doute, mon émotion a été moins violente, puisqu'elle fut aujourd'hui sans surprise.

J'ai senti moins de moustiques et moins de puces, j'ai vu dans le Temple une foule moins dense. Je n'y ai pas rencontré, comme jadis, d'éléphant sacré.

Même, j'ai eu envie de mordre quelqu'un qui m'a dit :

— Un éléphant? Mais vous n'aviez qu'à témoigner le désir d'en voir un. On se serait empressé de vous satisfaire. Cela ne vous eût pas coûté plus de trois ou quatre roupies.

... Mais il faut que je vous dise par le menu comment on arrive à Madura :

Vous vous embarquez à Colombo. A peine êtes-vous à bord, qu'un gentleman vient s'asseoir à côté de vous.

— Vous avez vos billets?

— Voilà.

— Votre nom?

— Il est écrit sur le billet.

— Oui. Mais vous avez bien un petit document?

— Un passeport?

— Non. Ce n'est pas nécessaire pour entrer dans l'Inde. Seulement un petit papier quelconque indiquant votre identité.

— Voilà.

— Très bien. Où allez-vous?

— A Madura.

— Parfait. Je vais vous donner vos billets pour la nourriture dans le wagon-restaurant et à la gare. Vous savez qu'il vous sera impossible de trouver à manger autre part. Voici pour le thé du matin, pour le breakfast de neuf heures, pour le *tiffin* à une heure, et pour le dîner à huit. Cela est pour demain. Pour après-demain, ces autres tickets vous donneront droit à la même quantité de repas. Le tout vous coûtera sept roupies (treize francs cinquante environ). Bonsoir, monsieur, bon voyage.

Et il s'en va.

On part à six heures du soir, on roule pendant toute la nuit, après un mauvais dîner à bord. On est réveillé impérieusement, à six heures moins un quart, par le garçon vous annonçant que le petit bateau qui doit vous conduire au rivage partira dans une demi-heure... et c'est seulement à sept heures et demie que l'on vous permettra d'y monter.

On devine, au loin, à une lieue au moins, la terre très basse qu'éclaire le soleil levant. Il y a peu d'eau. Des mâts, émergés çà et là, disent que le chemin n'est pas sans danger.

A bord de la chaloupe à vapeur, un autre gentleman, coloré, celui-là, vient vous demander votre nom, le but de votre voyage et votre adresse.

Un peu agacé, je lui déclare que je n'ai pas d'adresse. Il ne se démonte pas et, à l'indication : domicile, écrit sur son papier : *Round the world.* (Comme il n'est aucun de mes lecteurs qui ne sache l'anglais, il est tout à fait inutile que je traduise ces mots qui veulent dire à peu

près : courant le monde.) Cette adresse ne me déplaît pas, bien qu'elle manque de précision.

On débarque. Sous prétexte de douane, on vous fait encore signer votre nom, et après une attente inexplicable d'une demi-heure en plein soleil, vous voyez arriver le train.

Ne croyez pas que vous allez monter « tout de go » dans votre compartiment. Le chef de train vous demande votre nom — ce sera la dernière fois, — consulte une liste qu'il tire de sa poche et qui contient les noms de tous les voyageurs, y raye le vôtre et vous ouvre un wagon. Les porteurs y installent vos bagages. S'ils ont été six pour la besogne que deux auraient pu faire, il en vient huit ou dix vous demander un salaire... et vous n'avez plus qu'à attendre le départ du train.

C'est avec attendrissement que je reconnais les compartiments spéciaux des chemins de fer indiens. Dans chacun, deux places seulement, (qui, la nuit, deviennent deux couchettes,) un lavabo, une glace, un ventilateur électrique, et, aux portières, dont les fenêtres sont très peu hautes, tout un système de défenses contre la chaleur et la lumière.

On roule. Rien à signaler que je n'aie dit dans mon premier récit. Si, cependant : un peu avant Madura, à droite, je vous recommande un lieu sacré où l'on voit une vingtaine de chevaux de bois, absolument semblables à ceux de nos fêtes villageoises, et qui sont rangés en demi-cercle devant la statue d'un dieu quelconque.

Et l'on arrive à la gare de Madura, qui est une gare-hôtel.

***

Elles méritent une courte description, les chambres de la gare de Madura.

D'abord, les vitres y sont inconnues aux fenêtres que ferment seulement des jalousies. Très haute, très large, très longue, la pièce, dont le sol est couvert de nattes, ne comporte, comme mobilier, que deux grands lits qui l'emplissent de leurs deux moustiquaires énormes et toutes blanches. Une coiffeuse contre un mur, et de grosses lampes à pétrole que je reconnais. Dans la grande salle de bains, où ne coule que de l'eau froide (quand je dis froide !) je reconnais aussi ces deux espèces de chapeaux tronc-de-côniques, chapeaux de l'ancien répertoire, noirs aux bords blancs, renversés, et supportés par des trépieds, — ô Molière !... ô Rabelais ! — avec, entre les deux, une caisse dans laquelle on voit du sable et une pelle, sable et pelle destinés à faire ce que font les chats, de leurs quatre pattes, après qu'ils se sont recueillis d'un air si comiquement grave.

***

En attendant l'heure nocturne de la visite au Temple, nous allons, sous la conduite du guide inévitable, visiter le Palais du dernier grand roi de Madura.

Ce palais, c'est surtout une immense cour entourée d'arcades de vingt ou trente mètres de haut, avec des colonnes géantes. Au milieu de la cour : de la verdure, un grand arbre. Et beaucoup de monde. C'est devenu le Palais de Justice de Madura. Les plaideurs y sont nombreux. Ceux-ci pénètrent dans la cour avec leurs voitures traînées par des bœufs et couvertes d'un treillis de latanier. Il y a des conciliabules, dans les coins, entre avocats et plaideurs. Des femmes, toutes seules, ont la même physionomie de victimes ou de révoltées qu'elles ont dans tous les palais de justice du monde. Mais celles-ci sont couleur de bronze, avec de beaux bras nus,

des costumes rouges ou jaunes, et sur la narine un bijou d'argent, vissé. Çà et là, deux ou trois bicyclettes, et, au fond, devant la glace où fut le trône du potentat, une automobile, celle du juge anglais, probablement.

Dans une aile du bâtiment, on montre la chambre à coucher du souverain. Devant un péristyle qui faisait office d'alcôve, s'étend un grand bassin rectangulaire de vingt ou trente mètres de côté. Il est peu profond; bordé de deux ou trois gradins. On le remplissait d'eau parfumée, et les nombreuses épouses s'y ébattaient, sous les yeux blasés du roi, qui, peut-être, s'ennuyait.

*
* *

Lorsque nous avons jugé que la nuit durait depuis assez longtemps pour que toutes les lumières fussent allumées, nous sommes allés religieusement voir le Temple.

Je n'ai retrouvé qu'une partie de mon émotion.

Seul, le *beau* peut être revu. Ici il n'y a que de l'étrange.

Ce qui m'avait mis en délire, il y a trois ans, c'était la surprise. Jamais je n'avais vu une telle folie dans la vie donnée à la pierre, jamais je n'avais rencontré une si étrange exaltation religieuse. Ces statues de dieux lointains, entrevues seulement dans la profondeur obscure des sanctuaires, ces vaches sacrées, ces éléphants, ces perroquets blancs dans des cages, ces colonnes tourmentées, faites de chevaux cabrés et de dieux dansants, ces hommes stupides ou égarés, leurs gestes bizarres, leurs attitudes inattendues, ce mélange si extraordinaire de ce qu'il y a de plus élevé chez l'homme : la religiosité, et de ce qu'il y a de plus attristant : le fanatisme dans la superstition basse; et ce décor si habilement ménagé, ce mystère des longues galeries dont l'accès nous est interdit,

à nous profanes, et où notre imagination peut s'égarer, grâce à cet éclairage incertain et insuffisant, qui ne sert qu'à nous rendre sensibles les ténèbres profondes; ces gestes lointains, entrevus dans les espaces où nous ne pouvons pénétrer, devant des dieux dont les contours fantastiques ne nous sont révélés que par l'éclair d'une torche qui passe; tout cela m'avait mis, exactement, hors de moi.

Aujourd'hui, je n'ai plus qu'une réédition de ma surprise, et si mon émotion peut être grande encore, elle ne saurait avoir la même intensité.

Et puis décidément, ces gens sont trop incompréhensibles.

Un exemple :

Il y a, dans la grande salle, (qui m'a paru beaucoup plus petite), une porte de bronze, abondamment munie de clochettes qui tintent bruyamment lorsque cette porte s'ouvre. J'entends ce bruit. Je me hâte, et je vois, ou plutôt, je devine, là-bas, éclairées par quelques lumignons, les contorsions habituelles des dieux d'ici.

Devant cette porte, là, tout près de moi, des hommes adorent, se prosternent, avec des gestes que nous connaissons. Tout à côté, assises à terre, des femmes, en un petit groupe de cinq ou six, causent entre elles. Puis une des petites vaches blanches s'approche, *comme si elle comprenait.* Elle regarde le dieu, longuement. Vraiment, elle a l'air de savoir, et de participer à l'adoration tout comme les hommes qui sont là et qui se sont un peu écartés, pour lui faire place, comme à quelqu'un.

L'étrange prière de ces humains et de cet animal dure assez longtemps. La vache est restée immobile et hiératique, en tout semblable à celles que j'ai vues, en pierre, devant d'autres autels de l'Inde.

Ensuite, un homme se retourne vers la bête, la

caresse d'un geste à la fois machinal et dévot. Un autre laisse errer sa main sur sa croupe. Puis, sans motif, sans que je puisse comprendre, un autre homme, un de ceux qui étaient là, frappe la vache d'un coup de bâton, avec le geste machinal et sans colère de nos paysans... là-bas. La vache s'enfuit, traverse, sans causer de mal à personne, le groupe des femmes qui d'ailleurs se sont vivement écartées, et nul ne montre de surprise, nul ne s'occupe plus de la bête tout à l'heure adorée, et qui s'en va brouter des fleurs qu'un fidèle lui tend avec gravité.

Plus loin, un homme, incessamment, à pas pressés, fait le tour de la grille qui entoure un tabernacle. Il a les yeux hagards, il est en sueur.

Un autre, dans un coin presque tout à fait obscur, évente depuis une heure une statue de dieu, avec une espèce de drapeau rigide.

Des infirmes, plus laids parce qu'ils sont tout nus, se traînent sur les pierres du sol, sortent de l'ombre des entre-colonnes.

Je revois mon Bitiou, de *La Foi*, et une sorte de monstre, horrible parce que ses membres nus sont si minces et contorsionnés, qu'on ne peut distinguer ses bras, avec lesquels il marche, et les moignons de ses jambes coupées à la hauteur des genoux.

Nous sortons, gênés par l'impossibilité où nous nous sentons, définitivement, de jamais comprendre ces gens-là.

Et cela nous rend un peu graves, un peu inquiets, un peu mécontents, un peu hostiles.

***

Nous nous promenons dans les rues larges qu'éclairent encore les lumières des boutiques en plein air.

Tout à coup, je perçois une musique lointaine. J'en-

traîne notre guide qui ne paraît pas beaucoup désirer que nous allions voir ce qui se passe là-bas, et qui nous suit, mais avec le désir, à peine dissimulé, que je m'égare. Trop souvent les *guides* sont, en réalité, des gardiens. Je tourne une encoignure, deux : le bruit se précise, et je vois enfin, à distance, un grand rassemblement de gens puissamment éclairés.

Je m'approche. Toute une foule est là, autour d'un orchestre horriblement bruyant, fait de trompettes hurlantes et de tambourins assourdissants. Un homme, *entièrement vêtu de fleurs*, danse, tout en gardant en équilibre, sur sa tête, un haut vase de cuivre. Tout cela est sous une lumière éclatante, répandue par des torches piquées au bout de la hampe des hauts tridents, et répandue aussi par des appareils ultra-modernes, à acétylène ou à essence, je ne sais, mais dont les manettes, les robinets et les manomètres étonnent un peu ici.

Derrière le danseur, sous un dais gigantesque, que portent une trentaine d'hommes fléchissant sous le poids, voici une sorte d'autel ambulant. Je pense à David dansant devant l'arche. Sur cet autel, Kali ou Dourga, la déesse au collier de têtes coupées, est entourée des ornements les plus laids et les plus ridicules, de fleurs artificielles avec des fils de fer portant des plaquettes de métal poli : le clinquant le plus odieux, le plus brutal, le plus inattendu.

Nous sommes tombés sur une procession en l'honneur de Kali, la déesse méchante, dont on espère, par tant d'honneurs, détourner les colères.

La foule est extraordinaire. Silencieuse quoique compacte. Les femmes, en grand nombre, avec des enfants accrochés à leurs hanches. Les lumières se jouent dans leurs regards, sur leur peau luisante et brune, sur les clous d'argent de leur nez et sur les diamants dont la

lèvre supérieure de quelques-unes est ornée. L'air est calme, tiède, on respire la senteur âcre et parfumée de cette foule en moiteur, à moitié nue.

Elle s'écarte doucement pour nous permettre de mieux voir. Aucune hostilité. Nous sommes cependant les seuls Européens, perdus dans cette cohue, dans cette orgie de lumière, de bruit, dans cette multitude incompréhensible.

Nous rentrons. Les rues sont devenues obscures. Il faut écarquiller les yeux pour ne pas trébucher sur ces choses qu'on devine là, à terre, dans la nuit, et qui sont des vaches ou des hommes endormis.

*
* *

Pendant que j'écris ceci, devant la porte de notre chambre, sur le large balcon bizarre de notre bizarre hôtel, j'entends encore, au loin, les sons perçants et les bruits sourds de la musique processionnelle qui continue sa marche dans les grandes rues de la ville.

... Un indigène que je n'avais pas vu, et qui me regardait écrire, s'approche, pieds nus, silencieux, avec des gestes ouatés et graves, et, ayant avancé ma lampe de quelques centimètres pour que j'y voie mieux, sans mot dire, rentre dans la nuit.

Puis, comme dans une mise en scène bien réglée, juste à point pour que s'ajoute à tout cela un effet de contraste, voici que le clocher de l'église catholique des jésuites sonne minuit tandis qu'une locomotive lâche un bouillonnement précipité de vapeur qui ressemble à un gros éclat de rire.

... J'entends tousser, dans le silence de la rue. Qu'y a-t-il là? Des tas de linge? Non. Ce sont des hommes qui dorment, en tas, sur le pavé. On dirait un lendemain de bataille. D'autres, à croppetons, ont l'air de veiller des morts.

Colombo.

Et quoi qu'il m'en coûte, il me faut bien avouer qu'à Colombo, une première tentative de retrouver mon enthousiasme de jadis ne fut pas heureuse.

Je dois même m'excuser auprès de ceux qui peuvent, sur mon conseil, avoir été tentés de faire la promenade à Kelani River, où j'avais éprouvé tant de plaisir.

Je suis un peu confus, et l'aveu n'est pas sans me donner quelque embarras. Le voici cependant. J'ai dû commettre une erreur comparable à celle de l'Anglais débarquant à Calais, y voyant une femme rousse et concluant qu'en France toutes les femmes sont rousses. Sans doute, le hasard m'a fait jadis parcourir la rue de Kélani un jour de pèlerinage ou de marché, et j'en ai déduit hâtivement que cette animation était habituelle. Hier, parcourant le même chemin, au lieu de la foule qui m'avait émerveillé par son fourmillement coloré, je n'ai trouvé qu'une rue déserte, interminable et semblable aux rues les plus banales des villes d'Extrême-Orient.

Toutefois, à la fin de la promenade, mon remords s'est atténué, et je puis encore conseiller cette course en tramway, parce que la rivière de Kélani, qui est au bout, m'a paru plus belle que jamais, et aussi parce que, maintenant, on peut suivre très longtemps un bon chemin qui la borde et permet de jouir des mille aspects d'un paysage tropical type, avec ses cocotiers, ses palmiers, ses bananiers, sa rivière profonde et large et calme, où glissent des jonques qui portent des voiles si hautes, des voiles comme il n'en est pas sur nos cours d'eau, et où, sur des radeaux lointains, on voit se pro-

filer sur l'eau et sur le ciel des silhouettes d'hommes nus s'agitant avec de longues perches verticales.

Colombo, 1er février. — En attendant le bateau hollandais qui doit nous conduire à Batavia, nous avons fait ce matin la promenade classique à Mount-Lavinia.

Ah! la jolie route qui se poursuit pendant près de deux lieues, au bord de la mer! La joie, à Ceylan, c'est la douceur des visages et la splendeur de la végétation. La route est large, sans trottoirs, bordée de villas ou d'échopes, bordée surtout d'un incessant jardin d'où jaillissent les cocotiers, au-dessus des palmes, des bananiers et des arbres en fleurs.

Sur le chemin, au sol tout rouge, circule une foule de statues de bronze vêtues de rouge, et dans laquelle les peplums des prêtres bouddhistes mettent de temps en temps des tons jaunes. Les femmes sont jolies lorsqu'elles ne portent pas l'odieux cache-corset ou la toilette européenne. On ne peut se lasser d'admirer leurs beaux enfants nus qu'elles tiennent d'une façon si bizarre, accrochés à leur côté. Les boutons d'argent piqués à leurs narines, les colliers, les bracelets de leurs bras et de leurs jambes, attirent et réjouissent les regards.

Des charrettes aux toits de paille arrondis, roulent, rapides, au trot de petits bœufs qui ont l'air gai malgré la longue ficelle passée dans leur nez et qui sert à les conduire. J'aime les perles bleues dont leur front est orné.

Nous avançons au milieu d'une multitude grouillante et multicolore. Des enfants nus regardent l'Européen qui passe, sourient, le saluent, lui envoient des baisers, lui jettent des fleurs, et demandent ensuite l'aumône sans insister, comme pour rire.

II

L'ILE DE LA MOITEUR

Java.

22 février. — Nous sommes en route pour la Chine et j'en profite pour résumer mes impressions sur Java.

Je ne vous apprendrai rien en vous disant qu'il y fait chaud et humide, très chaud et très humide. Le ciel de Java, en cette saison tout au moins, est un ciel couvert de nuages d'où tombe presque régulièrement, à la fin de la journée, une abondante averse que la terre lui renvoie, le lendemain, sous la forme d'une buée chaude. Cette vapeur d'étuve pénètre jusque dans les sacs de voyage les mieux fermés, pour y préparer des moisissures rapides. On sue, et les vêtements eux-mêmes suent, et les murs, et le papier, et tout. Java, c'est

l'Ile de la moiteur.

J'y ai éprouvé deux surprises. La première, de la voir aussi complètement, aussi heureusement cultivée. La seconde, d'y rencontrer deux villes, deux grandes villes

en pleine activité, en pleine richesse. Sans doute, nul n'ignore l'une d'elles, Batavia. Mais l'autre, Sourabaya, en avez-vous jamais entendu parler?

Sourabaya.

Sourabaya est la rivale de Batavia. Sourabaya est là-bas, à mille kilomètres de la capitale, à l'autre bout de cette suite de volcans en ligne droite qui constitue l'arête de Java, et on peut dire Java elle-même; Sourabaya est éclairée à la lumière électrique, des autos y roulent, nombreuses, luxueuses: très nombreuses, très luxueuses. On y voit aussi des voitures admirablement attelées. Les terrasses des grands cafés regorgent de consommateurs élégants, de femmes « richement parées ». L'hôtel principal occupe une surface égale à celle d'une de nos grandes places, et ressemble au Trocadéro. Partout on a l'impression de la richesse, d'une surabondance d'argent. Même des indigènes vont en voiture, et le prix de la vie y est celui d'une grande ville d'Amérique. Un journal y coûte trente centimes, et un verre d'eau gazeuse, un franc. Tout le monde ici paraît être fortuné: les Hollandais, bien entendu, mais aussi les métis et les Chinois. Ces derniers se pavanent dans leurs autos avec une insolence particulière. Des jeunes filles, demi-sang, filent à bicyclette, toutes droites et tête nue.

On me donne des détails. La règle, ici, est d'intéresser aux bénéfices tous les employés d'une entreprise. Le plus souvent, cette part est supérieure au chiffre des appointements. De simples employés gagnent par an vingt mille florins (quarante mille francs) et beaucoup de ces employés sont des demi-sang. Presque toujours, leurs filles sont épousées par de jeunes officiers hollandais, ou par de jeunes colons. Je ne sais si tous ces mariages sont heureux. J'ai vu s'arrêter à la terrasse

d'un café étincelant de lumières, une superbe limousine. Il en est descendu une, deux, trois jeunes filles à la peau noire, d'un noir que mettaient en valeur des robes éblouissantes de blancheur, puis une grosse maman, noire aussi, avec un chapeau de trois mètres de circonférence, sur lequel s'entassait un déballage de roses, et enfin un homme jeune, un visage pâle, un Hollandais un peu triste et qui ne paraissait pas fier.

Sourabaya doit sa richesse aux champs de cannes à sucre, au travail des indigènes, naturellement, et aussi — le croiriez-vous? — à nous-mêmes, à nous tous, consommateurs de sucre qui, grâce à une certaine conférence de Bruxelles dont on parle beaucoup ici, grâce à la tyrannie d'un trust, payons le sucre à un taux fictif, établi par le bon plaisir de ces messieurs.

Elle la doit aussi à sa situation, à son port qu'elle renferme, qu'elle étreint (tandis que Batavia est éloignée du sien de trois ou quatre lieues), et surtout à la rivière qui lui apporte les richesses de l'intérieur. Le parallèle entre les deux villes serait intéressant à poursuivre. Batavia est la vieille dame hollandaise, sage et cossue, que bien des liens rattachent encore à la Néerlande lointaine vers laquelle elle a les yeux tournés. Sourabaya semble une demi-sang émancipée, qui entend vivre par elle-même, se complaît avec orgueil dans son succès, et se croit — peut-être avec raison — destinée à produire et à protéger une race nouvelle, eurasienne, qui, dans un avenir plus rapproché qu'on ne croit, manquera de respect à Batavia, la vieille dame aux tulipes fanées.

Batavia.

La vieille dame en question, d'ailleurs, a conservé quelque allure. Lorsque vous débarquez au Cap Priok,

l'auto ou le chemin de fer vous emmène, pendant près d'une heure, au milieu d'un paysage qui d'abord n'est qu'un marécage sur lequel on croit voir planer la Mort donnant la main à la Fièvre, sa pourvoyeuse. Mais bientôt la végétation folle de l'île triomphe avec des bananiers énormes et des cocotiers géants, puis les premières villas apparaissent, audacieuses ; le canal que vous longiez s'anime, se multiplie, et c'est la vieille Batavia, que les Hollandais d'il y a trois siècles construisirent sur le modèle d'Amsterdam, ce qui témoignait d'une grande piété filiale, mais d'un faible esprit pratique. Ces canaux, précieux là-bas, ne sont ici que des fabriques de moustiques ; ces maisons aux ouvertures vitrées deviennent des étuves ; ces rues étroites empêchent l'air de circuler et le vent de dissiper les miasmes. Aussi, aujourd'hui Batavia n'est plus qu'un amas de bureaux et de magasins que l'on fuit, une fois terminée la besogne, pour aller habiter la ville nouvelle contiguë, la ville aux grands espaces plantés d'arbres, la ville qui s'enorgueillit de posséder la plus grande place du monde — une place qui est une pelouse et un champ de courses — la ville qu'on a nommée Weltevreden, ce qui signifie *Bon repos*.

Les Hollandais n'ont pu, même là, se résigner à ne plus voir de canal. Il y en a un, qui suit la rue principale, et, tous les cent mètres, au bas de chaque escalier qui y descend, des femmes indigènes lavent le linge, entrent dans l'eau et en ressortent, pour le plus grand plaisir des yeux des nouveaux débarqués : le sampong mouillé est indiscret.

Et toutes les rues sont larges, bordées de jardins qui n'ont d'autre barrière qu'une basse balustrade souvent interrompue. Les arbres n'empêchent pas de voir les habitations, une par famille, gais pavillons dont la prin-

cipale pièce est offerte à tous les regards, et où l'on voit, au milieu de lourds meubles hollandais, des hommes, des femmes, des jeunes filles, tous vêtus de blanc, qui vivent ainsi en plein air avec la plus complète indifférence relativement aux regards des passants curieux.

L'Amock.

— Alors, l'indigène est heureux, ici?

— Il ne se plaint pas.

— Les temps sont meilleurs pour lui?

— Oui. Depuis quelque temps la Hollande semble avoir éprouvé des remords. Jadis elle ne permettait pas aux indigènes d'apprendre la langue de leurs vainqueurs. Elle leur refusait des écoles. Tout cela est en voie d'amélioration.

— Et ils ne sont plus condamnés tous aux travaux forcés?

— Non. La culture obligatoire du café, qui subsistait seule, a été abolie l'année dernière.

— Et les cabanes de police avec le tambour de bois creux et la fourche?

— Ah!... Oui... il y en a encore. En voici une.

— Cette fourche, n'est-ce pas, c'est pour saisir ou frapper les fous qui « courent l'Amock »?

Un de mes interlocuteurs qui habite l'île depuis dix ans, n'était pas au courant de ce fait rapporté par tous les voyageurs et donné par certains comme fréquent: un fanatique s'armant de son *kriss*, courant, fou, dans la rue, et frappant tous ceux qu'il rencontre sur son passage.

— Oui, dit l'autre. Je sais. Je ne l'ai jamais vu qu'une fois, et j'en ai gardé un souvenir de cauchemar. Voici: J'étais en voiture. Tout à coup, j'entends des cris et je

vois derrière moi un groupe d'hommes qui poursuivaient un autre homme. Notre cocher, qui s'est retourné, et qui a vu, donne aussitôt des signes de terreur, et s'écrie, en fouettant son cheval à tour de bras : l'*Amock!* l'*Amock!* Mais le vieux cheval n'est pas rapide ; l'homme-fou gagne du terrain et s'approche de nous. Il est tout ensanglanté. Son visage est effrayant et je le vois encore, après longtemps, les yeux hors de la tête, la bouche ouverte, tordue, bavante... Toute une foule, comme une meute, poursuivait cette bête enragée. L'homme, au hasard, abattait son poing armé du poignard malais, et quelque passant qui n'avait pu se garer assez vite tombait sans qu'on entendît son cri, perdu dans les hurlements de la foule. Un homme s'avança en travers de la route, portant un tabouret qu'il jeta dans les jambes du possédé. Alors, je ne vis plus qu'un nuage de poussière, ou s'agitaient des bras, et d'où partaient des cris. L'homme qui courait l'Amock était, suivant l'usage, abattu sur place.

— Et la cause de cette folie ?

— On ne sait. L'opium ? l'alcool ? l'insolation ? le fanatisme religieux ? un cas de rage spontané ? Cela devient de plus en plus rare. Jadis, c'était une contagion, et c'est pour se défendre non seulement contre ces forcenés, mais aussi contre les autres malfaiteurs, qu'on a élevé de distance en distance, sur les routes, ces légères cabanes. Un gardien s'y tient. Voit-il quelque chose de suspect, il frappe ce tronc d'arbre creusé qui fait tambour, il saisit sa fourche et cherche à clouer à terre ou au mur, par le cou, l'homme contre lequel il faut se défendre.

Les deux mystifications de Java.

Java mérite d'être connue, pour bien des causes, et

aussi parce qu'on s'y livre, à l'égard des touristes, à deux mystifications d'inégale importance, mais qui valent d'être racontées.

La première est

Le Bromo.

Java se fait une gloire de posséder les plus beaux volcans du monde, et le Bromo est le plus beau des volcans de Java.

Il faut donc voir le Bromo.

Il faut avoir vu le Bromo !

D'ailleurs, on saura bien vous y inviter :

— Vous allez voir le Bromo?

— Naturellement vous irez au Bromo ?

— Que vous avez de la chance d'aller voir le Bromo!..

Vous demandez :

— Alors, c'est très bien, le Bromo?

On se contente d'exprimer un ravissement muet, en faisant des yeux blancs et en levant doucement les épaules. Cependant, lorsque vous demandez des détails, il se trouve que nul de ceux qui vous parlent du Bromo ne l'a vu. Celui-ci n'a pas eu le temps, cet autre ne manquera pas d'y aller avant de rentrer en Europe, ce dernier ne peut supporter de telles altitudes... Sans quoi!

Donc, nous sommes allés voir le Bromo. Il y faut plusieurs jours. On part de Sourabaya, on fait quelques heures de chemin de fer, puis on monte en auto pendant trois heures (cinquante francs la place), et l'on arrive à Tosari où il fait froid, où l'on a des visions de la Suisse par un temps de brouillard, où les gens sont très fiers de cueillir des pêches dures comme des cailloux, grosses comme des noix et savoureuses comme de l'ouate; à Tosari orgueilleuse de ses brumes, de sa pluie

incessante, de son hôtel lugubre où l'on grelotte entre des cloisons de bois percées de fenêtres sans vitres, fière en un mot d'offrir ici, sous l'équateur, dans l'île chaude, frissonnante de vie et de lumière, le souvenir de la journée la plus maussade, du climat le plus déplaisant dont on ait souffert dans les brumes humides du Nord de l'Europe.

Mais qu'est cela en comparaison du plaisir que nous aurons demain! Demain, nous verrons le Bromo! Il faudra nous lever avant le soleil, à quatre heures, et nous ferons l'ascension qui durera encore trois heures, à cheval, ou en chaise à porteurs.

*
* *

Trois petits coups discrets à la porte. Il est quatre heures. Il faut se lever. Levons-nous. Sachons supporter quelques petits désagréments... La nuit est claire. Il y a des étoiles au ciel. Nous sommes favorisés, paraît-il... Allons, tant mieux...

Dehors, sur la terrasse de l'hôtel, je distingue toute une foule d'indigènes assis à terre, et, au milieu d'eux, au-dessus de leurs têtes, de longs brancards, bizarrement entrecroisés, dont je ne puis comprendre encore l'arrangement.

Pressons-nous. Il faut se hâter afin d'arriver au Bromo à l'heure propice. Le Bromo, lui aussi, est visible le matin seulement, de neuf à onze. Une tasse de café, et en route!

Il fait froid. Voici les porteurs qui s'agitent, qui nous regardent, nous jaugent, nous pèsent des yeux, si je puis dire, et se disputent les poids légers. Je reste le dernier, et les huit gaillards qui vont me porter se sont résignés. Je me console de leur déveine, en pensant qu'après tout, la charge de chacun ne sera guère supé-

rieure à dix kilos, et je me promets de faire une partie du chemin à pied.

Les chaises sont ingénieusement disposées. A chaque extrémité des brancards de bambou, un autre bambou plus court permet l'effort de deux hommes, et tient, au bout d'une corde, la chaise suspendue seulement à quelques centimètres de la terre.

La première chaise est hissée sur les épaules, puis la seconde. Je ferme la marche... Je vois s'enfoncer dans l'ombre épaisse toute prochaine, le premier groupe, sous les efforts des porteurs vêtus de blanc — dont je ne distingue que les silhouettes blanches... Cela ressemble à quelque enlèvement par des sauvages. L'imagination aidant, on peut se faire un peu peur en songeant qu'après tout, nous ne sommes que quatre dont deux femmes et sans armes, au milieu du désert de la montagne, dans le silence complice de la nuit, à la merci d'une trentaine d'indigènes vigoureux qui tous nous savent porteurs de sommes dont la moindre constituerait, pour eux, une fortune. Mais, il faut un véritable effort pour s'effrayer, si peu que ce soit, tant leurs visages sont débonnaires.

Bientôt, la différence de poids, la nature du terrain, l'énergie inégale des porteurs font que les trois groupes se trouvent séparés par une distance assez longue. Je n'entends plus rien que le claquement des pieds nus sur le sol. Je ne vois plus rien devant moi, et sur le côté je distingue seulement les énormes calices blancs des fleurs de datura, très nombreuses.

Le jour se lève lentement, dans un chaos de montagnes toutes vertes, dont les pentes sont couvertes de cultures. A des tournants, nous nous apercevons les uns les autres, oscillant bizarrement au-dessus du groupe des porteurs, hissés comme sur un pavois que nous sen

tons sans gloire, comme il est sans douceur. (Oh! mes reins!)

Enfin! nous verrons le Bromo, n'est-ce pas?

Nous côtoyons des précipices. J'écris cette phrase avec plaisir, parce que tout en exprimant la vérité elle peut donner à croire que je courais quelque danger, ce qui est faux. Les précipices sont des vallées, des trous de verdure, des pentes d'où s'élèvent des fougères hautes comme des [illegible]. Très bas... là tout en bas, voici les toits d'un village. Ailleurs, dans un pli de terrain, en voici un autre. Et sur chacun s'étend un long nuage de brume, comme une couverture de nuit pas encore rejetée.

Et nous réveillons, au passage, derrière les portes closes, des chiens qui, dans le silence, aboient furieusement.

Bientôt, le jour se lève tout à fait. Nos porteurs, jusqu'alors silencieux, s'éveillent et, comme des oiseaux à l'aurore qui se mettent à piailler, causent gaiement et laissent échapper, en fusées, des rires d'enfants. Ils donnent en effet l'impression de grands gamins en partie de plaisir. Ils s'excitent par des lazzis, puis tout à coup, ceux qui sont en tête poussent des cris sauvages qui font penser aux cris de guerre des héros de Gustave Aimard, et les voici qui s'emballent et franchissent au grand trot une centaine de mètres. Ils s'amusent beaucoup sans se soucier des secousses ni des chocs qu'ils infligent aux colis vivants que nous sommes. On est d'ailleurs trop amusé soi-même pour sentir tout de suite ce que cette allure a de contradictoire avec le confortable...

Le deuxième groupe suit l'exemple, se livre au même « emballage », puis c'est le tour du troisième; ensuite l'allure calme reprend, permettant de regarder autour

de soi et de voir des détails amusants comme, par exemple, cette maison qui paraît en proie à l'incendie, alors que, simplement, on y allume du feu à l'intérieur sans cheminée, et que la fumée abondante sort entre les branches d'arbres qui forment le toit.

Dans les longs intervalles qui séparent ces à-coups de vitesse, les porteurs ne cessent pas de parler et de rire, tout en passant fréquemment leur bambou d'une épaule sur l'autre, à la force du poignet, par-dessus leur tête.

... Quelques indices nous donnent à penser que nous approchons du cratère. Une vague odeur sulfureuse, d'abord, puis, çà et là, des squelettes d'arbres morts,

Qui tendent vers le ciel de longs bras décharnés.

Ces squelettes deviennent plus nombreux. Évidemment nous approchons du but. Voici d'ailleurs quatre heures que nous sommes en route. Les souvenirs de mes lectures préparatoires se précisent... L'immense cratère en activité... Je me rappelle le Vésuve que nous avons vu en éruption. Mais je sais bien que le Bromo sera autrement émouvant, et je tombe dans ce travers qui nous porte à penser que l'étrangeté et la grandeur d'un spectacle naturel doivent être en proportion avec son éloignement et la peine éprouvée pour arriver jusqu'à lui.

N'oublions pas cependant que Java est la plus belle collection de volcans et que le Bromo est le plus formidable des volcans de Java. Préparons-nous à l'émotion, à la terreur, peut-être.

Sans doute le prodigieux spectacle est tout proche. Voici que la désolation relative s'accentue, et que le soleil ne paraît plus que comme un disque rouge, à travers les nuages vomis par le volcan.

On s'arrête.

Sommes-nous donc arrivés? Nous regardons autour de nous : c'est la montagne enveloppée de brouillard. Rien de plus.

Ah! très bien! Il reste encore du chemin à parcourir à pied. Et en effet, il en reste, dans une crevasse... que voilà. Cette crevasse qui monte, conduit au point de vue. Quel chemin! Allons! vous ne vous attendiez pas à trouver ici, à deux pas du cratère du Bromo, un sentier pour bottines Louis XV. Un effort... Nous le faisons. Il n'est pas long, d'ailleurs. Nous débouchons sur un tertre où l'on voit une cabane et un écriteau. Nous regardons autour de nous.

Nous cherchons le Bromo...

Chercher le Bromo! Il faut avoir fait tant de kilomètres en bateau, en chemin de fer, en automobile, en chaise à porteurs pour comprendre l'ironie (dont nous ne sentons pas encore toute l'âpreté) qu'il y a dans ces mots : chercher le Bromo! alors qu'on vous dit que vous êtes devant lui. Tout s'explique. Il est là, le Bromo. Seulement, il est derrière les nuages qui stagnent devant nous et qui s'étant accumulés dans l'énorme vallée ouverte à nos pieds, planent sur l'étendue où nous ne voyons rien.

Nous ne consentons pas tout de suite à nous avouer notre déception.

Le plus compétent d'entre nous explique ce que l'on devrait voir. Il montre la mer de coton et dit :

— C'est là qu'est la mer de sable, et là le cratère... Car, vous l'avez vu par les photographies, nous sommes ici au-dessus du cratère du Bromo... Ce volcan n'est pas comme les autres volcans...

Tout le monde pense :

— Oh! non.

Mais personne ne dit rien et l'orateur continue :

— Vous voyez là-bas... vous devinez, enfin, tout un cirque de collines... En réalité, c'est un cirque formé par des cimes de montagnes, puisque nous sommes ici à près de trois mille mètres de hauteur. Eh bien! tout ce cirque, c'est l'ancien cratère. Lors d'une éruption qui dépasse tout ce que l'on peut imaginer, le volcan, pour ainsi dire, se projeta lui-même, ou du moins, il projeta tout son cône d'explosion; c'est pourquoi le cratère actuel est là, à nos pieds, dans ces profondeurs, au-dessous des nuages qui sont au-dessous de nous, et c'est tout le fond désolé de l'ancien cratère que l'on appelle la mer de sable.

Et en effet, cette description évoque bien les photographies qui sont répandues à profusion dans toute l'île, et que tous les guides publiés par les compagnies de navigation reproduisent à grand renfort de dithyrambes.

Nous prenons les attitudes que nous supposons être de circonstance; nous nous « montons » un peu en nous répétant tout bas :... grand spectacle de la nature... puissances mystérieuses et redoutables, petitesse de l'homme... émotion religieuse, etc., sans grand succès, et lorsque quelqu'un murmure : « C'est admirable », ces paroles tombent dans le coton dont nous sommes entourés et n'y éveillent pas d'écho.

Personne n'ose dire sa déception, par politesse et aussi par honte d'être dupe; cependant une voix fait :

— Moi, je me figurais...

— Non... c'est beau... c'est grand... très grand...

Et l'on se recueille en attendant que soit écoulé le temps que l'on juge convenable, comme on fait lors d'un baiser sans amour ou d'une prière sans foi.

Voilà. Nous avons vu le Bromo. Nous pouvons partir.

Nos porteurs sont là, accroupis, ou assis ou debout,

et nous regardent. L'habitude a dû émousser leur surprise, mais qu'ont-ils dû penser, les premières fois qu'ils ont vu des gens se faire monter si haut, venir de si loin, payer si cher et se lever si tôt pour contempler du brouillard alors que celui de Tosari est d'une densité qui défie toute concurrence?

Nous regardons nos hommes qui jouent entre eux. Ils sont très amusants. Mais il en est d'eux comme du brouillard, nous aurions pu les voir en bas.

Nous nous décidons à tourner le dos au Bromo. Sans doute, quelques sommets se dégagent un peu; sans doute, ils ont trois mille mètres, mais comme nous sommes nous-mêmes à deux mille huit cents, ils n'en imposent pas beaucoup plus que le Mont-Valérien lorsqu'on est à Suresnes.

— Alors... nous descendons?

— Nous descendons.

— Regardez donc, on dirait que les nuages se dissipent...

— Mais oui... Voici du soleil.

— Si cette petite brise continue, nous allons très bien voir le cratère.

— Mais oui!

Et l'espoir renaît.

— Quelle chance!

On se remet aux postes d'admiration.

De gauche à droite, comme si l'on tirait très très lentement un immense rideau, le paysage caché jusqu'ici se montre à nous... Voici les sommets, les pentes... Nous cherchons les profondeurs insondables et nous découvrons, à nos pieds, la plaine, une plaine morne et stérile... et prochaine.

— Ah! ce n'est pas plus profond que cela...

— Nous allons bientôt voir le cratère.

Le rideau continue à s'écarter, et maintenant tout le paysage est visible. Mais il n'y a pas plus de cratère que sur la main.

Le spectacle qui s'offre à nous, nous l'avons vu cent fois, et plus grandiose, dans les Alpes et dans les Pyrénées.

Où est-il le Bromo?

Mais voici que nos hommes jettent des cris, tendent tous les mains dans la même direction, vers un sommet qui est tout là-bas, là-bas, à l'horizon, à six kilomètres de nous, à vol d'oiseau. Et ils rient :

— Bromo! Bromo! Il fume...

— Il fume?

— Oui, oui!

— Mais certainement, s'écrie celui de nos compagnons qui s'était documenté, le voilà, le Bromo!

— Il n'est donc pas à nos pieds?

— Il y serait si nous étions nous-mêmes sur le sommet qui est là-bas... Et il fume!

— Il fume...

— Mais oui... Il projette des montagnes de vapeur.

— Où?

— Là-bas. Regardez bien. Vous voyez ce sommet?

— C'est le Bromo?

— Oui.

— Et vous voyez bien un gros nuage?

— Oui. Il y en a partout.

— Regardez attentivement celui-là, et vous vous apercevrez qu'il monte, qu'il se renouvelle par bouffées. Tenez... tenez!

— En effet.

— Eh bien, c'est le Bromo en éruption.

Cette fois, il n'y a pas à dire, nous avons été favorisés par la chance; tant de touristes viennent ici sans voir autre chose que la mer de coton.

Moi, je les envie, ceux qui n'ont rien vu, parce qu'ils peuvent se dire que s'il n'y avait pas eu tant de nuages, ils auraient contemplé un spectacle admirable.

— Mais, me dira-t-on, que n'êtes-vous allé jusqu'au cratère? C'est possible?

— Oui, c'est possible, à la condition de partir à une heure du matin, avec un relais de porteurs. Ce que j'ai vu, c'est ce que l'on montre aux touristes, sans les prévenir.

Un aimable colon qui est avec nous, nous explique qu'il y a, tout près de chez lui, où nous étions avant-hier, un véritable volcan « qu'on peut toucher », le Papadayan, et qui est très intéressant avec ses fumerolles et ses sources d'eau chaude où l'on peut se brûler. Nous avons refusé d'y aller, parce qu'il était tout près, et d'un accès facile.

Et à ce sujet, vous pouvez vous livrer à des considérations philosophiques sur le bonheur qu'on a sous la main et qu'on va chercher bien loin.

*
* *

La seconde mystification de Java, c'est :

La table de riz.

Si vous déjeunez à *l'Hôtel des Indes*, de Batavia, il vous arrivera de voir, à un certain point de l'immense salle à manger, un rassemblement autour d'une table. Quinze ou dix-huit garçons, avec leur veste rayée, sont là debout, autour d'un voyageur assis. Vous croyez à un accident. Vous allez vous lever, vous informer, lorsque vous apercevez que chaque garçon porte un plat et vous vous demandez quel est le Gargantua auquel on présente une telle quantité de victuailles.

C'est un nouveau débarqué à qui l'on fait la brimade de la table de riz.

Voici en quoi elle consiste.

Le voyageur ignorant, à qui l'on demande, au moment de son repas, s'il désire la « table de riz » répond oui, le plus souvent, sans savoir et pour savoir.

Alors, c'est une petite joie et un grand mouvement parmi le personnel. Le service des autres en est ralenti dans toute la salle. L'innocente victime s'installe, met sa serviette sur ses genoux. On lui apporte du riz. Le naïf en prend. Puis un œuf sur le plat. Il le prend. Et il ne voit pas, derrière lui les quinze autres servants qui s'apprêtent à lui offrir chacun un mets différent : poulet, poisson frit, purée, concombres, débris de mouton, râclures d'assiettes en boulettes, légumes inconnus, aux parfums violents... Au troisième plat, il se dispose à manger. Mais, à sa gauche, s'est glissé un plat nouveau dont il faut prendre. C'est le dernier, croit-il? Non. En voici encore, et encore, et encore. Cela dure sept ou huit minutes. Mais, la bonne plaisanterie, on l'a gardée pour la fin. On lui offre une assiette divisée en huit compartiments, et on l'invite à prélever un peu de chacun des ingrédients qu'elle contient. Il obéit et se met en devoir de manger. Le riz est froid et le tout à l'avenant : franchement mauvais. Il prend encore deux ou trois bouchées. Alors... alors, c'est comme si tous les feux de l'enfer s'allumaient dans sa bouche. Les piments incendiaires et hypocrites ont l'action lente, mais sûre. Le malheureux boit coup sur coup sans pouvoir éteindre la fournaise qui dévore sa langue, son palais, ses lèvres. Ses larmes coulent, sa face se congestionne, il fait *ûûû* en aspirant de l'air... Dans les coins de la grande salle, il y a des yeux plissés par un rire qui regardent avec satisfaction le succès de la petite

aventure. Personne, du reste, ne lui donnera le remède qui consiste à se saupoudrer la langue de sel fin, mais on lui expliquera que la dernière assiette, celle à compartiments, contient des épices un peu fortes, et que, la prochaine fois, il vaudra mieux ne prendre, de chacune, qu'une infime parcelle.

Le caoutchouc.

Le grand sujet de conversation, l'unique sujet, depuis Colombo jusqu'à Hong-Kong (huit cents lieues), à Java, à Ceylan, dans toute la péninsule malaise, et aussi en Indo-Chine, c'est le caoutchouc.

Une page tout entière des journaux de Singapore — et quelle page, celle d'un journal anglais ! — est consacrée aux différents événements locaux concernant le caoutchouc : *Rubber! Hevéas!* Voici les annonces des sociétés nouvelles, car chaque jour en voit éclore; voici des comptes rendus d'assemblée, résultats admirables, constatations de bénéfices, appels à certains actionnaires qu'on oblige à recevoir le remboursement de leur capital; telle société a payé tous les frais d'études, d'achat de terrain, de plantation, de main-d'œuvre par le seul produit de sa première année d'exploitation. On me donne des chiffres fantastiques. Le caoutchouc revient à deux francs le kilogramme, et on le vend douze[1] (étonnez-vous, après cela, du prix des pneumatiques). La concurrence? on ne la craint pas! Le Brésil? Le Brésil n'existe pas, ne peut pas exister.

— La production va augmenter dans des proportions folles, puisque toute la péninsule malaise se hérisse d'hévéas, puisque Sumatra...

1. Ce sont les prix de février dernier. Aujourd'hui le cours est de sept francs.

— La consommation augmentera d'autant.

— Et si l'on inventait le caoutchouc industriel, si on arrivait à le produire chimiquement?

— La chimie ne travaillera jamais à si bon marché que la nature.

— Ce n'est pas prouvé. D'autre part, le prix de votre main-d'œuvre va s'élever.

— Nous avons de la marge. Que notre prix de revient double, que le prix de vente baisse de moitié : nous gagnons encore cinquante pour cent.

— Il y aura un *krach*.

— Avant il y aura eu un *boom!* Achetons des terrains où nous pouvons! Louons-en seulement : pour soixante-quinze ans, pour cinquante ans, pour vingt ans : c'est assez.

... J'ai donc voulu voir une plantation de caoutchouc. Celle qu'on m'a fait visiter est toute petite, toute modeste, toute simple, toute rudimentaire. Elle a coûté quarante mille francs d'achat de terrain et de mise en état. Elle rapporte deux cent mille francs par an.

La maison du chef de l'exploitation — un jeune homme — est toute petite, elle aussi, et toute simple.

— Où est la plantation?

— Là, devant vous!

— C'est ça, des caoutchoucs?

J'avais imaginé un tableau bien exotique, avec des caoutchoucs semblables à ceux qui meurent dans nos appartements, ou à ceux qui souffrent dans notre Midi, mais beaucoup plus grands, naturellement, et, au milieu, sous la surveillance de chefs d'équipe, des multitudes d'indigènes, peinant, haletant à quelle besogne, je n'en savais rien, mais à une dure besogne.

Au lieu de cela... Vous connaissez le bois de pins, au Bois de Boulogne, à Saint-James? C'est le même aspect

tranquille d'un sol tout propre et très ombragé, planté d'arbres serrés dont on ne voit que les fûts, et dont le feuillage, banal, n'attire pas l'attention.

Un indigène passe, à côté de moi, portant un seau plein de lait...

Du lait? Que vient faire ce seau de lait dans une plantation de caoutchouc? Nous le saurons tout à l'heure.

Les troncs des arbres sont bizarres. On dirait des colonnes sur lesquelles on a commencé — par en bas — à tracer un ornement en spirale, une ligne qui entame la superficie d'un demi-centimètre, et contourne l'arbre en s'élevant.

Voici un ouvrier qui rafraîchit un de ses sillons, à l'aide d'un instrument de précision, dont l'arrangement rappelle celui des rasoirs mécaniques. C'est la saignée qu'il faut pratiquer avec soin; trop faible, elle est peu productive; trop profonde, elle blesse l'arbre. L'art de plumer la poule sans la faire crier n'a jamais été mieux pratiqué. Après le petit copeau d'écorce enlevé, voici, perlant comme de la sueur, des gouttelettes blanches qui suivent la pente savante de l'entaille en hélice, sont arrêtées par un sillon vertical, et tombent tout au pied de l'arbre dans un petit godet. On rassemble le contenu des godets et on obtient ainsi ce liquide complètement semblable à du lait, et dont la vue tout à l'heure m'avait si fort intrigué. C'est le *latex*.

Il semble que ce liquide, avant de devenir du caoutchouc, doive subir toute une série de longues manipulations. Il n'en est rien. Si on le laissait livré à lui-même, il se coagulerait tout seul, mais ce serait trop long et incomplet comme rendement. On porte les seaux sous un hangar qui ressemble à la laiterie la plus élémentaire d'un de nos petits villages; le latex est distribué dans des récipients en forme de rectangles allongés,

un indigène y verse quelques gouttes d'acide acétique, et après peu de temps, il n'y a plus dans le récipient qu'une eau claire, qu'on jette, et un gâteau de matière plastique qu'on presse, qu'on sèche, qu'on lamine... le tout sans installation coûteuse, à l'aide seulement d'une mauvaise petite presse de rien du tout... Et voici une lame de caoutchouc toute prête à mettre en caisse, et à expédier à Anvers, où elle sera vendue douze francs le kilogramme à des industriels qui, après des transformations secrètes et des mélanges rémunérateurs, la cèderont au prix que l'on sait, sous forme de bandages pour automobiles.

Fêtes d'ici et de là-bas.

Là-bas.

On a convié des paysans d'Europe à se réjouir.

Évoquez une kermesse de Téniers.

Sur un tonneau, un violoneux et un joueur de cornemuse. On mange, on bâfre.

On danse. Les sabots martèlent le sol, les bras sont agités, les cols de chemise ouverts. Des cris, des éclats de rire grossiers. Les filles sont saisies à bras-le-corps, emportées, froissées, bousculées.

Le soir, des hommes sous l'influence de la bière, du vin ou de l'alcool, seront devenus semblables à des brutes. Celui-ci injuriera son père, battra son ami, laissera, débridés, agir ses instincts, et finira abattu par le sommeil, dans son vomissement. Sur les bords des fossés, des filles seront violées.

C'est la fête des races supérieures.

Ici.

Ici, en Extrême-Orient, même monde, des ouvriers de la terre.

Ils ont, de grand matin, installé tout un orchestre, dont ils sont les musiciens. Cet orchestre est composé de sept ou huit instruments différents. Quatre ou cinq jeunes filles danseront. Ce ne sont pas des professionnelles. Celle-là, hier, repiquait du riz ; celle-ci saignait les caoutchoucs; demain cette autre retournera aux champs de canne à sucre. Tous les travailleurs sont là, assis à leur manière, et silencieux. Les villageoises alors se mettent à danser une danse qui n'a rien de commun avec les attitudes épileptiques et les contacts vulgaires des gens civilisés. Avec deux cavaliers — qui ne les toucheront jamais, même du bout du doigt — elles vont évoluer pendant des heures, sur une surface de quelques mètres carrés. Elles évolueront lentement, lentement, sans un sourire provocateur, sans un regard lascif, la physionomie grave au contraire, et un peu hiératique. Leurs gestes se feront non par des mouvements de bras, mais par des frémissements de la main, par des vibrations des doigts, par un rare rejet de l'écharpe. Et puis! Et puis, ce sera toute l'histoire éternelle de l'amour, mais éthérisée, poétisée, synthétisée, repensée. Les poursuites de l'amant se traduisent par des pas qui ne le font avancer que de quelques centimètres, par des mouvements qui n'ont plus de signification directe, mais qui sont des symboles résumant toute une longue suite de prières à l'aimée, d'implorations à la cruelle, d'efforts pour attirer l'attention de l'insensible. Comme l'autre, comme toutes les autres, elle fuit sous les saules, ou veut prolonger trop longtemps le plaisir qu'elle éprouve à voir, soumis à ses regards, l'homme

ordinairement si fort et dominateur. Celui-ci se lasse, jette les yeux sur une compagne, et voici la cruelle maintenant désarmée, suppliante à son tour, qui s'efforcera — sans le toucher! — sans trop en avoir l'air même — de ramener à elle celui qu'elle aimait d'être si humble, et auquel maintenant elle veut obéir.

Pendant des heures et des heures, le village tout entier suivra les évolutions des personnages, entendra cette musique que nous ne comprenons pas et qui éveille dans ces âmes simples — sont-elles si simples? — des sentiments à la fois monotones et variés, et si subtils que nul ne saurait leur infliger le vêtement grossier que sont les mots.

Ensuite, des marionnettes joueront.

Comparez. Là-bas, Guignol lâche, menteur, cynique, brutal, voleur... les coups de bâton... le droit et l'honnêteté bafoués... rappelez-vous la tête de Guignol, et ses bosses, et son clinquant. Maintenant, prenez entre vos mains — on vous le permet non sans quelque inquiétude — prenez cette délicate poupée dont les bras minces et articulés semblent de longues pattes de sauterelles, et regardez son visage. Avez-vous vu plus spirituel et plus charmant, et plus pervers, et plus féminin que cette prunelle qui se perd dans l'angle extérieur des paupières, et cette bouche si mince et si grave — grave comme la volupté, et l'ensemble de cette physionomie qui rappelle à la fois Mme Sarah Bernhardt, Mlle Polaire et la créatrice d'*Hélène de Sparte*, la belle Ida de Rubinstein ?

Tout à l'heure, entre les mains de l'artiste, la poupée s'animera, et bientôt vous ne verrez plus les bâtonnets qui commandent les mouvements de ses bras, vous ne verrez plus même la figure de l'homme qui lui donne la vie et la fait parler, bien qu'il dédaigne de se dissimuler.

Jusqu'au soir, jusqu'au milieu de la nuit, jusqu'au point du jour, les paysans resteront là, intéressés, immobiles, écoutant les récits des légendes dont leurs aïeux si lointains furent les créateurs ou les héros.

C'est la fête des races inférieures, que les puissances d'Europe ont le devoir — un devoir lucratif — « d'arracher à leur barbarie ».

***

Le soir même à Buitenzorg, le lendemain à Batavia, j'ai pu voir, après la fête champêtre, les réjouissances de la foule dans la grande ville.

On célébrait un anniversaire mahométan (vous le savez, n'est-ce pas, que les Javanais sont mahométans?) Mais les Chinois s'étaient mis de la partie, et comme ils sont, à Batavia tout au moins, les plus riches et les plus remuants, on est porté à croire qu'il s'agit d une fête chinoise. Cette fête se prolonge tard dans la nuit. Elle comporte, comme notre carnaval, des masques et des chars. A la vérité, les masques sont peu nombreux, et les « chars », portés à dos d'hommes, peu artistiques, bien qu'ils soient de la même conception que les nôtres par leur clinquant et leur recherche brutale de l'effet. Rien d'ailleurs d'original ni d'intéressant.

Mais, dans cette foule, se promènent des musiques, des monômes de Chinois qui portent un long cylindre de papier, de vingt ou trente mètres de longueur, dans lequel, de place en place, des lumières sont installées, et représentant quelque dragon. Mais cette foule est dense, presqu'autant que celle qui se bouscule sur nos boulevards les jours de confetti. Eh bien, sans être triste, sans être silencieuse même, elle paraît, dès le premier regard, d'une moralité, d'une dignité bien supérieures à nos cohues d'Europe. Ceux qui ont vu

Paris à la Mi-Carême, Berlin le 1er janvier, New-York aussi, et Londres tous les soirs, savent les vulgarités, les bassesses, les attentats qui s'y commettent, hypocrites ou cyniques, nombreux et acceptés.

Ici, les petites femmes javanaises ou chinoises vont lentement, par théories de quatre ou cinq, seules ou paraissant l'être, et nul ne se permet un regard équivoque, une parole quelconque, ni un geste douteux.

Des riches Chinois dont les demeures donnent sur la grande rue, ont ouvert leur jardin à la foule, et du haut de la véranda, ils assistent aux spectacles que viennent leur donner les porteurs de chars ou de dragons, les équilibristes et les danseurs. La multitude prend sa part du spectacle et l'accès du palais, ouvert comme une sorte de théâtre, n'est défendu que par un fil de fer. Nul ne pense à franchir ce fragile obstacle, nul ne crie, nul ne bouscule son voisin.

Voilà.

Pieter Erberfeld.

Lorsque l'on se promène dans le vieux Batavia, dans cette ville abandonnée aujourd'hui aux affaires, et que les bourgeois hollandais au XVIIe siècle avaient construite sur le modèle des quartiers de Rotterdam où se croisent les canaux, le passant, en suivant des murs bordant les jardins, se trouve, à un moment donné, devant une inscription en hollandais et en javanais, gravée dans la pierre d'un de ces murs. Sur la crête, une tête de plâtre, traversée d'un fer de lance.

L'inscription porte ces mots :

POUR PERPÉTUER LE NOM EXÉCRABLE DU TRAÎTRE
PIETER ERBERFELD,
DÉFENSE EST FAITE DE JAMAIS
BÂTIR OU PLANTER EN CE LIEU.
BATAVIA, 14 AVRIL 1722.

Au touriste qui en a demandé la traduction, on explique que cet Erberfeld était, en effet, un traître qui avait ourdi un complot, avec des Javanais, pour assassiner le gouverneur général et tous les Européens.

Et le touriste passe, approuvant la pérennité du châtiment.

Or, l'inscription est mensongère : Erberfeld, s'il fut l'ennemi des Hollandais, ne fut pas, pour cela, traître à sa patrie, car il n'était pas hollandais, mais fils d'un Westphalien et d'*une Javanaise.* Le complot auquel il participa naquit d'une tentative de révolte des Javanais à bout de résignation. En réalité, ce révolté se mit à la tête d'un mouvement nationaliste, qui tendait à secouer le joug insupportable des étrangers.

Voici le récit du supplice infligé à Erberfeld ainsi qu'au Javanais Catadia qui était avec lui à la tête de la conspiration. Ce récit est emprunté à un ouvrage publié à La Haye en 1763 : *Vies des gouverneurs généraux de la Compagnie des Indes*, par P.-J. Dubois.

« La sentence de ces deux malheureux portait : « Qu'ils seroient étendus et liés chacun sur une croix, où ils auroient la main droite coupée, et seroient tenaillés aux bras, aux jambes, et aux mamelles, de façon que les tenailles ardentes en emporteroient des morceaux de chair ; qu'ils auroient ensuite le ventre ouvert du bas en haut, le cœur arraché et jeté au visage, la tête tranchée et mise sur un poteau, le corps écartelé et ses parties exposées hors de la ville pour servir de pâture aux oiseaux.

« Quatre autres criminels étoient condamnés à subir le même supplice, à l'exception que leurs corps ne seroient pas écartelés, mais qu'ils demeureroient vivants sur la roue. Dix devoient être rompus sans recevoir le coup de grâce, et les trois femmes étranglées.

« Cette sentence, prononcée le 8 d'avril 1722, fut exécutée le 22 du même mois. Les quatorze criminels qui avoient été exposés encore en vie, étoient tous morts avant les six heures du soir. Le dimanche 24, on rendit à Dieu des actions de grâces publiques pour la découverte de cette horrible conspiration.

« Dans la suite on saisit encore une trentaine des complices, qui furent tous mis à mort les uns après les autres. La maison où demeuroit ordinairement Pierre Erberfeld fut abattue et rasée jusqu'aux fondemens. »

***

Les Hollandais, qui punirent la révolte avec cette sauvage férocité, ne l'avaient-ils pas provoquée?

Michelet a dit des Hollandais : *Ils sont avares pour être généreux*. Si la formule est vraie et si elle peut s'appliquer à la colonisation, il faut s'attendre à voir les Hollandais devenir, à l'égard des Javanais, d'une générosité folle. Au moins jusqu'en 1860, en effet, ils ont été, pour leurs sujets asiatiques, avares de dévouement, avares de justice, singulièrement avares même de simple humanité.

Disons les choses tout net : ils ont été monstrueux.

Il n'y a pas, je crois, dans toute l'histoire, un pareil exemple de cruauté délibérée, dictée par le seul appât du gain. Il n'y a pas une autre nation civilisée qui, pendant plus de deux siècles, ait réduit à la misère tout un peuple inoffensif, et lui ait plus cyniquement arraché l'indispensable pour s'en faire du superflu. Pendant plus de deux cents ans, les Hollandais ici, ont volé, tué, torturé sans pitié, sans remords, sans scrupules. Une population dont le chiffre a varié entre dix et trente millions a été exploitée, traitée plus durement qu'un peuple d'esclaves, par un pays civilisé de trois millions d'hom-

mes. Les Javanais ont été, sans raison, réduits à la faim, à la misère, au désespoir par une nation qui se disait chrétienne. Pendant des années et des années, le budget de la Hollande s'est alimenté avec les millions de florins volés, arrachés à la faiblesse et à l'ignorance des Javanais, qui en mouraient de faim.

On a calculé que la spoliation des indigènes au profit du budget de la *mère*-patrie a représenté, de 1831 à 1877, l'énorme total de un milliard sept cent millions de francs. (Reclus.)

Les Hollandais ont pris possession de leurs Indes vers l'an 1600. Ce n'est guère que depuis 1860 qu'ils ne s'y conduisent plus comme des bandits.

Leur excuse, — non ! il ne peut pas y avoir d'excuse pour de tels crimes — l'explication d'un tel forfait, c'est qu'il a été pendant plus d'un siècle, l'œuvre d'une compagnie commerciale. Ceux qui touchaient les dividendes énormes qu'elle donnait à ses actionnaires (jusqu'à 63 pour 100 en une année) ignoraient ce que cet argent représentait de souffrance humaine. Sans doute, alors que le gouvernement hollandais avait pris officiellement possession de ces îles malheureuses, la nation hollandaise ignorait encore les exactions que l'on y commettait en son nom.

Ce pays où l'homme vit de rien, ce pays exceptionnellement favorisé par la nature, où une cabane est un abri suffisant, où le plus petit champ fournit la nourriture de toute une famille, l'âpreté, la cupidité, l'avidité d'un peuple civilisé ont réussi, chose incroyable, à le réduire à la famine. On forçait les gens à ne plus planter le riz dont ils se nourrissaient et à faire pousser, pour le compte du maître, des produits qu'eux ne consommaient pas. La mort était le châtiment ordinaire des plus petits larcins, et la torture, le premier moyen d'en-

quête. Des populations tout entières ont été enlevées, par la force, de leur lieu de naissance, et transportées là où l'on avait besoin de leur travail. Les Hollandais disaient (comme l'ont dit les Espagnols) : « Dieu n'a pas racheté de son sang les âmes des Indiens et on ne doit pas faire de différence entre eux et les plus vils animaux. »

***

Si le complot d'Erberfeld ne fut pas, comme le pense un historien hollandais que je citerai plus loin, la monstrueuse invention d'un gouverneur avide, il marqua la suprême tentative de révolte d'un peuple de martyrs. Il réunit, a-t-on dit, dix-sept mille conjurés et n'échoua que par une trahison.

Ce complot, s'il a existé, ce n'est pas Erberfeld qui le conçut. L'instigateur, d'après l'acte d'accusation, était un Javanais nommé Catadia ou quelque prince indigène dont Catadia fut le porte-parole. On ne sait rien de précis; ce qu'on a dit, c'est que Catadia employa deux années entières à décider Erberfeld à l'action. On imagine les arguments que Catadia put invoquer. Il dut apporter mille témoignages de la misère des asservis. Il dut raconter les exactions, donner des preuves, puis représenter à Erberfeld que des milliers d'hommes continueraient, à côté de lui, à mourir de faim, à tomber sous le fouet, sous le poignard, à être volés, pendus, fusillés, sans justice et sans raison, si on n'agissait pas. Et qui sait — s'il y a eu complot — si la mère d'Erberfeld, javanaise, n'intervint pas pour supplier son fils de sauver ceux qui étaient à moitié ses frères?

Quoi qu'il en soit, Erberfeld, paraît-il, se laissa convaincre. Le complot fut tramé avec habileté et il devait réussir. En voici l'exposé, traduit de *De Opkomst van het Nederlandsche in Oost Indie*.

« ... Par de plus amples recherches on obtint la certitude que l'on se trouvait sur la piste d'une conspiration énorme, dont un métis, un *riche citoyen* de Batavia, nommé Pieter Erberfeld, fut la tête. Arrêté et mis à la torture, il confessa avoir conspiré avec un sergent indigène, Madja Praga, un doekoen Karta Drya, Sarapasa et avec beaucoup d'autres encore, à surprendre, au jour de l'an, avec des esclaves recrutés, Batavia et son « château » et à assassiner en premier lieu le gouverneur général ainsi que tous les Européens. Erberfeld se serait alors proclamé Gousti et Patti de Batavia, et les autres conspirateurs se seraient partagé les autres dignités. Ils attendirent et espérèrent que les Chinois, les Mangeasfars et les Javanais se soumettraient.

« *Quand on donna de nouveau la question* à Erberfeld et aux principaux co-accusés, ils nommèrent un grand nombre de princes javanais comme leurs complices.

« Parce que les conspirateurs avaient encore à temps pu détruire leur correspondance avec les grands et les régents de Java, et aussi afin de ne pas faire naître une grande commotion dans Java qui venait de se ressaisir de si grandes perturbations, *le gouverneur général et son conseil résolurent, pour des raisons d'Etat, de ne plus examiner la véracité des accusations portées par Erberfeld contre un nombre de grands et de princes à Java, mais de cesser au contraire toutes recherches.*

« *Si l'on eût persisté dans cette manière de sévir*, on aurait dû rechercher *les voleurs jusque dans les plus hauts rangs* des fonctionnaires, surtout dans les factoreries sur le continent des Indes, car ils pullulaient partout comme de vrais parasites. »

Cette dernière phrase fait comprendre pourquoi « le gouverneur général et son conseil résolurent, pour des raisons d'Etat, de ne plus examiner la véracité des accu-

sations portées par Erberfeld contre un nombre de grands et de princes à Java, mais de cesser au contraire toutes recherches. »

J'ai dit, plus haut, qu'on était en droit de se demander si le « complot » n'avait pas été purement *inventé* par les ennemis tout-puissants d'Erberfeld.

C'est un Hollandais qui exprime ce doute, et un Hollandais qui est un personnage officiel : *archiviste de l'Etat à Batavia.* Le docteur F. de Haau, dans un livre publié en 1910, à Batavia, par la Société Batave d'arts et de sciences, dit ceci :

« Cependant, un examen consciencieux apprend que le danger résultant du complot d'Erberfeld doit avoir été plutôt imaginaire. Un sceptique pourrait même douter de l'existence de toute la conspiration. Pas une seule preuve n'en a été produite. Pourtant il ne manquait pas au gouverneur général Zwaardecroon de la bonne volonté pour obtenir des preuves contre son voisin Erberfeld. Mais, comparaissant devant un tribunal composé d'échevins, le malheureux métis dont la cervelle évaporée avait, à ce qu'on a dit, couvé le projet de se rendre maître de la Capitale, avait très peu de chances d'échapper à un jugement sévère. En tout cas, qu'il ait été coupable ou innocent, on peut certainement mettre de côté les aveux qui lui ont été arrachés dans la chambre de torture... »

Pourquoi aurait-on imaginé ce complot ? Voici la réponse que fait le même auteur à cette question :

« Si ma supposition est juste et qu'il y ait liaison entre la soi-disant conspiration d'Erberfeld et des dissensions personnelles entre Erberfeld et des personnes influentes, plus spécialement le gouverneur général Zwaardecroon, il ne serait peut-être pas mal fondé de supposer que Herre (c'est le nom du commissaire de police qui fit le

premier rapport sur la conspiration)... fut plus ou moins un mandataire complaisant du gouverneur général avec lequel il resta en relations même après la démission de celui-ci. »

L'auteur fait allusion à des terrains appartenant à Erberfeld, et dont la propriété lui était contestée par le gouverneur général.

Je n'insiste pas. Un hasard m'a mis sur cette piste. J'ai pu faire traduire du hollandais les passages ci-dessus qui ne m'ont été signalés qu'après d'assez longues recherches.

Les moyens de poursuivre cette étude me manquent. Mais parmi les Hollandais d'aujourd'hui, qui sont généreux et doux, qui comprennent enfin leurs devoirs à l'égard des Javanais, ne s'en trouvera-t-il pas un qui aura assez de courage, de talent et d'autorité pour déterminer un mouvement d'opinion publique et obtenir l'enlèvement de l'inscription infamante et menteuse qui voue à l'exécration perpétuelle un homme innocent, à qui on eût dressé des statues s'il avait réussi, un homme qui, même coupable, serait excusé par les atrocités qu'on ne pouvait faire cesser que par la violence, et dont le crime, en tout cas, a été largement expié par l'épouvantable supplice qu'on lui fit subir ?

Ou alors, qu'on inscrive au-dessous de son nom la liste des gouverneurs généraux qui furent, plus que lui, des criminels, et furent non seulement impunis mais honorés, les noms de ces gouverneurs généraux dont on peut dire ce que Flaubert écrivait des Carthaginois : « Ils étaient estimés comme des pressoirs, d'après la quantité qu'ils faisaient rendre[1] ».

1. Sans aller jusqu'à dire que mon passage à Java ne m'a cause que déception, je ne saurais trop conseiller à ceux de nos compatriotes qui vont aux Indes et au Japon, de s'arrêter de préférence

dans notre Indo-Chine française. Ils y trouveront une végétation presque aussi belle, un ciel plus pur, un climat moins épuisant. Ils n'y verront pas le Bromo, mais ils y admireront la baie d'Along qui est une des merveilles du monde, et les ruines d'Angkor dont le Boro-Bodour de Java n'est qu'une réduction. Et enfin, ils feront acte de braves gens, en allant se rendre compte des efforts français, et en donnant une marque de sympathie à des compatriotes qui seront heureux de les recevoir et de les fêter. (Seulement, au retour, s'ils ne veulent pas être vilipendés, je leur conseille de ne pas publier leurs impressions de voyage, au cas où elles contiendraient la plus légère critique.)

III

A TRAVERS LA CHINE

Premier contact.

En mer. — J'arrive en Chine avec la croyance qu'un événement, plus important pour l'histoire de l'humanité que ne le furent la chute de l'Empire romain et la découverte de l'Amérique, se prépare dans ce pays, déjà civilisé alors que nous étions des barbares, qui inventa la boussole, l'imprimerie et la poudre à canon. (Il convient d'ajouter qu'il ne connaissait celle-ci que pour en charger ses pièces d'artifice, les jours de fête, et que c'est de nous qu'il apprit à s'en servir pour tuer.)

Il y a trois ans que je n'avais vu des Chinois chez eux. Depuis, une révolution s'était produite et la Chine impériale était devenue la République chinoise.

Cette Révolution n'a-t-elle été qu'un changement d'étiquette?

C'est ce que je vais m'efforcer de savoir.

Déjà, sur le bateau qui nous mène de Singapore à

Hong-Kong, je remarque des jeunes Chinois, dont un couple, qui m'apparaissent sous un aspect nouveau. Vêtus à l'Européenne, la natte coupée, ils ont un air dégagé et « chez eux » que je ne leur connaissais pas. Sans doute, ils exagèrent un peu et, afin de se montrer « à la hauteur », ils affectent, d'abord, le plus désagréable laisser-aller. Vautrés sur les banquettes du fumoir, ils ont l'air de dire : « Nous n'avons plus rien à apprendre de vous : nous connaissons maintenant, aussi bien que nul en Amérique, les mauvaises manières. » Mais leur souplesse les incite bientôt à devenir plus corrects, et leur finesse leur a fait, en peu de temps, sentir la muette désapprobation des passagers.

Après deux jours de traversée, on fait connaissance. Je remarque un vieil Anglais, le type même des bourgeois anglais, haut de taille, lourd d'allure, mais intelligent, averti, malicieux, pratique, qui a entamé une conversation avec un de ces jeunes Chinois. Ce fut sans doute par curiosité, par désœuvrement, et avec condescendance. Mais il faut croire que le Jaune est intéressant, car l'entretien se prolonge, et ce sont bien là deux hommes équivalents, de culture analogue, qui échangent des idées. L'un et l'autre ont peut-être oublié tout ce qui les sépare et ils ne se rendent pas compte eux-mêmes de la nouveauté du spectacle qu'ils offrent, ni combien il eût été impossible seulement cinquante ans plus tôt.

La jeune Chinoise ne paraît pas autant à l'aise, et elle a un peu l'air déguisé dans ses robes d'Européenne, élégantes cependant. Rarement on la voit en compagnie de son mari et des amis de celui-ci, et, lorsqu'ils daignent l'admettre auprès d'eux, on sent à mille petits riens que c'est là une chose anormale, une mode européenne, à laquelle ils n'obéissent pas sans efforts.

Sans doute, le jeune Chinois et le vieil Anglais par-

laient affaires en bons commerçants, et c'est là un trait d'union puissant entre les deux peuples qu'ils représentent.

Hong-Kong.

Hong-Kong, que j'avais vu sous un soleil éclatant, se présente à mes yeux d'aujourd'hui enveloppé de brume. On dirait quelque paysage norwégien, n'étaient les jonques chinoises aux voiles pareilles à des éventails éployés.

Je reconnais le rocher stérile dont la puissance anglaise a fait une puissante ville. Voici, au bord de la mer, les énormes bâtisses où règnent les banques et les offices, et au-dessus, accrochées à la paroi presque verticale, les villas, les unes dominant les autres, avec le funiculaire qui en rend l'accès facile. Voici la rade admirable, entourée de toutes parts par des collines, dans laquelle on s'insinue par une sorte de couloir coudé. C'est là, dans cette rade qui paraît si calme, si sûre, qu'il y a peu d'années, un typhon fit des victimes dont le nombre s'évalua par dizaines de mille ; jonques, barques, canots, voiliers, petits vapeurs et même steamers, ayant rompu leurs amarres, furent jetés les uns contre les autres, secoués par une force formidable « comme des œufs dans un baquet ».

Aujourd'hui, tout est tranquille dans l'atmosphère. A la brume s'ajoutent les fumées des cargos ; le mouvement est incessant et nombreux sur l'eau calme. Les petits vapeurs, liés à de grandes jonques, les emmènent avec des airs importants et vainqueurs. Voici les sampans, huttes flottantes, dont les bateliers sont des femmes, si curieuses à voir, huchées sur un bordage, manœuvrant le gros, lourd et long aviron, vêtues de noir, en blouse et pantalon, tête nue, et portant presque

toutes, suspendu à leur dos, un marmot dont la tête indifférente se balance, coiffée du petit bonnet si bizarre avec ses deux cornes sataniques et ses ornements de métal. Je reconnais tous les détails : la chambre à coucher sous l'arche de bambous tressés ; à l'arrière, la cuisine composée d'un fourneau et d'un poêle entourés d'une barrière de bois, et si misérable d'aspect ; et le chat attaché au cou par une ficelle, et les baguettes d'encens, et les petits papiers, rouges et dorés, qu'on colle à la poupe pour écarter les mauvais esprits des noyés, très malfaisants, paraît-il.

Tout cela grouille, se croise, se froisse, par centaines, par milliers et, accostés au quai, des centaines et des milliers d'autres embarcations attendent la clientèle. Il y en a aussi de très grandes, avec des châteaux élevés à l'arrière, et qui nous réjouissent doublement : et par leur exotisme, et par leur ressemblance de silhouette avec les grands bateaux de chez nous, au temps de Louis XIV, tels qu'on les a vus sur des tableaux.

Nous allons à terre, et nous tombons dans le fourmillement de la ville chinoise. L'impression que l'on a tout de suite, qui s'impose, qui vous saisit, est celle de nombre, d'infinité d'êtres, de surabondance de vies humaines, de trop plein. Et tout cela en mouvement. Vous vous êtes bien penché sur une fourmilière ? Vous avez été surpris par cette agitation qu'un premier coup d'œil peut faire croire sans ordre, et qu'on sent bientôt organisée et productrice. C'est cela. Chaque fourmi, c'est un Chinois. Et dans la rue voisine, de même, et encore plus loin, et encore, et partout, sur ce rocher anglais. Notez qu'ici les Chinois ne sont pas chez eux. A une faible distance, il y a Canton, avec son million d'habitants, et d'autres grandes villes de cent mille âmes, dont nous ne savons même pas les noms, et où le séjour

n'est pas permis aux blancs. Nous allons suivre les côtes pendant quatre cents lieues pour aller à Shang-Haï : nous passerons devant des villes plus grandes, plus commerçantes, plus actives que Marseille ou Bordeaux; et il nous resterait six cents lieues de côtes à parcourir avant d'arriver à l'endroit où finit la mer chinoise. A l'intérieur, c'est un territoire grand vingt fois comme l'Europe. C'est cinq cent millions d'hommes qui apprennent peu à peu que la Chine existe, et qu'elle est menacée par les diables d'Occident, contre lesquels on ne peut se défendre qu'en les imitant. Ceux-ci, d'ailleurs, dans une inconscience incroyable, s'offrent et se disputent, et s'imposent, pour initier les Chinois à tous leurs secrets d'activité et à tous leurs secrets de mort, et n'ont qu'un désir : vendre à la Chine des chemins de fer, des forts, des canons et de grands cuirassés, à la dernière mode.

Dans ces rues de Hong-Kong, lorsque le premier étonnement devant la multitude permet de regarder les individus, on est frappé par l'intelligence et l'énergie qui se lisent sur le visage de chacun. Aucune gêne, et bien entendu, aucune humilité en face de l'Européen. Les regards chinois se plantent dans les vôtres, droits, graves et inquiétants. La haine, si elle existe, ne peut être que soupçonnée, mais ce qui ne se cache pas, c'est la formelle intention qu'ont les Chinois de se considérer comme les égaux des Européens, et de ne pas tolérer que les Européens en doutent.

On songerait à tout cela, dans les rues de Hong-Kong, si l'on n'était distrait et amusé, à chaque pas, par un détail nouveau. Pendant cinq minutes, par exemple, on passe devant une série de boutiques de changeurs, et comme chaque boutique est tout ouverte, on y voit jusqu'au fond, et cent fois, le même spectacle : des Chinois qui laissent couler, d'une main dans l'autre, des pièces

d'argent, comme si c'étaient des grains de blé, et les jettent ensuite dans un panier, après les avoir ainsi comptées, triées, vérifiées avec une habileté de prestidigitateur. Un autre Chinois, plus vieux, plus gros, le patron, fait glisser sous ses doigts les boules noires de la machine à calculer, et cet autre, enfin, écrit avec un pinceau, tenu perpendiculairement au papier, des signes mystérieux qui sont des chiffres.

Des ornements sculptés, en beaux bois dorés, égaient les boutiques; des petites niches, à terre contre le mur, font mille refuges bas où brûlent des baguettes d'encens, et toutes les rues ont l'air de rues en fête, à cause des innombrables enseignes verticales qui pendent comme d'étroites bannières de chaque côté, débordant jusqu'au milieu de la rue, et montrant des caractères noirs ou dorés sur des fonds de rouge vif.

***

Nous avons quitté Hong-Kong hier matin, et nous naviguons en longeant la côte, à deux lieues du rivage, environ. Nous n'avons pas cessé de voir, autour de nous, des bateaux de pêche. Hier soir, comme je sortais du fumoir, je ne pus retenir un cri de surprise devant l'aspect de la mer, scintillante de lumières. On avait l'impression de passer au milieu d'une escadre dont tous les feux seraient allumés. C'étaient des feux de bateaux de pêche. Tout à l'heure après le lunch, je les vis à l'horizon, si nombreux que la curiosité me prit de les compter. Je m'arrêtai, fatigué, à cent dix, et je n'avais regardé que du côté du large. Sans être démontée, la mer est forte, blanche d'écume, et le vent frais. Nous avons frôlé plusieurs canots tout petits, montés par deux hommes qui tranquillement tiraient des lignes. Le

Chinois est un marin d'une audace et d'une habileté rares.

Quelle est la nourriture de ces travailleurs intrépides?

Pendant l'escale à Hong-Kong, nous avons assisté aux repas des coolies. Chacun d'eux va remplir un petit bol à un baquet plein de riz, puis vient se mettre à croppetons, en cercle avec quelques camarades, et, le bol approché de la bouche, pousse de celui-là dans celle-ci, à l'aide de deux baguettes, tout le contenu du récipient qu'il va remplir deux ou trois fois, à volonté, au baquet. Entre temps, il a pris quelques morceaux de poisson séché. Pour finir, il remplit son écuelle à un autre tonneau qui contient du thé, (ou pour mieux dire, de l'eau chaude légèrement teintée), la vide, la remplit, la vide encore, et s'en va d'un air satisfait.

L'homme jaune est, techniquement, une meilleure machine que l'homme blanc ou noir. Cette machine chinoise est, sans doute aucun, d'un meilleur rendement que toute autre, et elle produit énergie et force à meilleur marché. Si les lois économiques sont vraies, la machine plus chère doit disparaître, lorsque toutes deux seront en concurrence.

Seront-elles en concurrence?

Toute la question est là.

Shang-Haï.

Je suis enchanté du séjour d'une semaine que nous venons de faire à Shang-Haï.

J'ai vu une concession française dont nous avons le droit d'être fiers;

J'ai vu des Chinois faire la fête, et j'ai fait la fête avec eux;

J'ai vu juger des assassins;

J'ai vu, dans une prison, les héros d'une histoire d'amour bien jolie et bien chinoise ;

J'ai assisté à la représentation d'une pièce à thèse, chinoise et moderne, en chinois, par des acteurs chinois, intitulée l'*Opium ;*

J'ai éprouvé une forte émotion chez les Jésuites de Zicawey ;

Et enfin, j'ai couché dans un hôtel chinois, à Chin-Taï, une ville exclusivement chinoise, à cinq heures de chemin de fer de Shang-Haï. Nous y avons fait la plus charmante et la plus poétique des excursions.

Je vais essayer de vous raconter tout cela.

*
* *

La ville.

J'imaginais que les Européens étaient ici, comme à Canton, parqués sur une étroite bande de terre, et qu'une populeuse cité chinoise les entourait.

Je savais que les différentes puissances d'Europe y possédaient des concessions et je craignais que la France ne fût pas la mieux partagée.

C'est le contraire qui est la vérité.

Shang-Haï est au bord d'une rivière, et l'arrivée, par la brume qui est de règle dans cette saison, rappelle une arrivée à Londres. A terre, l'impression persiste, devant un grand quai bordé de maisons européennes, où la foule est grise, noire ou bleu sombre. Il faut regarder la figure des gens pour voir qu'ils sont différents de nous : des tramways électriques, des pousse-pousse, des voitures, des automobiles ; rien de plus banal, de plus déjà vu. On débarque sur la concession internationale, on suit le quai, on traverse un petit pont, on voit une haute tour de signaux dont nous

aurons à reparler, puis, en haut d'un grand mât de pavillon, un drapeau français à côté d'une très belle et très grande maison au fronton de laquelle brillent deux grosses lettres dorées R. F. C'est notre consulat.

Et ici, et bien loin encore, vous êtes en France. Le quai s'appelle quai de France et, sur les tramways, on lit comme indication du terminus : Porte Sainte-Catherine. Les étrangers : Anglais, Allemands, Autrichiens, Russes, Belges, Italiens, Américains, etc., ont, à eux tous, une concession, et la France en a une autre, plus grande à elle seule que celle qui est attribuée à tous les autres ensemble. La cité chinoise est plus loin, et toute petite. Beaucoup de Chinois la fuient parce qu'il y faut vivre sous la coupe de leurs mandarins. Ils viennent s'installer au dehors, où ils sont moins tenus, de manière plus douce, où ils trouvent des juges qui ne sont pas à vendre. Sur notre concession, cent trente mille habitants — dont six cents Français seulement, hélas ! — et dans la cité chinoise, trente mille Chinois seulement.

Si l'on quitte le quai et qu'on suive une des rues perpendiculaires, on atteint la partie des concessions où se sont installés les Chinois, et on y retrouve le plaisir que donnent les enseignes multicolores, aux caractères bizarres, et qui pendent au-dessus des boutiques. Les rues sont larges, animées et gaies. Les Chinois ont ici l'air chez eux ; on se sent chez eux, et le sentiment est le même que dans une ville étrangère où l'on voit des gens affairés, entre des boutiques portant des enseignes écrites dans une langue que l'on ne connaît pas. Mais ces boutiques sont souvent, ici, beaucoup plus belles que celles de Paris et de Londres. Il en est dont la façade est toute en bois sculpté et doré, comme des portes de temples, avec des toits aux angles relevés.

*
* *

Par un beau soleil, il est fort agréable d'aller flâner dans la ville indigène, dont on démolit en ce moment les remparts, mais qui a conservé tout son pittoresque. Les Européens la visitent très rarement. Il est de mauvais ton, aux yeux de la plupart, de s'intéresser aux Chinois autrement que pour en tirer de l'argent, et ils sont nombreux ceux qui, habitant Shanghaï depuis dix ans, n'ont jamais mis les pieds hors des concessions.

Rien n'est plus amusant cependant que de se promener dans ces rues étroites, où, à chaque pas, les scènes les plus inattendues réveillent l'attention. Ici, c'est une brouette surchargée qui porte un fourneau, deux fourneaux, et où rissolent dans l'huile bouillante des poissons ou des choses dont nous ne savons pas le nom : c'est un restaurant ambulant. Là, c'est le marché aux oiseaux. Et des marchés semblables, on en rencontre presque dans chaque rue, car les Chinois déconcertants adorent les oiseaux, et vont jusqu'à payer deux cents, trois cents francs, un sansonnet gris qui ne chante pas en liberté, mais qui, en captivité, apprend et répète les chants de tous les autres oiseaux. Vous apprendrez comment on donne un bain à son oiseau favori. Voici la recette. Vous tenez la cage qui renferme le captif, et qui n'est pas trop grande, à la hauteur de votre cœur. Puis, vous servant, comme d'un vaporisateur, de votre bouche préalablement remplie d'eau, vous projetez une poussière humide sur le « fifi à sa mémère » qui s'ébroue joyeusement et lisse ses plumes avec son bec. Mais cela, j'en suis certain, on ne doit pas le réussir du premier coup.

Vous verrez aussi de jolies petites boutiques où l'on vend toutes sortes de choses : des jeux de dominos

bizarres, des cuivres, des bois sculptés, des meubles, des cercueils, des étoffes et des fritures. Vous verrez, au milieu de la cité, un délicieux petit lac, que bordent des maisons aux toits cornus et dont aucune n'est semblable à l'autre; vous vous réjouirez à la vue d'un petit pont de bois qui conduit à une maison de thé, au milieu du petit lac, et qui est des plus amusants, parce que pour aller d'un point à un autre, au lieu d'être bêtement construit en ligne droite, il est brisé huit fois à angle droit, ce qui oblige à des détours et offre aux yeux des points de vue différents. Vous mettrez trois minutes au lieu d'une pour aller de la rive à la maison de thé? La belle affaire! Et qu'importe que vous ayez perdu deux minutes si vous avez été distraits, si vos yeux n'ont pas été ennuyés par la ligne directe et uniquement utilitaire d'un chemin plus court, et si tous ces angles ont rendu l'entrée plus difficile aux mauvais esprits?

Les Chinois font la fête.

Shang-Haï est pour les Chinois une ville de plaisir, et, à Shang-Haï, c'est dans Fouchow-Road que se trouvent les établissements où l'on s'amuse. Le jour, on n'y voit rien qui retienne les regards. Mais dès que la nuit arrive, l'aspect est bien différent. Une foule s'y presse, entre des boutiques ouvertes qui sont des cafés, et, dans les pousse-pousse coquets, aux cuivres luisants, de jolies petites femmes, toutes petites, vont à des rendez-vous : poupées précieuses au visage blanc et rose, et impassible.

Un Chinois m'a invité à prendre part à une fête qu'il se donnait, ce soir-là, avec quelques amis.

Remarquez que ce Chinois était un notable, un fonctionnaire très respectable, marié. Mais les épouses chi-

noises ne trouvent pas mauvais, n'ont pas le droit de trouver mauvais, ne savent pas qu'on pourrait trouver mauvais que, de temps en temps, le mari s'en aille avec des amis, souper en compagnie de petites personnes dont le métier est de suppléer à la pénurie des joies conjugales.

Nous entrons dans une de ces maisons de Fouchow-Road. Est-ce un restaurant, est-ce un mauvais lieu, est-ce un domicile privé? C'est tout cela à la fois.

Nous sommes chez une ancienne chanteuse, une ancienne beauté qui veut bien donner une hospitalité souriante à des gentlemen qu'elle connaît et qui l'en dédommagent.

La pièce où nous pénétrons est banale, à peine différente de la salle à manger d'un paysan aisé de chez nous. Des domestiques, habillés comme tout le monde — comme tout le monde ici, s'entend — s'empressent autour de nous avec curiosité, sans que rien de servile dans leurs attitudes les distingue de leurs maîtres. On s'assoit au fond, pendant que, sur une petite table, les serviteurs dressent le couvert. Cela consiste à couvrir cette table de toute une série de petites soucoupes contenant des mets étranges. Mais où sont les jeunes Chinoises dont on m'avait vanté la beauté et la splendeur des costumes? Patience. Un des Chinois dont je suis l'hôte fait un signe. On lui apporte de quoi écrire, c'est-à-dire un pinceau et du papier. Sur une feuille, il trace des signes mystérieux et la remet à un coolie qui sort rapidement. Cette feuille est une invitation à mademoiselle X... de venir « se faire voir » ou chanter. Un autre Chinois envoie une, deux invitations semblables, un troisième, un quatrième font de même, et nous nous mettons à table. Je me trouve quelque peu embarrassé devant cette dînette de poupées. On m'invite à utiliser

les deux baguettes de bois faisant office de fourchettes et à puiser comme tout le monde, et selon ma fantaisie, dans les plats où chacun pique adroitement quelques morceaux, portés à sa bouche au bout des baguettes qu'il promènera ensuite dans les autres plats. Je m'y exerce sans grand succès ; les baguettes roulent dans mes doigts, et lorsque j'ai réussi à saisir quelque bribe, je la perds en route, ce qui met en joie les servantes autour de nous. On a pitié de moi, et avec un peu de mépris, sans doute, on m'apporte une fourchette. Tous ces plats sont paraît-il délicieux ; la maison où nous sommes est réputée pour l'excellence de sa cuisine, et l'addition sera d'un chiffre respectable. Mais mon palais de barbare ne trouve aucun attrait à ces parcelles de légumes ou de viande, et bien que les plats se succèdent, nombreux : jeunes pousses de bambou, lait d'amandes ou ailerons de requin, je m'aperçois bien vite qu'il faut renoncer à l'idée d'apaiser ici mon appétit. Aussi bien n'est-ce pas pour manger à l'européenne que je suis venu.

Voici nos petites invitées qui arrivent.

Ce sont de toutes jeunes femmes, presque des enfants. Elles sont vêtues d'une longue blouse et d'un pantalon serré. Rien dans leur costume qui soit, pour les yeux européens, de nature à éveiller la concupiscence. Il fait froid, et les cinq ou six tuniques superposées que porte chacune ne laissent rien deviner de la grâce de leurs corps. Le col arrondi et brodé monte raide jusqu'aux joues, et les pantalons ouatés forment deux cylindres sombres, extrêmement chastes. Les visages sont-ils jolis? Oui, paraît-il. Et même nous avons ici la plus jolie personne de la ville. Je ne puis admirer sincèrement que les bijoux dont elle est couverte. Les brillants et les perles sont en abondance, aux bagues des doigts, aux ornements du collet et à la coiffure.

On m'explique : ces personnes ne sont pas, comme je pourrais le croire, des vierges folles prêtes à se donner au premier venu, contre rémunération. Non pas. D'abord, un Européen doit abandonner à tout jamais l'idée d'obtenir les faveurs de l'une d'elles, de quelque prix qu'il soit prêt à les payer. (C'est un Chinois qui dit cela. Des Européens m'ont tenu un langage très différent. Je déclare ne pas savoir où est la vérité.) S'il faut en croire mes hôtes, ces demoiselles auraient bien eu chacune une ou deux aventures, mais leur profession serait simplement de montrer leur visage. On pourrait, d'après les indications qui me sont fournies, les comparer à telle ou telle de nos comédiennes, dont la vertu n'est pas à l'abri de tout reproche, mais dont la profession n'est cependant pas la galanterie.

Quoi qu'il en soit, nos invitées se tiennent à peu près convenablement. Bien entendu, elles ne partagent point notre repas. Lorsque l'une d'elles arrive, elle s'approche de celui qui l'a appelée, lui fait un joli sourire, lui donne la main, et s'assied à côté de lui, un peu en arrière, modestement. Elle se réchauffe les mains où elle peut, de l'air le plus innocent du monde, et peut-être en effet en toute innocence. Elle fait un petit bout de conversation... et s'en va. Elle est venue se faire voir. Elle va vers d'autres tables, dans les autres maisons de cette rue de plaisir, recommencer. On lui donne chaque fois un dollar, c'est-à-dire environ deux francs cinquante. Mais n'allez pas croire que ce don d'argent soit fait ostensiblement. Je suppose qu'il se tient des comptes et qu'on envoie les relevés à la fin des mois, car on ne voit rien ici qui ressemble à l'octroi d'un salaire. La petite personne vient, s'assoit, fait deux ou trois petites mines, et puis s'en va. C'est ainsi, paraît-il, à force d'économies et d'ordre, que ces demoiselles peuvent se payer des bril-

lants et des perles. Moi, je veux bien le croire. Pour dissiper mon scepticisme, on m'assure que, dans une seule soirée, chacune d'elles peut aller à cinquante rendez-vous semblables. Allons, n'approfondissons pas.

Pendant ce temps, les plats se succèdent, toujours aussi étranges et impossibles. Au trentième, un Français qui vit ici me prévient que si je ne refuse pas les mets avec énergie, si je ne me déclare pas repu, le défilé des plats continuera indéfiniment. Je me déclare incapable de continuer, et selon l'étiquette chinoise, je me retire presque aussitôt. Mes amis chinois demeurèrent en compagnie des petites personnes. Je ne puis vous dire ce qui s'est passé après mon départ, puisque je n'en sais rien, et que, transi de froid dans mon smoking, l'estomac creux, je n'eus qu'un souci : rentrer en hâte.

Mais j'avais fait la fête avec des Chinois à Shang-Haï.

Le tribunal et la prison.

Le lendemain, pour varier mes plaisirs, j'allais à la cour mixte, où l'on jugeait un assassin et ses complices.

Les délits et les crimes commis par des Chinois sur la concession sont jugés par un juge chinois, assisté du consul ou du vice-consul. Au moment où j'entre à l'audience, cinq ou six bandits se tiennent devant le Tribunal, tout près, et se défendent avec animation. Ils sont vêtus de la blouse des détenus, qui porte de larges lettres et des numéros en gros chiffres. C'est une bande de voleurs. L'un d'eux a tué un de ses camarades, soupçonné de trahison. Tous sont sans intérêt. Ils se défendent avec énergie et même essaient d'apitoyer leurs juges. Je ne retrouve pas ici l'insensibilité chinoise et le mépris de la mort dont parlent les voya-

geurs. Le principal coupable sera remis aux autorités chinoises, et il aura la tête tranchée, sur une des places de la cité, à moins que, suivant la nouvelle mode adoptée depuis la proclamation de la République, il ne soit fusillé.

... Deux journalistes chinois, sordides, prenaient des notes, du bout de leur pinceau perpendiculaire, et montraient, derrière leurs lunettes aux verres ronds, des yeux fatigués.

*
* *

... On m'a mené voir la prison. Ce n'est pas le luxe de Fresnes, mais c'est très bien tout de même, et beaucoup de Chinois y trouvent un régime supérieur à leur ordinaire. Ils sont ici assurés de manger à leur faim, et tous les jours. Ils ont chaud en hiver, frais en été et le travail auquel ils sont astreints est moins pénible, à beaucoup près, que celui que s'imposent les coolies. Mais la liberté a son prix.

Derrière des portes aux lourds et longs verrous, voici une série de cages. Derrière les grilles de ces cages, des hommes et des enfants. On a beau se répéter que ceux qui sont là ont bien mérité d'y être, et qu'il faut qu'ils y soient, on éprouve tout de même quelque gêne à voir des êtres humains dans ces cages en tout semblables à celles où jusqu'ici on n'avait vu que des bêtes féroces. L'évocation d'une ménagerie est rendue plus vive encore par ce fait que ces loges grillées ne contiennent aucun meuble, ni chaise, ni table, ni lit, et que les malheureux, accroupis ou couchés à terre, se lèvent à l'arrivée du visiteur et lui montrent, entre deux barreaux, une face chargée de haine.

Au premier étage, c'est le quartier des femmes.

Voici, seule dans sa cage, et couchée, une toute jeune

Chinoise, jolie, mais très jolie, et qui paraît d'un rang social élevé.

— Qu'a-t-elle fait?

— C'est son mari qui nous l'a amenée. Il a fallu la condamner.

— Mais pour quelle faute?

— Elle s'était enfuie avec un amant. La loi chinoise est dure pour un tel délit, et sans l'intervention du juge européen, la condamnation n'eût pas été moindre que trois ans. Nous avons pu réduire la peine à neuf mois. La coupable n'a plus que quelques jours à rester ici avant d'être mise en liberté.

— Et alors?

— On la rendra à son mari.

— Elle s'enfuira encore, probablement.

— Alors, on la remettra en prison.

Mon compagnon adresse la parole à la pauvre femme. Elle s'informe s'il est bien vrai que l'heure de sa mise en liberté soit proche, et ses yeux s'éclairent lorsqu'on lui répond oui. Mais je n'ai jamais vu un regard aussi féroce que le sien lorsqu'on lui demanda si elle consentirait désormais à demeurer avec son mari et qu'elle répondit non.

Notez que le mari, vieux et laid, est possesseur de quatre autres créatures humaines, qui sont ses femmes.

Nous descendons. Je remarque dans une cage un beau jeune garçon à la taille droite, aux yeux clairs, aux traits réguliers, pétillants d'intelligence.

— Qui est-ce?

— C'est le complice de la dame que vous venez de voir là-haut.

— Ah! le joli couple qu'ils devaient faire tous les deux. Et il a été condamné à combien?

— A la même peine qu'elle.

— De sorte qu'ils sortiront de prison le même jour.

— A la même heure.

— Il a l'air tout joyeux.

— En effet. Pendant toute sa détention il n'a pas cessé de se montrer parfaitement heureux.

— Parce que?...

— Parce qu'il savait qu'*elle* vivait là, au-dessus de lui.

...Allons plus loin, dans un autre corps de bâtiment.

— Celui-là, c'est un gros commerçant, colossalement riche. Tel que vous le voyez, il est possesseur de deux automobiles et d'une jolie maison de campagne. C'est le mari de la jolie captive.

— Par exemple!

— Oui. Peu de jours après, sur une dénonciation anonyme, il a été condamné pour vol.

— Et il sortira?

— Un mois après sa femme.

— C'est du bon théâtre.

— Comme en fait la vie, quand on l'aide un peu.

Une pièce chinoise à thèse.

Qui donc oserait prétendre que la Chine ne se rapproche pas de nous? Voici que ses acteurs ont joué avec le plus grand succès une pièce qui fut d'abord interdite par la censure, et qui est une pièce à thèse. Mon confrère Chang Nichm me permettra de le féliciter même d'avoir évité l'écueil où quelqu'un que je sais a plus d'une fois échoué : la pièce est toute en action et si l'on y peut trouver quelque chose qui ressemble à une conférence, c'est seulement tout à la fin, au dix-septième acte.

A écouter l'*Opium*, j'ai éprouvé un très vif plaisir. La pièce est simple, va tout droit devant soi et serait compréhensible pour un Européen rien que par la mimique.

Mais j'avais la bonne fortune d'être accompagné d'excellents interprètes dont les explications m'ont permis de suivre le texte presque mot à mot.

L'œuvre est intéressante par plus d'un point. Elle est une indication significative de l'état des esprits en Chine. Elle place, sous les yeux du spectateur européen, différents tableaux de la vie intime des Chinois avec la plus grande vérité, le plus scrupuleux réalisme, et le renseigne ainsi sur les mœurs de ce pays, aussi bien que l'eût pu faire un long séjour dans l'intimité des habitants.

Voici le sujet :

Le premier tableau nous montre la vie de famille d'un riche négociant. Il y a le père et la mère, un fils marié et père de deux enfants : un petit garçon et une fille d'une quinzaine d'années. Nous voyons aussi une servante, très mêlée à la vie de la famille dont elle fait partie. Le père, qui est un fumeur d'opium, conseille à son fils d'user, lui aussi, de la drogue consolatrice.

Il ne vous échappera pas que ce père représente la vieille Chine, celle d'avant la Révolution. Et comme vous n'ignorez point qu'un des caractères du fumeur d'opium est de faire des prosélytes, vous apprécierez l'esprit d'observation de l'auteur et son talent. Le père vante donc le plaisir que donne l'opium, la mère insiste; l'épouse, elle, conseille à son mari de faire au moins semblant, et de fumer seulement une pipe ou deux. Le héros que nous appellerons Po, en écourtant son nom, se laisse persuader, et la première pipe lui produit l'effet que produit, chez nos gamins, la première pipe de tabac. L'accoutumance viendra, et au deuxième acte, nous verrons une fumerie, nous assisterons à tous les préparatifs, à tous les gestes du fumeur, le tout reproduit, comme on le pense, avec la plus scrupuleuse

exactitude. Po est, désormais, la proie de la funeste passion.

Nous allons maintenant en voir se dérouler, devant nos yeux, toutes les conséquences.

Le père de Po est dangereusement malade. Il va mourir. Son fils devrait être présent, mais il fume, et on doit l'amener de force devant son père moribond. Il arrive, hébété, la face noircie par la fumée. Il veut fumer encore, même au pied de ce lit de mort, et ne se retrouve que lorsqu'il voit son père rendre le dernier soupir. Il jure alors de se corriger.

Vous reconnaissez l'*Assommoir* (que l'auteur ignorait indubitablement) et les bonnes résolutions fugitives de Coupeau. Po, lui aussi, retombera dans sa fatale habitude, et le reste de la pièce n'est que le défilé de tous les malheurs qui en résultent. On peut sans doute reprocher à l'auteur cette façon, un peu arbitraire, de les avoir accumulés sur la tête du même personnage avec une impitoyable candeur. Mais il est des auteurs français qui n'échappent pas à ce reproche.

Donc, Po achètera des pilules dont la vertu est, paraît-il, de rendre l'opium odieux à qui les prend. Elles contiennent de la morphine.

Son petit garçon trouve l'étui et le vide, croyant manger des bonbons. Il meurt empoisonné. La grand'mère assiste à cette mort, et meurt elle-même d'émotion. Po jure de nouveau qu'il ne fumera plus. Cependant, à l'anniversaire, la femme, la fille et la servante sont seules pour honorer les morts. La femme de Po fait une scène violente à son mari. Celui-ci s'oublie jusqu'à la frapper. La malheureuse, désespérée, se suicide. Po fume de plus en plus. Deux aigrefins profitent de ses absences et le volent. Il est ruiné. Il est condamné pour dettes. En prison, il soupire de n'avoir point

d'opium. Il attendrit sa fille qui est venue le voir; elle vend ses bijoux, ses vêtements de fête et se sert de l'argent ainsi obtenu pour faire passer de l'opium à son père en corrompant le geôlier, ce qui se fait avec facilité, d'ailleurs.

Sorti de prison, Po, dans la plus grande misère, vend sa propre fille aux patrons d'une maison de... danses. Il touche deux cents francs, qu'il dépense bien vite en fumée. Il devient coolie, traîneur de pousse-pousse et c'est lui qui, un jour, sera appelé pour conduire sa fille, richement vêtue, dans quelque maison de *Foochow-Road*. Il en éprouve une grande douleur, abandonne, pour poursuivre sa fille, son dernier gagne-pain, son pousse-pousse, qui, trouvé sur la voie publique sans propriétaire, est saisi par la police. Au dernier acte enfin, nous voyons Po mendier, écrire le récit de ses malheurs, en tirer la leçon pour laquelle la pièce a été écrite, et mourir.

*
* *

L'intérêt ne languit pas une minute. L'auteur, malin, et qui certainement ne connaît pas nos mélodrames, en a cependant suivi la formule classique en égayant sa sombre histoire par des scènes comiques. Nous avons d'abord deux débiteurs, deux canailles gaies, puis des passants facétieux, un agent de police hilare, et surtout le marchand de cercueils qu'on revoit à chaque mort, c'est-à-dire souvent, et dont les plaisanteries macabres provoquent de fous rires. Il remercie Po d'être un si bon client, et lorsqu'il est question du cercueil du père, il dit : « La prochaine fois que votre père mourra... »

Il y a aussi une scène, charmante celle-là, une bonne scène de comédie entre les deux enfants, le petit frère qui veut manger les bonbons, et la petite sœur qui « cafarde » parce qu'il n'a pas voulu partager.

La mise en scène, sans valoir celle de l'Odéon, est suffisante, et n'a rien ou presque rien qui choque. La pièce est jouée sans entr'acte, et les changements de décor se font derrière un rideau, devant lequel l'action continue... comme chez Antoine lorsqu'il joue Shakespeare.

A un certain moment, l'acteur principal a été volontairement séparé du décor par le rideau; il a continué son rôle, puis s'est adressé au public, commentant ce qui venait de se passer, décrivant sa douleur et soulignant l'enseignement que chacun devait tirer de la pièce. C'est nouveau, et d'un certain effet. Je ne crois pas impossible d'essayer cet artifice devant un public français.

Enfin la scène de ce théâtre chinois possède un moyen de machinerie dont aucune scène parisienne n'est encore pourvue; un plateau circulaire et tournant sur lequel on peut équiper le décor d'un tableau pendant que se joue le tableau précédent.

A ma grande surprise, le jeu des acteurs n'est pas emphatique. Il est simple et naturel, aussi simple et naturel qu'il l'est devenu chez nous depuis le Théâtre-Libre. Il est d'une vérité impressionnante et d'un naturalisme que nous n'avons pas atteint. On y retrouve le goût chinois de la souffrance d'autrui, et sa curiosité de la mort. Tous les personnages qui trépassent (et ils sont nombreux) trépassent sur la scène. Chaque agonie est rendue avec des détails précis, et dure longtemps. L'hébétement de la face, le tremblement des mains, l'horreur des yeux ouverts sur le vide, les convulsions, rien n'est oublié. Après chaque mort, de même que, chez nous, l'on ferme les yeux du cadavre, ici, les parents lui ouvrent la bouche pour permettre aux mauvais esprits de s'échapper et, c'est pourquoi

lorsque la femme de Po se suicide, elle prend la précaution de placer entre ses dents le cordon de sa ceinture. Chacun a, d'ailleurs, sa mort à soi. La mort naturelle du père n'est point la mort par émotion de la grand'mère, ni celle de l'empoisonnement de la femme ni celle du petit garçon, à qui il convient de décerner des éloges particuliers.

L'expression de la douleur est obtenue par des moyens très simples et qui ne sont point sans effet. La femme, par exemple, devant l'agonie de son fils, frappera le sol de ses pieds, comme un enfant en colère ou comme une femme en proie à une rage de dents. Nul, sauf les femmes, n'est maquillé. Et si les femmes le sont sur la scène, c'est qu'elles le sont dans la vie. Les rôles féminins sont tenus par des hommes, mais si on ne me l'avait pas affirmé, je ne l'eusse point soupçonné, tant est grande l'habileté de ces comédiens à transformer leur visage, leurs attitudes et leur voix.

Dans tout ce que j'ai vu, je ne trouve à signaler aux railleries d'Europe que l'erreur d'un tramway peint sur une toile de fond, immobile par conséquent, et dont on entend le timbre avertisseur. C'est peu.

Les tableaux de mœurs sont d'une exactitude saisissante. La cérémonie funèbre, la maison en deuil, le jugement du débiteur insolvable, la maison de danses, tout cela est la vie elle-même, prise sur le vif, reproduite avec une exactitude photographique.

Il y a un épisode où l'auteur et le metteur en scène atteignent la beauté. C'est celui des honneurs funéraires. Le décor représente, au bord d'un bois, le tumulus où sont enterrés le grand-père et l'enfant. Trois femmes s'approchent, en grand deuil, c'est-à-dire vêtues de blanc. C'est la mère, la fille et la servante. Celle-ci porte, dans un panier, les offrandes rituelles, qu'elle passe à sa maî-

tresse, laquelle se met à psalmodier une prière sur un ton si plaintif et si large, avec de si belles attitudes, au-dessus des morts regrettés, qu'on est saisi de respect.

*
* *

Après le spectacle, je suis allé dans les coulisses. Mais il faut que je vous dise un mot de la salle. Elle est toute en largeur, le peu de profondeur de la scène et son avancement permettant fauteuils d'orchestre et loges seulement. Chaque spectateur a devant soi, comme à nos cafés-concerts, une petite tablette où les garçons viennent placer les consommations qui sont exclusivement, ici, du thé, des oranges et des sucreries. De temps en temps, un servant passe des serviettes humides, chaudes et parfumées, où l'on se purifie les mains. La salle, énorme, n'est pas chauffée, et par les hivers de Shang-Haï, la tenue de l'Européen qui va au théâtre chinois, est le pardessus d'hiver ou la fourrure, avec une couverture de voyage.

De l'autre côté du rideau, sont les loges des artistes. C'est une seule loge, énorme, où l'œil ne reconnaît rien et ne sait où se fixer, devant ces masques, devant ces têtes où des doigts tracent des sourcils noirs sur des fronts rouges, devant ces clowns qui s'habillent, devant cette misère qui s'étale inconsciente. On me présente à l'auteur. C'est lui qui joue le rôle principal de sa pièce. Il est jeune, ardent, sensible aux éloges que je lui adresse en toute sincérité, et, m'a-t-on dit plus tard, très surpris et fier que je lui donne la main, car la profession d'acteur est, en Chine, la plus méprisée. Cela n'empêche pas le comédien qui joue les « jeunes premières » de toucher cinq mille francs par mois.

Les Jésuites de Ziccawey.

Il m'est arrivé, aujourd'hui, une aventure bien inattendue. J'ai eu envie d'embrasser un jésuite et j'ai eu l'œil humide devant un orchestre chinois. Et qui me l'eût prédit m'eût bien étonné...

***

En 1850, il y avait, à deux lieues de Shang-Haï, un petit groupe d'une cinquantaine de Chinois convertis et un ou deux pères jésuites, dans une toute petite habitation.

Aujourd'hui, au même endroit, il y a trois mille Chinois chrétiens et autant de non chrétiens. Les jésuites ont fondé un asile pour des orphelins, pour des enfants perdus, pour des enfants volés, pour des misérables. Et comme il a fallu donner un métier à tous ces enfants, peu à peu il s'est créé, autour de l'asile, des ateliers : ateliers d'orfèvrerie, de serrurerie, de menuiserie, le tout sous la direction des Pères qui sont devenus orfèvres, serruriers, ébénistes, menuisiers. Ils ont aussi un atelier d'imprimerie, un autre d'imprimerie en couleurs où l'on tire, sous des presses perfectionnées, des images de sainteté et aussi des ouvrages savants tels que l'*Histoire des Superstitions en Chine*, par le R. P. Doré; un autre de moulage, un autre de dessin, un autre d'enluminure, un autre de peinture. On y grave, on y fond des caractères chinois. Un Père est à la tête de chaque industrie. Un Père est électricien; il a créé de toutes pièces une usine électrique et il se meut avec aisance au milieu des dynamos, des rhéostats et des tableaux de distribution. Le tout couvre, comme vous le pensez, un espace considérable avec des cours spacieuses qui assurent l'aération et l'hygiène. Il y a des dortoirs

pour les petits, et, pour les grands, des classes nombreuses où l'on enseigne le chinois, l'arithmétique, l'histoire, la géographie et *le français*. Les Pères ont réuni une bibliothèque qui ne compte pas moins de trente mille volumes. Un observatoire a été créé, qui est célèbre dans tout l'Extrême-Orient. Des Pères, qui sont de grands savants, y centralisent les renseignements que le télégraphe leur apporte sur les troubles atmosphériques. Ils étudient la marche des typhons, si fréquents et si terribles dans cette partie de la terre, et ils sont arrivés à en déterminer le parcours d'une façon si assurée que, pendant la mauvaise saison, aucun navire, de guerre ou de commerce, à quelque nation qu'il appartienne, ne quitte un port d'Extrême-Orient avant d'avoir demandé télégraphiquement à l'observatoire de Ziccawey s'il peut partir sans danger. Au bord de la rivière de Shang-Haï, à la limite de la concession française et sur cette concession, a été élevée, à grands frais, une tour de signaux au sommet de laquelle le Père astronome donne à la navigation du port, par un jeu de lampes et de leviers éclairés ou mis en action télégraphiquement, les renseignements les plus précieux.

On m'a fait visiter tout cela, et j'ai vu là des gens qui n'ont pas l'air « jésuite » du tout, et qui sont simples, actifs et bienfaisants.

A un certain moment, le Père qui me conduisait me dit :

— Et maintenant allons voir notre orphéon.

On me mena dans une grande cour où je vis, groupés au loin, un nombre important de musiciens prêts à troubler la tranquillité des airs. Pour que vous compreniez bien ce qui m'arriva, il faut vous rappeler que Ziccawey est à trois mille lieues de la France; qu'ici, l'influence de la France est jalousement battue en brèche par toutes

les puissances européennes, et il ne faut pas oublier non plus que tous ces Pères jésuites ont été, à tort ou à raison, exilés de la France, et qu'ils sont là dans la Chine turbulente, menaçante et mystérieuse, comme les représentants de ces barbares d'Occident que nous sommes et dont les politiciens chinois se servent pour concilier les partis, en les désignant à la colère et à la haine de leurs compatriotes.

Telle est l'atmosphère qui m'enveloppait. Tout-à coup éclate, stridente, joyeuse, allègre, une sonnerie de clairons, une sonnerie française, française d'origine, française d'allure, de crânerie et exécutée avec une pureté qu'on ne dépasserait pas chez nous. Elle m'entre en plein cœur. Et, je ne sais comment, les champs de chez nous, les paysans de chez nous, les maisons, les villes de chez nous éveillent leurs images, tandis qu'en même temps, je pense à ce siège des Légations de Pékin où soixante Français, il y a treize ans, tinrent tête à des milliers de Chinois, et je pense à ceux de l'évêché, à bout de forces, ayant usé toute leur résistance, se voyant perdus, se préparant par le suicide à échapper à la torture, je songe à l'émotion qui a dû les faire crier lorsqu'ils ont entendu, perçant le bruit des détonations, la même sonnerie de clairons que j'entends maintenant, la fanfare des troupes de secours qui venaient enfin les délivrer.

Et déjà, j'en étais un peu frémissant.

Mais voici que, graves, profondes et solennelles, se développent les phrases musicales de la *Marseillaise*, jouée par une musique militaire nombreuse, et avec une perfection, un sentiment que seule atteint, je crois, en France, la plus célèbre de nos fanfares nationales. Et les gens qui jetaient dans les airs de Chine cette chanson qui a bercé nos rêves, excité nos enthousiasmes, célébré

nos victoires et pleuré nos défaites, qui est une émanation de nous, qui a été acceptée par tous comme le cri français, et qui représente la France, et qui fait se découvrir les têtes religieusement... les gens qui jouaient ainsi notre hymne national, les gens qui faisaient résonner la voix de la France, c'étaient des Chinois, de purs Chinois, et ceux qui leur avaient appris notre hymne, c'étaient des Pères jésuites, ennemis de la République peut-être, mais, enfants de France que la République a certainement traités comme des ennemis en les exilant.

Ah! je vous jure qu'à ce moment-là, nul autour de moi, ni moi, ne pensait à la politique, à la loi sur les associations ni à toutes ces mesquineries. La France planait sur nous. Je regardai les Pères qui m'entouraient. Tous les visages étaient graves, et tous les yeux brillants.

Et c'est à ce moment-là que j'ai eu envie d'embrasser un Père jésuite et que j'ai eu l'œil humide, en écoutant un orchestre chinois.

Vous ne pouvez savoir la différence qu'il y a entre la *Marseillaise* jouée le 14 Juillet, à Paris, devant un mastroquet, et la même *Marseillaise* jouée en Chine, par des Chinois.

*
* *

Les Anglais font tout ce qu'ils peuvent pour combattre, ici, l'influence française, et tous leurs efforts ne sont pas inutiles. Leur langue y est la plus répandue. Partout, dans les magasins, dans les banques, chez les commerçants chinois même, on parle anglais. Les parents demandent donc que l'anglais soit enseigné à leurs enfants. Les jésuites, dont les élèves sont purement chinois et payants, n'ont pàs pu ne pas leur donner la con-

naissance indispensable de cette langue. Mais, alors que rien ne les y forçait, et contre le sentiment de la plupart, ils ont rendu obligatoire l'étude du français dans leurs classes supérieures, et tout l'enseignement est donné, en français, dans une école secondaire qu'ils possèdent et dont la clientèle est exclusivement chinoise.

En France, on ignore tout cela. Les Pères voudraient qu'on l'ignorât moins. Ils voudraient aussi que quelque lien officiel les rattachât à la patrie lointaine... Moi, comme disent les ouvriers, si j'étais le gouvernement, je sais bien ce que je ferais...

Une promenade à la campagne.

C'est une promenade chinoise organisée par les Chinois, et vous en chercheriez vainement l'indication dans les guides. Mais les mandarins et les riches commerçants d'ici la font souvent : aussi est-elle très bien préparée, traditionnelle, et par conséquent facile.

Hang-Tchéou est, pour les Chinois de cette région, la ville des plaisirs champêtres comme Sanghaï est celle des plaisirs citadins.

C'est, si vous voulez, pour Shang-Haï, ce que fut Bougival pour Paris. Mais un Bougival dans une cité historique, dans une ancienne capitale. Nulle ville du monde n'a été célébrée avec autant d'enthousiasme par des voyageurs qui, tout de même, exagéraient un peu. Marco Polo, l'appelle Quinsay (de son ancien nom Tsing-Tse, dont on a fait aujourd'hui Tchin-Taï) et raconte qu'elle avait un million et demi de maisons et douze mille ponts de marbre. Un voyageur arabe dit qu'il faut trois journées de marche pour la traverser. Tout dépend de l'allure du piéton.

« Hang-Tchéou a reçu des Européens le nom de Paris de l'Orient.

« C'est la ville gaie par excellence, celle où les mandarins les plus soucieux de leur dignité ont le droit de s'amuser comme de simples mortels, et le pays environnant passe pour un des jardins de la Chine[1]. »

Mais elle vaut surtout par son lac, le Si-hou, lac merveilleux ou l'art se marie avec la nature... entouré de montagnes, de palais et de temples... « Ce lac, dit A. Vissière, a une réputation de beauté sans égale dans l'Extrême-Orient. »

C'est cette ville et ce lac que nous avons vus, sur le conseil d'un jeune Français des plus sympathiques, qui parle chinois, connaît et aime les Chinois.

***

Donc, si vous avez deux jours libres à Shang-Haï *et qu'il fasse beau temps*, au printemps ou à l'automne, allez à Hang-Tchéou. Je dois vous le dire tout de suite, il y a une ombre au tableau, c'est l'hôtel chinois. Car il faut aller à l'hôtel chinois, il n'y en a pas d'autres, et l'hôtel chinois est assez différent des grands *Palace* où l'on dîne en habit, au son de la musique. Ce n'est pas qu'il soit sale, sale, sale, l'hôtel chinois, mais il n'est pas commode. Entendez par là qu'il manque de *commodités* et qu'il en résulte une odeur à laquelle on a de la peine à s'habituer (je crois même que je reviendrai à Paris sans y avoir réussi). Mais on n'a rien sans peine.

Il faudra prendre la précaution d'emporter votre literie, car les chambres de l'hôtel chinois contiennent des lits sans sommiers, sans matelas, sans draps et sans oreillers. Vous ne manquerez pas non plus d'emmener

1. Elisée et Onésime Reclus, *l'Empire du Milieu*, Hachette.

un boy chinois, car ni à la gare, ni à l'hôtel, nul ne parle une autre langue que le chinois. Enfin, ce boy qu'on vous procurera facilement à l'hôtel de Shang-Haï se munira d'une cuisine portative, car la cuisine purement chinoise pendant deux jours vous serait peut-être insupportable.

Ceci fait, vous en avez pour cinq heures de chemin de fer avant d'arriver.

La ligne que vous prendrez a été construite, et est exploitée par des Chinois exclusivement ; la plupart des locomotives portent au tender un grand dragon peint en jaune, dont la vue, à cette place, n'est pas sans pittoresque.

Le voyage se fait sans ennui. On est distrait par mille choses : par la vue de ses compagnons de train, car le Chinois voyage beaucoup, même en première classe, et nous avons eu avec nous une dame chinoise, accompagnée de sa seule femme de chambre et qui n'a pas cessé de fumer des cigarettes pendant tout le trajet ; par les servants du train qui viennent, toutes les demi-heures, vous apporter une serviette « humide, chaude et parfumée », à laquelle vous devez vous frotter les mains ; par de petites scènes bien locales : vous verrez par exemple un jeune Chinois extra-chic, un *dandy*, se moucher avec les deux premiers doigts de sa main, tout en tenant son mouchoir avec les autres ; vous verrez de très élégantes Chinoises cracher à terre le plus bruyamment et le plus simplement du monde ; vous constaterez que le petit compartiment du wagon qui devrait être, à notre point de vue, le moins exposé aux regards extérieurs est muni d'une grande vitre — plus grande que celle des portières — vitre non dépolie dépourvue de tout voile, et placée très bas, précisément à la hauteur où l'on aimerait qu'elle ne fût pas.

Et puis aussi, vous verrez le paysage.

Sans être très nouveau, il n'est pas dénué d'intérêt. La voie traverse des terres fertiles, très bien cultivées, extrêmement morcelées. Des manèges, nombreux, seront, en temps opportun, actionnés par des buffles pour monter l'eau dans les rizières. L'eau ici est partout : canaux ou rivières, et l'on comprend que, dans cette contrée au moins, le Chinois ait pu se passer de routes. Je n'ai pas encore vu, en Chine, sauf aux environs immédiats des grandes villes, une route ni un chemin carrossable. Les voies de communication terrestres se réduisent à des pistes formées de longues dalles de pierre ininterrompues. C'est suffisant pour une brouette, voire pour un pousse-pousse, c'est suffisant pour le passage du coolie chargé; les promeneurs vont à cheval ou à pied sur les bas-côtés. Tous les transports qui ne peuveut se faire à dos d'homme, ou par brouette, suivent les cours d'eau, assez nombreux pour pourvoir à tous les besoins.

Si on en est à son premier voyage dans la campagne chinoise, on est bien intrigué par la vue très fréquente de tout petits bâtiments sous forme de cabane, avec quatre murs et un toit de tuiles à double pente. Ces bâtiments, qu'on remarque presque sans interruption de chaque côté de la voie, sont dispersés au milieu des champs, tantôt isolés, tantôt groupés comme des villages. Dépourvus de portes et de fenêtres, trop grands pour des niches à chiens, ils sont trop petits pour des habitations. Ce sont des tombeaux. Ce sont des tombeaux aussi, ces buttes de terre gazonnées que l'on voit dans une autre région. Le Chinois se fait enterrer dans son champ, au-dessus du sol, à cause de l'humidité. Lorsqu'on laboure, on tourne autour de l'obstacle qu'aucun signe religieux d'aucune sorte ne désigne au respect.

Mais ce qui déconcerte, c'est de voir, le long de la voie — je vous le donne en mille — des panneaux-réclames, semblables à ceux qu'il est d'usage de placer en France devant les plus beaux paysages. Je dois dire que lorsque ces panneaux sont, comme ici, composés seulement de grands caractères chinois dorés, pendus par des fils invisibles et se détachant sur le ciel, l'effet en est moins désobligeant.

***

A la gare, énorme bâtisse de briques toute rouge, tumultueuse, populacière, trépidante, les employés chinois, dans leur désir de paraître européens, exagèrent leur importance, mettent un peu de gravité agressive dans le pointage des billets. Ils ont le souci trop visible de faire sentir à l'Européen qu'ils sont chez eux, et qu'ils savent, tout aussi bien qu'un confrère d'Europe, ce que c'est que d'embêter le voyageur.

A la sortie, on se croirait à Nice. On s'y croirait parce que les rabatteurs des hôtels sont, ici comme là-bas, parqués derrière une barrière et qu'ils assourdissent les arrivants par de grands cris, en leur tendant des prospectus. Seulement ce n'est que pour cela qu'on se croirait à Nice, car les prospectus sont en chinois et tout ce que vous voyez devant vous est chinois. Les coolies trimbalent, à l'aide du bambou porte-faix, les charges les plus lourdes ; à la place d'une station de voitures, il y a une multitude de chaises à porteurs, hautes petites boîtes fermées, mystérieuses et coquettes. Un sergent de ville s'approche de nous, seuls Européens qu'amène le train, et le boy nous explique qu'on nous demande notre carte de visite. Le représentant de la loi, engoncé dans son uniforme à la japonaise, apporte à l'exercice de ses fonctions une gravité comique où se

distinguent nettement encore, le désir de « se montrer à la hauteur » et la crainte de ne pas y arriver.

Nous refusons les chaises à porteurs, afin de mieux voir la ville sur le parcours de la gare à l'hôtel, et nous voici déambulant dans la cité inconnue, étonnés de nous sentir en si complète sécurité, très regardés, suivis même, provoquant la sortie des gens sur le pas des boutiques, fendant la foule, trébuchant sur les dalles tremblantes mal assujetties au-dessus des égouts et qui se heurtent sous les pieds avec un bruit sonore et court. Derrière nous des coolies gémissent sous le poids de nos bagages. L'un porte aux extrémités de son bambou balancier notre couchage et la cuisine; un deuxième est chargé de valises, et le boy, important, ferme la marche, les deux mains dans ses poches.

Notre conducteur s'arrête bientôt, dans la grande rue, devant une porte de belle apparence, en briques, avec des caractères noirs qui sont l'enseigne de l'hôtel. Nous traversons une cour, arrivons à une première pièce où le gérant nous reçoit avec force courbettes, et l'on nous conduit à notre chambre. Pour y parvenir, nous passons devant des arbres nains en fleurs, et l'on nous ouvre, au rez-de-chaussée, la porte d'une pièce où nous trouvons des chaises, une table, une coiffeuse style faubourg Saint-Antoine et deux larges banquettes cannées, surmontées d'une moustiquaire, — ce sont les lits. Les fenêtres grillées ne sont défendues que par des rideaux de tulle inefficaces contre les regards des passants. Nous causons quelque surprise en faisant tendre, devant ces vitres, des journaux et des serviettes qui nous isolent à peu près. Pendant que se déballe la cuisine et se prépare le dîner, je regarde notre installation et je constate que nous avons la lumière électrique, mais que le bouton d'allumage est à l'extérieur, de sorte qu'il faut

se déshabiller sans lumière, ou aller éteindre en chemise.

Toute la Chine est dans des contrastes semblables. Nous étions les seuls Européens à l'hôtel, et le soir, cependant, je me suis endormi au clic-clac d'une machine à écrire que des doigts jaunes tapotaient dans une chambre voisine.

*
* *

Le lendemain matin, départ amusant en chaises à porteurs, longue traversée de la ville ; plus longue course encore au milieu de décombres et enfin, arrivée au lac. Heureusement, il fait soleil. Mais nous sommes en mars et la campagne n'est pas plus fleurie qu'elle ne l'est en France à la même saison. Ce lac est bordé de temples. Nous ne les avons pas visités tous, et je ne vous parlerai même pas de tous ceux que nous avons vus.

La promenade est délicieuse.

On la fait en chaise, à pied et en barque. Et tout est prévu avec soin pour les aises du promeneur. On descend de chaise juste au moment où l'on est fatigué d'être assis, on y remonte juste au moment où l'on éprouve le désir de s'asseoir. La promenade en barque est elle-même interrompue deux fois par la visite de deux îles, et un grand temple s'est trouvé là juste à point, à l'heure du déjeuner, pour nous offrir un abri, des tables, des chaises et du thé. Les Chinois sont d'excellents organisateurs de leurs plaisirs...

En toute franchise, je suis assez embarrassé pour dire ce qui a fait le charme de cette journée. Nous n'avons rien vú qui soit extraordinaire, rien de très nouveau, rien de très beau, et cependant nous sommes rentrés ravis à un très haut degré. Par quoi l'avons-nous été ? Est-ce par les rencontres des passants affables, par la vue, sur la digue, au loin, de ces silhouettes d'hommes

et de chaises qui passaient sur le pont en dos d'âne, en se profilant sur le ciel, comme des petits jouets de porcelaine ?

Je crois bien que la diversité des sites est pour quelque chose dans la joie calme qui nous est restée de cette journée. La grâce du paysage y est aussi pour beaucoup. Cette grâce est réelle, puisqu'elle a séduit, avant les nôtres, tant de regards humains. Il y a bien quelque raison à ces louanges dithyrambiques des voyageurs, et sans doute ils savaient ce qu'ils faisaient, ces riches bourgeois qui sont venus, depuis des siècles et des siècles, bâtir, sur les flancs de ces collines et devant les eaux de ces lacs, des villas fleuries pour y goûter un apaisement heureux après les journées de fatigue ou les tourments d'une existence. Mais la grâce d'un paysage ne se raconte pas. Seriez-vous capable de dire pourquoi, par quels mouvements de lignes, les environs de Florence remplissent l'âme d'une telle sérénité souriante ?

Et puis, dans un certain kiosque, par exemple, bâti au bord d'une île, il y a des éléments de beauté dont nous subissons l'action sans nous les expliquer. Ce peuple chinois a eu tout au moins l'intuition de sources d'émotions artistiques que nous ignorons. Pourquoi, dans un petit jardin, grand comme une chambre, tout entouré de murs et qui ne contient que des pierres, des rocailles et des plantes dans des pots, pourquoi, dès l'entrée, sur tous les visages, ce sourire heureux ? D'où vient cette impression d'apaisement et de douceur? Ce n'est pas par le hasard d'un état d'âme qu'on l'éprouve. Les artistes mystérieux qui ont disposé ces vases et ces pierres, l'ont fait avec un soin méticuleux, sachant d'avance l'effet qu'il en résulterait dans l'âme des autres hommes. Pourquoi ressent-on ce même

enchantement discret, qui ressemble à une douce mélodie pour les yeux, devant la suite des petits ponts qui, dans l'île, relient entre eux les kiosques élégants, sans que jamais il y ait autre chose que des lignes droites et des angles droits, mais sans qu'il y ait jamais une ligne directe reliant deux points? Et ce rocher, qui se dresse au milieu, pourquoi nous retient-il?

Il y a, dans les formes des pierres, des beautés incontestables connues des Chinois, ignorées de nous.

Il est de même pour leur architecture. D'où vient le charme de cette porte qui est un cercle parfait, celui de tant de lignes brisées, celui des petits ponts qui grimpent soudainement au-dessus de la rivière, et qui, réfléchissant dans l'eau calme le demi-cercle de leur arche, offrent ainsi à nos yeux un trou rond lumineux?

... De tous les tombeaux et les temples que j'ai vus aujourd'hui, il en est trois dont j'ai gardé un souvenir plus précis.

Le tombeau du général Yu est bizarre. Non par lui-même : c'est une dôme à moitié effondré. Mais on cherche la signification de ces deux cages, aux barreaux de pierre, qui enferment des figures grossièrement taillées et volontairement enlaidies. Voici l'histoire. Le général Yu, innocent, fut condamné à mort par des juges qui le savaient innocent, mais dont la sentence avait été payée. Un jour, la vérité éclata, les juges furent jugés à leur tour, condamnés, exécutés, enterrés au pied du tombeau de leur victime, mais représentés à genoux, dans une cage, et, depuis des siècles que la chose est arrivée, tout bon Chinois qui passe par là... comment dire?... témoigne son mépris en arrosant. par ses propres moyens, la terre qui recouvre les dépouilles des criminels.

*
* *

Le temple où nous avons déjeuné est un grand, énorme temple tout neuf, tout en bois (quelle flambée!) avec un Bouddha que les prières n'ont pas encore rendu vénérable. On y a installé des dortoirs spacieux, nombreux, meublés de beaux lits et des réfectoires avec des tables et des chaises, le tout en bois verni. Tout cela est destiné aux futurs pèlerins. Quel en sera l'aspect dans quelques années, lorsque la saleté et l'indifférence de milliers de Chinois y auront passé? Je renonce à l'imaginer.

Enfin, la promenade comporte aussi la visite du *Temple des Poissons*, où l'on voit, dans un étroit vivier, des quantités de très gros poissons que nourrit la piété des fidèles. Des prêtres, avec des sourires et des gestes infiniment gracieux, invitent les voyageurs à prendre du thé et à manger des sucreries.

*
* *

Petit tableau de la rue, à Hang-Tchéou.

Devant la foule grouillante, le long d'un mur, sur une petite plate-forme, afin sans doute de ne pas échapper aux regards, voici trois Chinois qui paraissent assis, et tiennent à la main un fragment de journal qu'ils ne lisent pas. Et tout en faisant ce que Rabelais se fût complu à décrire, ils causent gravement entre eux.

J'en ai rêvé. Et j'aurais pu rêver qu'un Chinois se défendît ainsi :

— Chez les Européens, les bestiaux fournissent du fumier pour les champs. Nous, nous n'en avons pas. Par conséquent nous ne laissons pas perdre le fumier humain. On me dit que, dans vos campagnes, vous conservez, à côté des habitations de vos paysans, le fumier de vos animaux ! Vous trouvez cela beaucoup moins sale

que de conserver celui des humains? Nous n'y voyons pas tant de différence. D'ailleurs, comme je vous le disais, nous ne pouvons pas faire autrement. Vous êtes très choqué de voir que, dans nos rues, les hommes en déposent en plein air et que très souvent des petits réduits sont ménagés au bord des routes, avec des écriteaux invitant aimablement le passant à un arrêt sous des branchages qui l'abriteront du soleil. Vous trouvez cela méprisable. Mais ce qu'il laissera est pour nous une chose précieuse. On ne méprise point celui qui fait une chose précieuse au moment où il la fait, et on ne se cache pas pour produire quelque chose de précieux. Les bestiaux, chez vous, fournissent l'engrais nécessaire, mais vous vous exténuez à les nourrir; la moitié de vos champs est employée à faire pousser de l'avoine, des betteraves et je ne sais quels autres produits qui deviendront du fumier. Ah! j'oubliais, vous mangez de la viande, mais il paraît qu'on peut s'en passer, ce sont vos savants qui le disent. J'oubliais encore : vous buvez du lait. Eh bien! franchement, entre nous, cela vous paraît une chose propre, de boire du lait, cet excrément, ce liquide destiné à faire des veaux[1]? Vous êtes des barbares et des gens extraordinaires.

Voilà ce qu'aurait pu me dire un Chinois.

Et pour en finir sur ce sujet, qu'on ne peut passer sous silence lorsqu'on parle de la Chine, ceci, simplement : On avait dit à un Chinois que nous avions l'habitude de mettre des verrous aux portes des water-closets; le Chinois céda, bon enfant, et mit un verrou à la porte... mais il le mit à l'extérieur.

1. La répugnance des Chinois pour le lait de vache est telle que Li-Hong-Tchang ayant été mis au régime lacté par son médecin européen, ne voulut accepter que du lait humain... et prit une nourrice.

Réfléchissez. Ce petit trait vous révélera beaucoup de l'âme chinoise, au moins sa manie d'imiter sans comprendre.

Sur le fleuve bleu.

A bord du Ta-Tung, 12 mars. — J'ai préféré le bateau au chemin de fer, de Shang-Haï à Nankin, et je le regrette. Voici quatre jours que nous remontons le fleuve, sous une pluie froide. Où sont les ardeurs du soleil de Java! Nous avions trouvé de la neige à Shang-Haï, et pendant deux jours, nous en avons vu des restes sur les rives. On eût dit de grandes pièces de linge mises à sécher. La navigation manque d'intérêt. Notre bateau, appartenant à une compagnie chinoise, est commandé par des officiers anglais. Les passagers sont, pour la plupart, des Américains de fortune modeste qui voyagent en bande — une douzaine — sous la conduite d'un cornac. Il y en a un qui n'a pas l'air d'être vrai, tellement il ressemble aux Américains de comédie. Il est retiré des affaires.

— J'ai fait ma fortune en dormant, me dit-il d'un gros rire.

— Comment cela?

— J'avais des actions dont le cours a monté. Alors, avec ma femme, nous faisons le tour du monde, nous avons déjà visité la France, l'Italie, l'Égypte, l'Inde et un peu la Chine.

— Diable! Et par quoi avez-vous été le plus impressionné?

— Je ne sais pas. A Paris, je suis allé au Moulin-Rouge, avec ma femme.

Et de rire, de plus en plus fort.

— Et j'ai acheté un pardessus aux magasins du

Louvre. Regardez... Regardez à l'envers du col. C'est écrit : Magasins du Louvre.

— Mes compliments.

Le lendemain, il m'accueille comme un ami de vieille date, regarde ce que j'écris, feuillette mes livres, prend ma chaise et me harcèle de questions. Tout cela avec tant de bonhomie que je n'ose me fâcher. Mais tout de même, l'après-midi, après avoir reçu de lui sur l'épaule une bourrade, j'ai dû lui faire observer qu'en France, nous avions des façons moins violentes de nous marquer une amitié, même de la veille.

Ses compagnons sont plus réservés. Ils sont mornes, et visiblement s'ennuient. Nous les avons retrouvés, trois ou quatre fois, en Corée et au Japon. Ils avaient conservé ce même air de gens qui accomplissent une corvée. Il faut dire que la chance ne les servait pas. Ayant manqué un jour une correspondance, ils se sont trouvés en retard sur leur itinéraire, et leur *manager*, impitoyable, leur faisait cependant accomplir strictement le trajet fixé. Tant pis s'ils n'arrivaient à tel ou tel endroit célèbre que pour y coucher. Ils devaient en repartir le lendemain matin, afin de rattraper le temps perdu. Mais comme ils ont dû raconter tout de même d'intéressantes impressions de voyage, au retour dans leurs foyers!

... Enfin, nous approchons de Hang-Kéou! Les quais se peuplent peu à peu, deviennent de plus en plus animés. Voici de grandes berges en maçonnerie, des cheminées d'usine, des jonques, des bateaux à vapeur de plus en plus nombreux.

Et tout à coup, nous assistons, du bord, à un spectacle impressionnant et qui montre le mépris que l'on a ici d'un danger mortel. Notre bateau n'a pas ralenti son allure. Du bastingage, je vois, assez loin, une barque,

montée par deux hommes, qui s'applique, à force de rames, non pas à s'écarter de notre passage, mais à s'en rapprocher. Je retiens un cri. Notre étrave a dû la couper. Non... voici les imprudents... Ce ne sont pas des imprudents, mais des Chinois, pisteurs d'hôtel, qui viennent à bord chercher des clients chinois. Ils recevront *un sou* par voyageur qu'ils ramèneront. Pour ce maigre salaire, voici ce qu'ils font. Ils s'approchent de notre bateau qui file à toute vitesse, jusqu'à le toucher, et à la seconde précise, un des deux hommes se laisse tomber sur notre bordage inférieur. Tout de suite la barque qui l'a amené est loin derrière. L'homme reste suspendu, couché où il s'est agrippé. Ses jambes sont dehors. Le corps semble hésiter à tomber de ce côté ou de l'autre. Si c'est à l'eau c'est la mort, car le fleuve n'est pas de ceux d'où l'on se retire. Les passagers chinois ne pensent pas à lui porter aide. Six fois devant nous, la même scène se renouvelle, et la chance veut que les six pauvres diables aient penché du bon côté, à l'intérieur. Une personne qui fait souvent le trajet me dit qu'à un voyage précédent, trois hommes sont tombés dans le fleuve. Naturellement, on ne les a pas revus. Cela paraît ici la chose la plus simple du monde.

— Ces pauvres Chinois !

— Bah! me répondit négligemment mon interlocuteur, il y en a tant !

— En effet.

*
* *

En effet, il y en a beaucoup. Et cependant, ces deux rives du Fleuve Bleu ont été, il n'y a pas si longtemps, le théâtre d'épouvantables tueries. C'est sans métaphore qu'on pourrait dire que ses eaux ont été teintes de sang. C'est précisément sur ses bords qu'on s'est le plus mas-

sacré pendant la longue révolte des Taïpings, et ce fut, dit-on, par millions qu'il y eut des morts. Ici même, à Hankéou, on s'est beaucoup tué, tout récemment : l'année dernière. Une grande partie de la ville chinoise a été brûlée. Nous l'avons visitée. Le fourmillement humain y est déconcertant. Déconcertante surtout l'indifférence des gens qui vivent parmi ces ruines, ruines d'une ville faite de masures incendiées, dont il ne reste que des pans de bois devenus du charbon. On a jeté des loques immondes sur des cordes, pour se faire des abris. On a rassemblé des montants à demi calcinés, on les a réunis, raccommodés avec le fer-blanc des boîtes à pétrole. Et la vitalité de ce peuple est telle que là-dedans, il dort, mange, s'agite et fait du commerce. Les tramways électriques circulent à toute vitesse, et à coups de timbre incessants se font faire place au milieu de cette cohue, dans ces rues bordées de décombres noircis, jalonnées déjà par des panneaux-réclames aux images violemment coloriées, que le Japonais industrieux et pressé a fait ériger sur ces ruines où se démènent des foules de consommateurs possibles.

Nous nous sommes aussi promenés en barque, sur la rivière Han et sur le fleuve. On y voit le même encombrement, la même agitation commerciale que dans les rues. Sur les rives, des coolies chargés de fardeaux, montent et descendent incessamment les escaliers de cinquante mètres de large et s'y heurtent, s'y pressent, s'y bousculent, la tête baissée sous le faix, le dos ployé, les jambes chancelantes, les pieds nus. Autour de soi, et à perte de vue, se dressent les mâts innombrables des jonques, une forêt de lances. Des hommes, armés de perches démesurées, sont debout, semblables à des jouteurs, poussent les jonques voisines, les attirent,

insinuent leur embarcation entre toutes les autres et parviennent à aller vers leur but. A certains moments, l'encombrement est tel que tout s'arrête. Et d'une rive à l'autre, la rivière devient invisible, couverte d'une sorte de plancher fait de morceaux flottants qui sont les ponts des bateaux couverts de sacs, de bois, de fer, de mille matériaux sur lesquels grimpent et courent, avec des cris, les hommes jaunes, armés de leurs longues perches qu'ils tiennent maintenant comme des balanciers de danseurs de corde.

Hankéou.

Il y a là, sur les deux côtés du Fleuve Bleu, trois cités : Hankéou, Outchang et Hanyang, qui, en réalité, n'en forment qu'une, dont l'agglomération constituera avant cinquante ans, avant vingt ans peut-être, une des plus grandes villes du monde entier, ville dont l'importance approchera de celle de Londres ou de New-York.

La prophétie est facile et se réalisera.

Déjà, on y compte entre deux millions et trois millions d'habitants.

Il est peu de lieux sur la terre — il n'en est peut-être pas — qui soient, au point de vue commercial, aussi favorisés par la nature.

Qu'on en juge. Hankéou est en plein centre de l'activité d'un peuple de cinq cents millions d'habitants. Par le Fleuve Bleu elle est en communication avec Shang-Haï, le plus grand port chinois. La distance est de trois mille kilomètres pendant lesquels le fleuve est déjà navigable pour des navires de sept à huit cents tonnes. Non loin de l'embouchure, est Shang-Haï (cinq cent mille habitants) et, sur le parcours, des villes en pleine prospérité, dont les principales sont Sou-Tchéou

(six cent mille habitants), Nankin (trois cent mille), Wou-Hou (cent mille), Kioou-Kiang (cent mille).

De l'autre côté, le Fleuve Bleu, qui traverse toute la Chine, poursuit pendant quatre mille kilomètres son cours, troublé malheureusement par des rapides, mais arrosant des provinces fertiles et peuplées.

Au nord-est, Hankéou est relié à Pékin par un chemin de fer. Un autre en construction ira jusqu'à Canton et Hong-Kong.

Lorsque cette voie sera achevée, Hankéou se trouvera à l'intersection de deux diagonales : l'une fluviale de cinq mille kilomètres, traversant la Chine de l'est à l'ouest; l'autre, voie ferrée, la parcourant du nord au sud.

De plus, une rivière qui vient se jeter dans le Fleuve Bleu, à Hankéou, est navigable pour les bateaux à vapeur pendant mille kilomètres.

Dès maintenant le mouvement y est considérable, et l'industrie prospère. J'ai visité un arsenal où trois mille ouvriers travaillent avec les derniers perfectionnements européens à fabriquer des fusils à tir rapide. J'emprunte à M. Dautremer, ancien consul de France à Hankéou, les renseignements suivants. Le groupe des trois villes renferme : un hôtel des monnaies, une fabrique d'aiguilles à coudre, des filatures de coton et de lin, etc. Les objets d'importation sont des cotonnades, des lampes, du matériel de chemin de fer, des appareils électriques, des machines de tous genres, des verres, des chapeaux, du papier, du savon et des parapluies. Il est le chef-lieu d'une province, le Hou-Pé, qui produit à certains endroits deux récoltes de riz par an, qui cultive du blé, du coton, du chanvre, de la ramie, du sarrasin, du thé et des vers à soie, qui possède des mines de fer, d'antimoine, de zinc et de charbon. Il exporte : peaux d'animaux, sésame,

arachides, haricots, albumine, jaunes d'œufs, minerais de fer, fonte, zinc, antimoine, arsenic, filés de coton, sucre, suif, saindoux, cire, rhubarbe, alun, mercure, etc. Et encore beaucoup de thé pour la Russie.

Les Japonais, les Anglais, les Allemands, les Français sont, sur leurs concessions réciproques, à l'affût de tous ces clients... Et l'on peut croire que la victoire appartiendra aux Japonais, dont la main-d'œuvre est à bas prix, qui connaissent mieux les Chinois, parlent facilement leur langue, et dont les marchandises supportent de moindres frais de transport.

Pékin.

Ce devait être très bien autrefois.

Et quelqu'un qui ne serait jamais sorti d'Europe, et qui arriverait ici en aéroplane, ou même par le Transsibérien, sans avoir vu ni Canton, ni Shang-Haï, ni Nankin, ni Hankéou... ce quelqu'un-là pourrait éprouver une émotion à voir Pékin... Mais les autres !... J'exagère? C'est possible. J'ai été trop irrité de ma déception pour pouvoir être juste.

D'abord, on arrive à Pékin en chemin de fer, dans une gare. La gare de Pékin ! Cet assemblage de mots me blesse autant que celui-ci : la gare de Jérusalem. Depuis mon plus jeune âge, depuis le temps où je donnais, chaque dimanche, un sou à la Sainte-Enfance pour racheter les petits Chinois, même plus tôt encore, et aussi plus tard, ce mot de Pékin n'a jamais été prononcé devant moi que comme celui d'un lieu inaccessible. On disait : « ce n'est pas à Pékin » comme on eût dit : « ce n'est pas dans la lune. » Tout, à Pékin, était l'opposé de ce qu'on voyait à Paris. D'abord, comme on le confondait avec les antipodes, on disait que les hommes y

marchaient la tête en bas. Pékin, c'était là sous nos pieds, loin. Et s'il avait été possible de creuser un trou, très, très, très profond, à un certain moment, on serait entré à Pékin comme si on sortait d'une cave. Et on aurait vu les choses les plus étranges, les hommes les plus terribles, avec des chapeaux bordés de sonnettes, et à leurs côtés, des dragons vomissant des flammes.

L'Empereur de Chine... Ah! l'Empereur de Chine, on renonçait même à se l'imaginer.

Et on descend à Pékin en chemin de fer, comme à Versailles! Et, une fois descendu, on entend tout de suite parler du Président de la République! Les rues sont larges, larges, larges, et bordées de petites cahutes. Le ciel est rayé de fils télégraphiques, et le premier pékinois que j'ai vu, savez-vous ce qu'il faisait? *Il parlait au téléphone!* Et il avait un chapeau melon sur une tête d'où ne pendait aucune tresse de cheveux.

L'arrivée à Pékin! Je voudrais la décrire en vingt pages. On arrive le matin, et longtemps encore avant l'arrêt du train, on a, tout près de la portière, un mur noir comme sous le tunel des Batignolles avant qu'on l'éclairât. Il paraît que c'est la grande muraille de l'enceinte. Allez donc le deviner! On en voit juste en hauteur celle de la portière du wagon. Le train s'arrête. Des porteurs se disputent vos bagages, et à la sortie, il y a des automobiles...

Evidemment, plus tard, vous reviendrez voir cette grande muraille, avec ses portes monumentales, hautes comme des citadelles. On vous montrera qu'elle a je ne sais combien de large: quinze mètres, je crois, et vous comprendrez qu'elle était semblable, sinon identique, il y a deux ou trois mille ans; et que Babylone, Ninive et les grandes capitales dont il ne reste plus que les noms, étaient entourées de murailles proba-

blement toutes pareilles. Mais ce sera en vain. Rien n'effacera votre première impression. En chemin de fer ! Arriver à Pékin en chemin de fer ! Ah ! il y a quelques années encore, lorsqu'on ne pouvait s'en approcher qu'après avoir été cahoté depuis Tien-Tsin soit dans une voiture, ou mieux : dans une chaise portée par deux mules, une devant, une derrière, et que, de loin, on distinguait, à l'horizon, une lointaine tache sombre, qui lorsqu'on s'approchait se précisait et devenait la grande muraille noire aux parois nues et lisses, hérissée des monuments en largeur et à plusieurs toits superposés qui recouvrent les portes ; lorsque, parvenu enfin au pied de l'enceinte, on voyait, attendant leur tour de pénétrer dans la millénaire capitale, de longues files de chameaux... alors, oui, alors, on pouvait se croire à Pékin. Mais y arriver par la gare ! Je n'insiste pas : c'est abominable.

Et la platitude, la banalité des rues, si larges qu'elles ont l'air d'être désertes, et qu'on se croit toujours dans la banlieue ! Même, elles ne sont plus sales ! C'est à pleurer ! Et les boutiques ! La rue Ha-ta-mon avait conservé paraît-il, jusqu'à ces derniers temps, de jolies devantures, avec des bois sculptés et dorés. La plupart ont été brûlées tout récemment — voilà bien ma chance ! — et la rue est ici un million de fois moins pittoresque que le plus petit bout de rue de Canton, et moins artistique, moins décorée que la Nankin Road de Shang-Haï. Les Chinois ont, en grand nombre, adopté le costume européen. Il y a, pour assurer la circulation des voitures, des sergents de ville à qui il est question de donner des bâtons blancs, et l'on annonce la rentrée des Chambres !

Que je dise tout d'un seul mot : c'est en chemin de fer que le cercueil contenant les restes de l'Impératrice sera conduit aux tombeaux des Empereurs ! Après cela, il

n'y a plus qu'à reprendre le train. C'est ce que nous avons fait... après cinq ou six jours passés en grande partie dans le quartier des Légations. Oh ! nous avons cependant accompli notre devoir de touristes, visité le temple du Ciel, et le temple de l'Agriculture, et le Palais d'Hiver et le Palais d'Eté, et le temple du Bouddha couché (il faut le reconnaître, il est très beau). Et nous avons pénétré dans la Ville rouge interdite, et passé sur des ponts, et franchi des portes que nul Chinois même ne pouvait passer ou franchir jusqu'à ces derniers temps. Ma surprise a été de n'en éprouver aucune et de voir que les Chinois ne paraissaient pas en épouver plus que moi. C'est cela, la ville mystérieuse ! Ah ! pourquoi n'est-elle pas restée interdite : on aurait pu imaginer qu'elle était étrange et belle.

Adieu, Pékin !

Allons à la gare, faisons-y poinçonner nos billets et montons dans le train qui nous conduira en Mandchourie, à Moukden.

Moukden.

Moukden est assez mélancolique.

Cette ville — chinoise — est la tête de la ligne du chemin de fer japonais qui traverse la Corée, jusqu'à Fusan. Sous prétexte d'assurer la sécurité de la voie, les Japonais entretiennent ici des forces militaires importantes. Toutes les gares sont occupées par leurs soldats, administrées par leurs employés. Les Russes ont fait de même, en Mongolie. Les ennemis d'hier sont d'accord. Ils ont trouvé un terrain d'entente : la Chine. Et le jour où ils croiront le moment favorable, ils n'auront qu'une déclaration à faire pour s'approprier : les Russes, la Mongolie ; les Japonais, la Mandchourie. Il n'y aura guère

qu'à rendre officiel ce qui existe déjà et à remplacer quelques mandarins laissés là en façade.

Moukden est une ville conquise avant d'avoir été assiégée.

Et à voir la saleté et l'incurie de ses propriétaires actuels, on en est à désirer, pour le bien de tous, que les Japonais aient le droit d'y apporter quelque organisation.

Pour se faire une idée de l'anarchie, de l'abandon où se trouve la Chine, il suffirait, je pense, de visiter le palais de Moukden, dans lequel sont conservés les trésors de la Mandchourie, lieu sacré jusqu'à l'année dernière puisque la dynastie qui régnait sur la Chine était une dynastie mandchoue. Ce palais est donc un musée. Les salles en sont noires, dépourvues de vitrines. Le long des murs, on a fait à la diable des armoires à portes pleines, d'où l'on sort les objets que l'on montre sur une table qui a l'air d'un comptoir. Dans ces armoires sont entassées, pêle-mêle, les choses les plus disparates. Des ferrailles sans aucune valeur voisinent avec des coffrets précieux, le tout couvert d'épaisse poussière.

En Chine, on se contente des apparences, du semblant. Un exemple : les boîtes ou les sacs qui renferment les bijoux, les armes, les reliques, sont entourés de ficelles dont les extrémités sont réunies par un scellé. Ces scellés ne figurent là que pour la forme. Ils sont faux, car on n'a pas besoin de les briser pour ouvrir l'enveloppe : il suffit de faire glisser les ficelles sur le côté. Achevée l'exhibition, on replace les objets, on relève et retend les ficelles, et le paquet a de nouveau l'apparence d'être inviolable et inviolé.

On nous montre des merveilles. Voici un vêtement de parade, tout neuf, éclatant, resplendissant d'or, de perles, de broderies ; c'est celui d'un empereur mort il y

a des siècles. Voici maintenant le portrait de cet empereur. On va chercher un rouleau qui a l'air d'une carte scolaire de géographie. Lorsqu'on en dénoue les cordons, il me semble qu'on dénoue des bandelettes. Ce portrait, peint sur papier, est un chef-d'œuvre. Il est livré aux maladresses des gardiens et aux attouchements des visiteurs. Des armoires sales, on sort ensuite des diadèmes, des couronnes souveraines, couvertes de pierreries et de diamants. Mais, quelque complaisance qu'y mette le visiteur, il ne peut arriver à croire que ces pierreries, ces diamants, ces perles ne sont pas des imitations qui ont remplacé les vrais joyaux.

Une tristesse vous envahit, vous enveloppe peu à peu, comme l'humidité dans une cave. On a une vague honte d'être là, dans cette pièce sombre où ces vieillards exhibent ces trésors et ces reliques, dépaquetant, rempaquetant, avec des gestes furtifs de marchands qui proposeraient l'achat d'objets volés. Tout cela est entouré de soins puérils et maladroits. On a semé avec profusion, dans les sacs et les boîtes, des petits morceaux de camphre enveloppés de papier, et lorsqu'on renferme l'enveloppe, on ramasse ces boules de camphre et on les fourre pêle-mêle avec les étoffes précieuses, les broderies et les diadèmes.

On apporte un paquet plus noir, plus sordide que les autres, d'où l'on sort un casque impérial superbe, en or massif, couvert de perles fines. On l'offre à soupeser aux touristes, et il passe de mains en mains comme un objet à vendre aux enchères... « On demande à voir ». Par faveur, on me propose de l'essayer! Et comme je refuse par respect, on me regarde avec quelque pitié... Mais, voici que le gardien s'émeut... cherche dans les papiers voisins... regarde à terre. On a perdu quelque chose... On a perdu le plumet de ce casque... Ah! le

voici. Il était là, sous des enveloppes d'étoffe. On retrouve aussi des bandes de zibeline qui doivent l'accompagner. On ajuste ceci et cela avec des gestes comiques, et je pense au respect dont fut jadis entourée cette coiffure impériale, aujourd'hui souillée par le contact des pattes de ces rustres. Je pense aux gloires défuntes, je pense à toutes les larmes, toutes les gouttes de sueur versées par le peuple d'antan, pour payer ce joyau superbe qui représente une fortune. Je pense à la tête pour laquelle il fut fait, et je sais qu'elle est dans quelque tombeau, vidée, putréfiée, tandis que ce casque, resplendissant encore, ne servira plus jamais qu'à se faire évaluer en dollars par des touristes américains. Il paraît qu'au goût des Chinois républicains qui m'accompagnent, je m'exprime avec trop de déférence à propos de ce souverain qui était un souverain mandchou de la dynastie qu'on vient de renverser. Je plains ces gens-là, qu'il se trouve un étranger plus respectueux de leurs morts et de leurs grandeurs passées qu'ils ne le sont eux-mêmes.

Je veux partir. On me retient. Il y a encore des porcelaines à voir. Je refuse. Je trouve qu'on a assez troublé de sommeil pour ma curiosité. Je prétexte ne pas m'y connaître.

— Il ne faut jamais dire cela ici, me dit l'interprète.

Et les gardiens insistent.

— Que voulez-vous que l'on vous montre? Il y a encore beaucoup de choses à vous montrer.

On se croirait au Temple ou au Ghetto, chez des marchands de bric-à-brac et de défroques de majesté. Alors, puisque je veux m'en aller... c'est bien... les mains se tendent, avides, pour les pourboires. Nous croisons une bande d'Américains sans respect, pour lesquels on va, de nouveau, soulever les faux scellés, dénouer les cor-

dons, et rajuster les plumets. Il y a encore d'autres salles, paraît-il. Non, décidément, j'en ai assez. Il y a trop longtemps que je suis un prétexte à profanations.

Quelques réflexions sur la Chine.

Parler de l'avenir de la Chine après y avoir séjourné deux mois, en deux fois, et à trois ans d'intervalle, c'est certainement présomptueux. Je m'y risquerai, cependant. D'abord parce que j'ai écouté beaucoup d'Européens fort intelligents, installés ici depuis longtemps; parce que, tout de même, j'ai causé avec nombre de Chinois : généraux chinois, lettrés chinois, académiciens chinois, ministres chinois, mandarins, vice-président et président de la République chinois, et ensuite et surtout parce que tant de gens parlent de la Chine qui n'y sont jamais allés, qu'on peut s'autoriser peut-être à en dire quelques mots, bien qu'on y soit resté peu de temps.

Donc, je viens de voir la Chine républicaine. Lorsqu'on se reporte seulement à dix ans en arrière, on sent le néant profond de toute prédiction humaine. Quels rires n'aurait pas suscités alors celui qui aurait joint ces deux mots! Et cependant, l'invraisemblable s'est réalisé. La Chine est en république. Qu'y a-t-il de changé? Une étiquette? ou plus qu'une étiquette? Un peu plus, je crois. Mais pas beaucoup plus.

Sauf de rares exceptions, la Chine, à l'heure où j'écris (commencement 1913), est la proie d'une bande de jeunes gens affolés d'orgueil. Le président de la République, Yuang-Chi-Kaï, plane plus haut. Mais il n'a que la marque extérieure d'un pouvoir incertain. De plus, et surtout, les véritables événements qui se produisent en Chine échappent à son action, à son contrôle, même à sa connaissance. Il règne sur Pékin, et c'est tout. Il est le titu-

laire du pouvoir. D'autres l'exercent. J'entends non pas cette forme du pouvoir qui permet de faire tomber les têtes. Cette forme-là ne dure pas, et elle est sans action. Sans action dans le sens désiré par celui qui en use. J'entends le pouvoir réel, qui agit non sur aujourd'hui, mais sur demain. C'est ce pouvoir-là qui est aux mains de jeunes gens trop jeunes et trop orgueilleux.

J'ai vu l'un d'eux, âgé de vingt-cinq ans, portant casquette allemande, croix de commandeur, uniforme kaki et bottes de cuir fauve. Il était général. Je ne pus pas dissimuler ma surprise, et je tâchais de l'exprimer par un étonnement poli...

— Général!... à vingt-cinq ans... c'est jeune... et malgré moi...

— Mais, monsieur, me fit-il simplement, est-ce que Bonaparte?...

Je n'ai pas insisté.

... Les Chinois n'ont pas beaucoup d'idées, peut-être, mais ils en ont une qui tient presque la place de toutes les autres. Cette idée, c'est que nous leur sommes considérablement inférieurs. Si les Européens les ont battus, c'est simplement parce que les Chinois ne s'étaient pas, jusque-là, donné la peine de s'abaisser à apprendre les sciences, partie méprisable de la connaissance. Mais puisque maintenant ils veulent bien s'y astreindre, on va voir. Un traité de trigonométrie? En un mois, disait un professeur en le feuilletant, mes élèves l'auront absorbé. La race jaune est supérieure à la race blanche. Cela, pour un Chinois, est un fait aussi évident que la lumière du jour. Nous étions civilisés, disent-ils, alors que vous étiez encore barbares, et notre Pékin était déjà, sous un autre nom, une capitale avant la fondation de Rome. (Et c'est vrai.) Toutes vos inventions, nous les avions faites. Nous prédisions les éclipses

alors que vos grands-pères jetaient encore des pierres vers le ciel pour effrayer le monstre qui allait dévorer la lune. Avant vous, et des siècles avant vous, nous avons connu boussole, imprimerie et poudre à canon. Nous vivions tranquilles. Vous êtes venus nous troubler. Entre temps, vous aviez imaginé des façons rapides de tuer. Vous montriez une telle avidité d'argent que vous-mêmes, vous nous avez vendu vos secrets de mort. Vous vous disputiez à qui nous les vendrait les premiers. C'est bien. Nous les avons achetés, nous les possédons.

Tout cela est vrai.

La suite l'est moins :

— Par conséquent, nous vous sommes supérieurs, puisque nous emploierons vos propres outils au service d'une intelligence plus haute : la nôtre. Ce que vous aviez mis des siècles à apprendre, nous nous l'assimilerons en quelques années. Nous profiterons de vos fautes... pour ne pas les commettre. Nous allons faire une Révolution plus importante que la Révolution française, mais nous avons vu dans quelles erreurs vous êtes tombés. Maintenant, nous les connaissons. Cela nous suffit. Nous n'y tomberons pas. D'ailleurs, si vous pouviez douter de la supériorité de notre race sur la vôtre, vous n'auriez qu'à regarder le Japon. Les Japonais, ce sont des jaunes. Et ils ont battu le plus nombreux empire de l'Europe. Eh bien, ces Japonais, vainqueurs d'un de vos plus grands peuples, c'est nous, Chinois, qui avons fait leur éducation. Mais oui, c'est nous qui les avons tirés de la barbarie. Regardez leurs livres. Ils sont imprimés avec nos propres caractères. C'est nous qui leur avons appris l'écriture et bien d'autres choses. Il y a longtemps, très longtemps. Alors, si l'élève a battu les Blancs, que ne fera pas le professeur? Et le professeur, c'est nous, les Chinois.

... Le Chinois qui se donne ainsi la peine de raisonner son orgueil, est rare, très rare. La masse, aussi bien parmi les jeunes Chinois que parmi les lettrés, les paysans et les coolies, tout le reste flotte dans le même orgueil, naturellement, sans effort, sans s'en apercevoir, comme un poisson dans l'eau.

Ils se croient plus intelligents, plus habiles que les hommes de la Révolution, à qui ils aiment à se comparer parce que cela conduit chaque général à se croire Bonaparte. Mais ils sont surtout plus pressés, plus habiles, plus dénués de scrupules.. Aucun de leurs crimes n'aura l'excuse d'avoir été provoqué par un enthousiasme, par un délire, par une folie. Ce n'est pas eux qui s'agiteront en vue du bonheur de l'humanité. Cela est si loin de leur esprit qu'ils ne songent même pas à le dire, bien que le mensonge leur coûte peu. Chacun ne pense qu'à soi. A son succès. A sa victoire. Les meilleurs sont ceux dont l'ambition ne vise qu'aux honneurs. Ils veulent tout détruire, eux aussi; tout ce qui était grand dans le passé; uniquement parce que c'était grand avant eux, c'est bas, et il faut le renverser. Pour faire bien il n'y a qu'à faire le contraire de ce que faisaient les ancêtres. Aux orties, leurs robes, leurs costumes. Au pilon, leurs vieux livres. Au pilori, leurs idées. « Le monde n'existe que depuis notre accession. »

Et, ceci déclaré, ils s'appliquent à se montrer différents de leurs ancêtres, surtout devant un Européen.

Ils ont fait la chasse aux emblèmes d'autrefois, aux images du dragon impérial poursuivies et décrochées, et brûlées et détruites avec le même acharnement, la même activité haineuse, que les aigles de chez nous, le 4 septembre 1870. Les Chinois n'ont respecté des dragons, que ceux dont ils avaient orné les locomotives (ce qui du reste était charmant). Il a fallu s'habiller à

l'européenne, couper la longue tresse de cheveux qui pendait au dos de chacun. Les tresses ont été pourchassées avec autant d'acharnement que les dragons. Après... après, ils ont regardé les autels des ancêtres et... reculé. Ils les ont laissés debout. Mais lorsque les plus malins d'entre eux se trouvent avec un Européen, il leur vient le triste courage d'insulter leurs propres dieux devant cet étranger, par un sentiment de basse flatterie, dans une vile et sournoise mendicité d'éloges, et dans un aveu inconscient de leur infériorité.

Je n'ai vu, ni parmi les débardeurs des quais de Singapore, ni parmi les tenanciers de maisons publiques à Canton, ni parmi les traîneurs de pousse-pousse à Shang-Haï, ni parmi les loqueteux de Nankin, aucun Chinois qui m'ait autant écœuré, qu'un certain, à qui je pense, élevé à Berlin, vêtu à l'européenne, et qui, me conduisant à je ne sais quel temple, riait, devant un autel où se dressaient des tablettes d'ancêtres, et me désignait ses dieux d'hier en sollicitant de moi, pour eux, des moqueries et des blasphèmes. Et il était laid, cet avorton, ce singe, dans son pardessus pisseux, avec ses yeux de fouine, cachés par son lorgnon et le rebord de son chapeau mou! Il n'a pas encore compris, j'en suis certain, tout ce qu'il y a eu de mépris dans mon silence.

Oui, ils en sont là, à considérer comme haïssable tout ce qu'ont vénéré leurs pères. La politesse même, cette politesse exquise qui cachait, de son voile gracieux, tant de choses vilaines, ils veulent la rejeter. Ils copient la rudesse des Américains, non des meilleurs, et ils tombent dans la goujaterie. Certains vont, je viens de le dire, jusqu'à considérer comme une sottise le respect des tombeaux et même le respect filial. Aussi, comme ils n'avaient pas d'autre morale que celle-là, comme ils

sont sans religion, athées et superstitieux, ignorant l'honneur, l'altruisme et la patrie, on peut attendre, d'eux, les actes les plus effroyables dans le déchaînement de tous les instincts.

Le résultat, déjà, c'est qu'au lieu d'aller vers le progrès, ils tendent vers la sauvagerie.

Le soldat est redouté dans les campagnes, autant que le bandit; il n'est d'ailleurs qu'un bandit en uniforme, parce qu'il n'est pas payé et qu'il faut bien vivre. Les seuls soldats fidèles sont ceux de la garde du Président de la République, gardiens à qui la solde est régulièrement versée.

Le Chinois est barbare même dans ses manifestations pieuses. Exemple :

Près d'Outchang, la ville jumelle d'Han-Kéou, il y avait un temple élevé aux mânes d'un souverain. Aussitôt la République proclamée, on a enlevé les tablettes de l'Empereur, on les a remplacées par celles des victimes de la Révolution. Cela peut se défendre à la rigueur.

Seulement, au-dessus de ces tablettes, on voit, encadrées, deux grandes photographies représentant, grandeur naturelle, les têtes coupées des deux héros révolutionnaires. Pour en prendre l'image on a calé ces têtes avec des briques que l'on n'a pas songé à dissimuler et qui font, sur la photographie, le plus désagréable effet. On frémit à penser aux préparatifs devant l'objectif.

*
* *

Bien qu'il ne le dise pas encore ouvertement, le Chinois se croit à la veille du jour où il chassera d'Asie tous les Européens.

Nos rivalités, notre folie à l'initier à nos découvertes, à lui construire des forts, à lui vendre des fusils et des canons, et aussi la victoire du Japon, tout cela nous a

fait perdre à ses yeux ce qui nous restait de prestige. Nous ne sommes plus respectés. Nous ne sommes plus que tolérés en Chine. Chaque Chinois suppute combien de temps il lui faudra encore avant d'être assez instruit de nos artifices pour s'en servir, afin de nous chasser. Heureusement son orgueil le perdra, parce que cet orgueil le forcera à agir trop tôt. Et encore, agira-t-il jamais? Il n'a pas d'esprit de suite, pas de persévérance; pas d'idées nationales, pas d'idéal, et c'est cela seulement qui peut nous rassurer pour quelque temps.

Mais il est si difficile de prévoir les événements que même, les vieux chinoisants d'ici sont d'avis différents.

Les uns disent :

« Le mouvement n'est qu'à la surface, il n'y a rien de changé que des étiquettes. Le peuple se moque de la Révolution. Les Chinois sont incapables de progrès, ils ne comprendront jamais la science européenne. Aucune de leurs industries ne marche exclusivement par eux. Les chemins de fer, construits par les Européens, fonctionnaient régulièrement quand les Européens les exploitaient; les Chinois les ont rachetés et tout a été gâché par la saleté, la négligence, le gaspillage, le vol. Ils gardent dans leur poche l'argent destiné aux réparations du matériel. Les entreprises dirigées par les Chinois et qui semblent en bonne voie, ont été mises en train par les Européens. Avant peu, vous verrez ce qu'ils en auront fait. »

D'autres répondent :

« Vous êtes trop exigeants. Vous voudriez que la Chine eût accompli en quatre ans ce que le Japon a mis cinquante ans à réaliser. Laissez faire l'école et le journal pendant dix ans encore, et vous verrez. La Chine aujourd'hui est en plein désordre. C'est qu'elle vient seulement de s'éveiller. Laissez-la prendre cons-

cience d'elle-même, laissez lui le temps de se reconnaître, et vous verrez. Vous croyez les Chinois incapables d'idées générales, d'action collective. Ils viennent cependant de vous donner deux admirables exemples de solidarité et de communauté dans l'effort. Ils ont chassé la dynastie Mandchoue, et réfréné, sinon supprimé, leur passion de l'opium. Cela, c'est quelque chose. Quiconque aurait quitté la Chine, il y a vingt ans, et y reviendrait aujourd'hui, n'en pourrait croire ses yeux. Savez-vous qu'à Shang-Haï, Canton et Pékin, c'est par millions d'exemplaires qu'on vend les livres d'instruction, des livres établis par des Américains, et très pratiques? Tout ce qu'enseignent ces ouvrages ne sera pas perdu, soyez-en certain. Les hommes de la génération actuelle sont turbulents, vaniteux et puérils? La génération qui suivra sera différente, et meilleure. Et déjà ce qu'ils ont fait n'est pas méprisable. L'effervescence commerciale est prodigieuse. On est étonné rien qu'à traverser le pays en chemin de fer, d'y voir, en construction, tant de voies ferrées nouvelles. Ce peuple qui ne voulait pas entendre parler des rails, il y a dix ans, en pose aujourd'hui, et lui-même, des milliers de kilomètres, et tous les trains sont envahis par des foules de voyageurs. L'idée de patrie n'existe pas ici, dites-vous. C'est vrai peut-être. Mais ce n'est pas vrai pour longtemps. Elle est en création, et ce sont les chemins de fer, précisément, qui contribuent à la créer. C'est aussi l'orgueil qui deviendra national. C'est encore la haine de l'étranger. La haine peut rassembler et unir les hommes, autant que l'amour. Vous vous moquez de leur vanité de demi-savants. Vous avez raison. Mais ceux que vous voyez ne sont que de récents parvenus. Attendez leurs fils. Voyez déjà quelle est leur facilité d'assimilation. Causez avec les professeurs, ils vous

diront la surprise des visiteurs compétents devant les cahiers des élèves des cours de mathématiques spéciales. Enfin demandez vous si, dans la passion que mettent certains Européens à leur contester toute qualité, il n'y a pas un secret dépit à les voir, si vite, réussir à nous imiter. »

Soit. Tout cela s'entend des Chinois des ports ouverts, de ceux qui ont fait des études européennes. Mais les autres, tous les autres, les quatre cents millions d'autres, qu'en dit-on? Comment ont-ils accueilli la nouvelle de la proclamation de la République. Quelle part y ont-ils prise? Quels bénéfices en ont-ils reçus?

Pour le peuple, rien n'est changé. Il sait que la dynastie mandchoue est renversée. Oui, cela il le sait. Mais ces quatre cents millions de têtes jaunes ne peuvent se faire une idée de ce qu'est un gouvernement républicain. La République chinoise? A Pékin, il y a la République. Ce doit être le nom de quelque impératrice d'une catégorie spéciale. Tout ce que l'on sait, c'est quelle n'est pas mandchoue.

Cependant, si, quelque chose est changé : le nom sous lequel se désignaient les fonctionnaires.

— Les mandarins ont été remplacés.

— Oui, on a remplacé les mandarins gras par des mandarins maigres qu'il faut engraisser.

Le peuple chinois n'a aucune idée qu'il puisse prendre part à son propre gouvernement. Il paie des gens pour le gouverner. Il en a toujours payé, c'est à ces gens-là de s'occuper de politique, et non pas à lui. Dans les provinces, il a fallu menacer les électeurs pour les décider à envoyer des représentants à Pékin. Ils ne comprennent pas à quel propos on veut leur imposer de nouveaux tracas. La conception d'un gouvernement central qui n'est pas l'empereur leur échappe, parce qu'ils sont

jusqu'à présent incapables de concevoir la Patrie, incapables de penser qu'il y a, sur la terre, d'autres peuples que la Chine, ou tout au moins, des peuples sur lesquels la Chine n'exerce pas sa puissance.

C'est Anatole France, je crois, qui a dit le premier : « La Chine n'existera que lorsque les Chinois sauront qu'il y a une Chine ». Ils ne le savent pas encore.

Ils continuent à vivre dans leur égoïsme tranquille. On m'a dit, et il faut que ce soit vrai, que cet égoïsme s'expliquait par je ne sais quel respect superstitieux pour des mauvais esprits dont il ne faut pas contrarier les desseins.

Il faut, en effet, qu'il y ait quelque motif supérieur à l'indifférence incroyable du Chinois devant les malheurs d'autrui. Il y a peu de temps, même dans les grandes villes, des cadavres restaient dans la rue, abandonnés. Pour passer, on les enjambait. Devant un moribond, le Chinois se sauvera. S'il rencontre un des siens tombé sous un fardeau, il le regardera et passera.

A Shang-Haï, voici ce que j'ai vu. C'est un petit fait, mais il renseigne. On s'y sert d'une brouette particulière, formée d'une plate-forme continuée par des brancards. L'unique roue est au milieu, et passe à travers cette plate-forme. De telle sorte que le tout est en équilibre instable, et verse souvent. Sur le quai de Shang-Haï, et devant un tramway électrique, cet accident s'était produit. Il y avait peu de mal, car les fardeaux étaient bien arrimés. Mais le malheureux portefaix s'exténuait à redresser son véhicule. Le tramway, impatient, redoublait de coups de timbre, et l'homme, exténué, d'efforts. Du trottoir, où était une station de voitures, vingt cochers, chinois comme lui, le regardaient. L'homme peinait toujours, et les gens des tramways, chinois, bien entendu, l'injuriaient. Des pousseurs de brouette pas-

saient, le regardaient, comme ils eussent regardé une borne, et s'éloignaient. Il fallut qu'un Français priât un des cochers, dont il avait été le client, d'aller au secours du malheureux, ce que d'ailleurs ce cocher fit de la meilleur grâce du monde. Mais s'il n'y avait eu là personne pour lui donner une impulsion, il n'aurait jamais, de lui-même, prêté à son semblable une aide qui pourtant lui coûtait si peu.

Pour en finir avec les reproches de ce genre qu'on peut adresser aux Chinois, il est impossible de ne pas dire un dernier mot de leur inconcevable malpropreté. J'épargnerai à mes lecteurs et à moi d'inévitables nausées en ne donnant plus aucun détail sur ce sujet. J'ai vu l'Inde, j'ai vu les bas quartiers de Stamboul, et Naples et l'Egypte, et les enfers de nos capitales, je n'ai rien vu qui approchât de la saleté chinoise. Chaque grande ville est littéralement, exactement, dans le sens exact de chaque mot, bâtie sur les immondices accumulées de quinze ou vingt générations. Le sol en est élastique sous le talon...

***

Quels que soient ses défauts, ce peuple est admirablement ardent au travail. Il est courageux. Il est sobre. Sa résistance aux climats extrêmes est incroyable. Seul le Chinois supporte facilement les froids sibériens et les ardeurs des tropiques. Il est capable de la même énergie sur les glaces de la Mandchourie et sous le soleil de Singapore. Sa puissance d'expansion est connue de tous. La facilité avec laquelle il accepte, dans les pays nouveaux pour lui, le plus modique salaire, nous surprendra toujours. Son aptitude au commerce est plus grande que celle de tout autre peuple. Il envahit paisiblement toute la terre. On trouve des Chinois à San

Francisco ; à deux mille lieues, on en trouve encore à New-York. A l'ouest, on en rencontre tout le long de la route jusqu'a Port-Saïd. Et les Parisiens ont pu voir, il y a quelques mois, à Montmartre et au quartier latin, une vieille Chinoise accompagnée de deux enfants, qui vendait des jouets chinois en papier. Elle a dû retourner là-bas. Soyez tranquilles : elle nous enverra des compatriotes.

La terre où vit un tel peuple est riche; elle est admirablement cultivée. Et cependant ce peuple supporte une misère dont on ne peut se faire idée si on ne l'a pas vue. Le Trésor est vide. Pas d'argent pour faire ou entretenir des routes, ni pour aucun des besoins du pays. La Chine ne vit que d'emprunts, qu'on lui fait payer cher.

A quoi cela tient-il?

A ceci, que le fonctionnaire chinois est aussi incapable de concevoir l'honnêteté que nous le sommes d'imaginer un cercle carré. Ne pas voler, ne pas retenir au passage l'argent que lui versent les contribuables pour le remettre à l'État, c'est une façon d'être qu'il n'imagine pas, à laquelle il ne pense pas. Il achète sa charge : c'est donc qu'on sait qu'il se remboursera de cette avance. Et comme sa situation est incertaine, il cherche à se rembourser le plus vite possible. Qu'un général reçoive de l'argent pour signer un reçu de mille fusils à qui lui en livre six cents, c'est, en Chine, la chose la plus naturelle. Pour que les douanes soient possibles, il a fallu en remettre l'administration aux Européens. Le pot de vin est l'usage, la corruption est la règle, la misère le résultat.

Dès qu'on met le pied en Chine, on entend conjuguer le verbe *squizer*. Ce verbe a été francisé, germanisé, chinoisé. « Il *squize*. Il *a squizé*. Heureusement, il y a le *squize*. Si on ne *squizait* pas, le commerce et l'industrie

seraient impossibles en Chine ». Ce mot vient de l'anglais *to squeeze*, presser, presser un citron. Et il est très énergique et très juste. On *squize* en employant la force si on ne peut *squizer* en douceur. Dans un train, le contrôleur me racontait que les Chinois, très souvent, refusent de payer leur place. L'agent (européen) qui a voulu les y contraindre a été en danger de mort. Un de ses aides a été attaqué, maltraité, blessé, dans le wagon même où il voulait faire sa recette, et le contrôleur n'a échappé à un danger semblable ou pire que grâce à ce cri d'un Chinois prudent : « Ne tuez pas l'Européen! » Il n'y a en effet, la plupart du temps, aucun compte à rendre de la mort d'un jaune. Les risques sont plus grands lorsqu'il s'agit d'un blanc, les puissances n'entendant laisser perdre aucune occasion d'intervenir et d'exiger.

Qu'adviendra-t-il de la Chine?

A l'heure qu'il est, elle est guettée comme une proie par le monde entier : l'Angleterre, la France, l'Allemagne, la Russie et même l'Italie. Mais ces chiens dévorants se montrent les crocs, et mutuellement s'immobilisent. Pendant ce temps la Chine se forme. Toute la question est de savoir si cela durera assez pour que la Chine parvienne à l'état de défense efficace.

Pour elle, d'ailleurs, le danger n'est peut-être pas du côté de l'occident. Deux autres nations la convoitent : le Japon et les États-Unis. Toutes deux essayent la conquête pacifique : l'Amérique par ses missionnaires, le Japon par ses marchands. Le Japon ne peut pas laisser les États-Unis prendre en Chine, même seulement dans le gouvernement, une place prépondérante. C'est pour lui une question de vie ou de mort. La Chine organisée et alliée des États-Unis, ce serait la seconde mâchoire d'une tenaille dont la morsure lui serait fatale. Les

Japonais l'ont bien compris, et l'on peut prévoir que la Chine sera l'occasion de cette guerre qu'on dit inévitable et prochaine, entre l'empire du Soleil levant et la République américaine.

Dans la semaine qui suivra la déclaration d'une grande guerre en Europe, les Japonais entreront en Chine, tranquillement, sous le prétexte d'y prendre la défense des Européens. Et une fois là, on ne les en délogera pas facilement. Leur diplomatie saura d'ailleurs rejeter toute prétention à la conquête. Ils déclareront n'être que des organisateurs.

Seulement, la Chine organisée, avec ses cinq cents millions d'habitants, serait la maîtresse du monde.

IV

LA CORÉE

Il y a peu d'années encore, ce pays s'appelait à juste titre d'un de ces trois noms : *Le Pays défendu... La Contrée interdite... La Presqu'île inconnue.*

En 1885, il n'y a pas trente ans, Élisée Reclus écrivait :

« La Corée est un des pays les moins explorés. Même les côtes... ne sont pas connues avec précision.

« ... Il serait inexact de dire que l'intérieur de la presqu'île est tout à fait inconnu, *puisque, de la côte, on en peut apercevoir les montagnes.*

« ... Cherchant à se faire oublier, elle n'avait naguère aucune importance dans l'histoire de l'Asie ; on eût dit qu'à l'endroit où se trouve cette vaste et riche péninsule, *la Terre était vide.* »

On ne connaissait la Corée que par des ouvrages de missionnaires, ouvrages où l'on lisait des phrases comme celle-ci, citée par Élisée Reclus :

« Quant au minerai de fer, il forme des montagnes

entières et les fortes pluies l'entraînent, des pentes, en si grande quantité qu'il suffit de le ramasser pour en fournir les usines. »

Les encyclopédies avaient raison d'écrire encore :

« La Corée est restée, à bien des égards, une terre mystérieuse, et si quelques étrangers y ont pénétré, elle a été jusqu'à présent presque entièrement soustraite aux investigations des savants. »

Non qu'elle fût inhabitée, que son climat fût meurtrier. Seulement, à vouloir y pénétrer, on risquait sa tête. A plusieurs reprises, des chrétiens furent massacrés, mais comme le pays paraissait pauvre, les puissances n'en crurent pas leur honneur outragé, et n'éprouvèrent qu'un désir atténué de vengeance. Les Japonais, plus voisins et mieux renseignés, firent la guerre à la Chine en 1894 afin que la méchante Chine ne gardât pas sous sa tyrannie la pauvre petite Corée qui voulait être indépendante, qui devait être indépendante, qui ne pouvait pas ne pas être indépendante. La Chine battue, la Corée fut déclarée indépendante. Enfin !... Mais ce furent alors les Russes qui émirent des prétentions à l'asservir ; les méchants Russes furent battus, eux aussi, par les bons Japonais, qui, peu d'années après, pour assurer à tout jamais l'indépendance de la Corée, se l'annexèrent (août 1910) tout simplement.

***

Maintenant, la Corée est sans mystères et les Coréens sans voix. Depuis l'année dernière, on peut prendre, à Paris, son billet pour Séoul, où l'on arrive en wagon-lit, dans un train japonais luxueux, parti de Moukden, en territoire chinois.

Et dès que l'on quitte le train chinois pour s'installer

dans le train japonais, le contraste entre les deux peuples se manifeste brutalement aux yeux les moins ouverts.

La ligne de Pékin à Moukden est sale. On se sent vraiment chez des êtres lointains, — sympathiques, c'est vrai, — mais inférieurs.

Dans le train de nuit, les banquettes sont étroites, les vitres sans rideaux, le démarrage se fait à la sauvage, le restaurant est primitif et le boy habillé de bleu ne dit pas six mots d'anglais. Et ce train-là vient de la capitale.

Le train japonais est très différent. Remarquez bien que les Japonais ne sont pas chez eux. Le chemin de fer est une ligne construite par eux malgré les Chinois et chez les Chinois. Les wagons sont luxueux, confortables, art nouveau. Les employés souriants et pas serviles, empressés et cérémonieux auprès des voyageurs comme on peut l'être entre gens du monde qui voudraient s'entr'aider.

Aux gares de Chine, on voit, à chaque station, sept ou huit malheureux soldats mal vêtus, sales, avec des cheveux droits et raides qui tombent de leur képi sur leurs épaules. Rangés devant le train, on les a espacés afin de produire plus d'effet. Ils présentent les armes avec des attitudes comiques. Ils sont curieux, étonnés; ils essaient de voir à travers les vitres du train; on sent qu'ils ne sont là que pour être montrés et qu'aussitôt le train parti, ils iront retirer leur costume militaire qui est un déguisement et non un uniforme.

Chez les Japonais, tout au contraire, les soldats ne s'affichent pas et si l'on en voit un par hasard, il est aussi bien équipé que pourrait l'être le soldat de la meilleure troupe européenne.

Séoul.

Sauf deux avenues, les rues de Séoul, avant l'occupation japonaise, étaient tracées sans ordre, enchevêtrées, tortueuses, sans pavage, tout à cru de la terre, étroites, sordides et puantes. Les Japonais ont percé là-dedans de grandes voies de cinquante mètres de large, le long desquelles se tassent une suite de boutiques basses, sans étages pour la plupart. D'autres voies perpendiculaires, à l'américaine, ont été ouvertes. De place en place, sur les côtés des unes et des autres, ils ont élevé des mâts très hauts, munis de vergues en croix de Lorraine, auxquelles ils ont accroché des fils téléphoniques, télégraphiques, porteurs de lumière, et d'autres qui ne pouvant se tendre à cause de leur poids, font guirlande, porteurs de force distribuée à des tramways électriques nombreux, trépidants, qui passent en traînée de vitesse au milieu des Coréens paisibles et encore effarouchés. Les rues une fois tracées, les Japonais ont bâti çà et là, sans ordre encore, des édifices somptueux, tels que le bâtiment de la Banque de Corée, dont le hall peut être comparé à celui d'une grande banque européenne pour la grandeur, si ce n'est déjà pour l'animation; tels que le Palais du gouvernement, celui des Communications (télégraphe et téléphone); tels enfin que ceux des écoles primaires, secondaire et supérieure...

Et j'ai vu, de mes yeux vu, spectacle encore jamais vu en Extrême-Orient : des égouts en construction!

Dans la ville circule lentement, avec de fréquents et longs arrêts, une population flâneuse, vêtue étrangement et contrairement à tout bon sens. Dans ce pays où il fait très froid, hommes et femmes sont habillés de coton, et ici où la pluie est fréquente et abondante, délayant le sol en une boue profonde, délayant aussi les murs, bâtis

en terre, dans ce pays si *salissant*, les habitants ont adopté, pour leurs vêtements, hommes et femmes, la couleur blanche. Tout le monde est vêtu de coton blanc. Les femmes... oh! ce n'est pas ici le pays de l'élégance, ni de la révélation indiscrète des grâces physiques... les femmes sont empaquetées dans une superposition de jupons tout blancs, nombreux et empesés. Elles revêtent cependant une sorte de manteau à manches, mais elles le portent sans l'endosser, par-dessus la tête, comme font les bonnes femmes de chez nous pour traverser une rue sous la pluie. Les manches, raides et courtes, se dressent comme deux cornes. Jamais, jamais tant qu'elle sera vivante, la Coréenne ne passera ses bras dans ces manches. C'est défendu. Ce manteau doit lui servir de linceul, et c'est seulement après sa mort qu'elle en sera complètement habillée.

D'autres femmes sont vêtues comme celles-là, jusqu'à la ceinture; mais, sur le buste nu, elles n'ont qu'une sorte de camisole, très étroite, qui laisse pendre et voir, hélas! des choses tristes et flasques, et longues et hâlées, auxquelles on ne peut vraiment pas donner le nom de seins. La tête est ronde, les cheveux séparés par une raie médiane et collés sur la tête en bandeaux inesthétiques. L'ensemble est triste et lointain.

Les hommes... ce qu'on en voit d'abord, c'est la longue pipe à long tuyau tout droit, aboutissant à un fourneau minuscule, qu'ils ne quittent jamais, et que les ouvriers, les pêcheurs, les porteurs de fardeaux, les maçons, etc., conservent entre les dents pendant leur travail. Il est vrai qu'ils règlent leur travail à la lenteur nécessaire pour qu'un mouvement trop hâtif ne fasse pas tomber hors de propos, de la pipette, la cendre ou le tabac allumé. Je n'ai jamais vu d'hommes aussi indolents que ceux-ci. Ils portent sur la tête un chapeau bien bizarre,

en tulle raidi, comme les « formes » de nos modistes. Ce chapeau est fait sur le modèle d'un pot de fleurs renversé qui serait cerclé de bords plats. Seulement, il est toujours, toujours, trop petit pour celui qui le porte, et la tête n'y peut entrer. Il est alors posé sur le crâne à la façon de ceux des dessins des tout petits enfants, et retenu indispensablement sous le menton par une jugulaire. L'été, ce chapeau ne sert à rien, car il ne garantit pas du soleil. Lorsqu'il pleut, il faut le garantir lui-même avec une coiffe en toile cirée. Un pantalon blanc serré aux jarrets, une longue blouse blanche sur laquelle se détache le trait droit de la pipette, une tête jaune avec quelques poils noirs sous les trous noirs des yeux mi cachés de verres fumés, le chapeau noir et incompréhensible : tel est le Coréen. Il marche lentement, surtout quand il n'est pas chargé, et tout le long du jour, et chaque jour, on peut voir, à toutes les heures, des groupes de Coréens qui vont ainsi, musardant, rêvassant, causant et tétant leur pipe.

Les femmes, à la maison ou aux champs, travaillent.

Elles repassent les vêtements, non pas à la manière d'Europe, mais d'une façon tout à fait spéciale. C'est une des surprises de l'étranger arrivant à Séoul que d'entendre, en passant devant les maisons, un bruit bizarre, ressemblant à celui qui, parfois à Paris, sort des sous-sol où les ouvriers des gardiens de fourrures tapent les vêtements pour en chasser les mites. Ce petit bruit interminable agace le nouveau venu, et pour ma part, je n'ai eu l'esprit en repos que lorsqu'il m'a été permis de voir quelle en était l'origine. Ce sont des femmes qui repassent, en frappant l'étoffe avec un maillet, et à coups précipités.

Au hasard des promenades, dans les rues en Corée, on a d'autres surprises. On voit souvent des gens qui font

du feu dehors, dans un trou, au pied du mur d'une maison. On n'y prête pas attention la première fois ; à la fin on est intrigué, et si l'on demande une explication, on vous apprend que c'est, pour les Coréens, la manière de chauffer l'intérieur des maisons. Et c'est vrai, en effet, car le trou du pied du mur est l'ouverture d'un espace qui se poursuit sous le plancher et se termine, de l'autre côté, par une bouche qui laisse échapper la fumée refroidie.

Les sorcières de Séoul.

J'avais lu, je ne sais où, des récits très « excitants » à propos des sorcières de Séoul. Et peut-être est-il, parmi mes lecteurs, un cœur simple qui, à la lecture de ce titre, « Les sorcières de Séoul », imagine des femmes vieilles avec des cheveux blancs sortant de leur bonnet. Monsieur, vous pensez peut-être à Macbeth, à Faust, et dans ce pays si éloigné de nos mœurs, vous pouvez supposer des choses étranges, d'autant plus que certains récits de voyages vous ont appris que les sorcières de Séoul, pour chasser les mauvais esprits, dansent jusqu'à ce qu'elles tombent épuisées, possédées, vaincues par les Démons. Il faut, monsieur, vous complaire dans cette évocation, vous ne verrez pas si bien en voyage.

Je vais vous faire le récit de ma petite déception.

Lorsque je demandai à voir des sorcières, celui à qui je m'adressai, si souriant jusque-là, devint subitement grave et ennuyé. Il m'expliqua que l'exercice de cette fonction était maintenant interdit, en Corée, par les Japonais.

Je dois même dire qu'il commença par me déclarer qu'il n'y avait plus de sorcières. Il finit par avouer qu'il y en avait encore, mais qu'elles étaient forcées de se

cacher. Enfin, il fut convenu que l'on prendrait mille précautions et que le lendemain on nous ferait assister au spectacle que je désirais voir.

Je fus surpris de voir arriver des femmes absolument semblables à celles que je croisais dans les rues, l'air pas satanique du tout, rondes et rieuses.

Elles procèdent d'abord à quelques danses au symbolisme assez transparent et sans intérêt. J'attendais la fameuse danse sacrée, qui se termine (dans les récits de voyage) par la chute de la danseuse épuisée, évanouie.

Je demandai ce numéro. J'insistai, et j'obtins enfin qu'on nous montrât cette danse qui est celle de l'exorcisme et dont on espérait se dispenser.

Le pourquoi de cette répugnance à la montrer? La plupart de Coréens présents, serviteurs ou même visiteurs en redingote, croient encore aux mauvais esprits, et, bien qu'ils affectent devant les Européens un certain scepticisme, ils sont vite repris par leurs souvenirs d'enfance, par leur atavisme. Tant y a qu'au rire affecté qu'ils avaient d'abord opposé aux contorsions de la sorcière, succéda bientôt une gravité de physionomie qui décelait peut-être quelque inquiétude.

Le spectacle commence d'ailleurs à devenir intéressant, bien qu'il soit très loin de provoquer l'ébranlement nerveux auquel on ne peut se soustraire devant les derviches tourneurs de Constantinople. La danseuse tourne sur elle-même avec la plus grande rapidité, puis, à un certain moment, où, selon les usages, elle doit être envahie par le démon dont elle vient de délivrer le possédé, elle se hausse à des gestes déraisonnables, elle semble être en transe... Puis, tout à coup voici qu'elle s'échappe, qu'elle quitte la place où nous sommes, qu'elle sort, qu'elle s'en va, égarée, hors d'elle-même, dans la

campagne, dans la rue, dans les bois, dehors : on ne sait où.

Tout le monde, tous les Coréens, qui ne pensent plus à cacher leur émotion, courent après elle.

On m'explique que l'on nous fait la représentation de ce qui se passe lorsque la sorcière procède, la nuit, dans une maison coréenne, à un réel exorcisme. Nous devinons l'émotion que peut produire, dans un village, la course de cette femme et de tous ceux qui la poursuivent avec de grands cris. La candeur des Coréens est telle que l'on a pu m'expliquer sans rire ce qui suit : le seul moyen de faire revenir au domicile qu'elle a quitté la sorcière échappée, est de lui mettre de force dans la main une certaine somme d'argent.

La nôtre revient bientôt, toujours en transe, continue à tourner, et, comme il est prévu, tombe, exténuée, simulant l'épuisement. Elle est, en réalité, aussi étourdie qu'on peut l'être après une valse qui aurait duré trop longtemps. On lui donne un verre d'eau, ce qui termine la comédie. Les sorcières se prêtent complaisamment à la photographie que je veux prendre d'elles : elles se placent aux endroits que je leur indique avec autant de complaisance et d'application que des comédiens à Paris, le jour de la répétition des photographes.

Au cours d'une séance supplémentaire, on a procédé à un autre exercice. On s'est essayé à obliger le dieu de la montagne de se manifester. C'est une tentative bien audacieuse, faut-il croire, car nos Coréens ne parviennent pas à dissimuler leur émotion.

La sorcière a revêtu un costume de couleur éclatante. D'une main, elle brandit un coupe-coupe, de l'autre elle tient un trident qui ressemble à celui de Neptune, et, très simplement, sans s'être donné trop de mal, la voici qui affirme : « Je suis le dieu »... C'est fait. Le

dieu de la montagne a été obligé de descendre. Il est là. Seulement, nous ne le voyons pas, parce qu'il a pris la forme même de notre sorcière. Et si elle est sorcière, c'est justement parce le dieu accepte de s'incarner en elle. Que répondre à cela? On lui porte alors des offrandes, les solliciteurs s'avancent auprès du dieu et lui adressent leurs prières. Ce qu'ils demandent est presque toujours la même chose : la santé, un succès amoureux, ou, pour une femme, la fin d'une stérilité qui est un état des plus déplorables.

Les trucs avec lesquels cette sorcière obtient de ses naïfs auditeurs une somme d'argent relativement importante sont vraiment élémentaires. A un certain moment, par exemple, elle essaie de faire tenir debout le coupe-coupe qu'elle brandissait ; comme elle n'y peut parvenir elle feint d'être irritée et quelqu'un — un compère — fait comprendre que des pièces de monnaie sont nécessaires pour qu'elle y réussisse. On les donne !

On rempaquette le poignard, le coupe-coupe et le trident avec les gestes d'une troupe de saltimbanques qui s'en va donner une séance plus loin. La séance est terminée.

Au théâtre de Séoul.

L'entrée du théâtre est beaucoup moins éclairée que celle de l'Opéra. On pénètre d'abord dans une cour obscure où l'on devine qu'il y a beaucoup de monde qu'on ne voit pas, ce qui est une sensation très désagréable. On est ensuite guidé vers une porte plus claire, où l'on doit retirer ses bottines. Puis on nous introduit dans une salle carrée, une grande salle de théâtre dont le premier aspect n'est pas très différent de celui qu'avaient jadis, à Paris, les théâtres de banlieue.

A ma grande surprise, je vois que la scène comporte le plateau circulaire et mobile réclamé chez nous pour le théâtre idéal. De plus, sur un des côtés de la salle et devant les baignoires, un large chemin donne accès à la scène. C'est le « chemin de gloire » des théâtres du Moyen-Age. Beaucoup d'entrées se font par cette voie, aussi beaucoup de sorties, et, souvent, les acteurs continuent sur ce praticable la scène commencée sur le théâtre. Ils ont l'air ainsi de quitter le monde fictif du théâtre et d'entrer parmi nous dans la vie du vrai. L'effet est assez inattendu et pourrait être grand.

On va commencer.

On frappe les trois coups... Comme à la Comédie Française.

Le rideau se lève et le décor, composé d'une simple toile de fond, indique vaguement une rue. Mais sur le chemin de gloire, voici, dans un pousse-pousse, un Japonais, un des héros de la pièce, qui fait son entrée. Il est vêtu d'une redingote et couvert d'un chapeau haut de forme. Arrivé sur la scène, il est supposé au terme de sa course. Il pénètre dans une maison, tandis que le traîneur de pousse-pousse, resté seul, tire un livre de sa poche et se met à étudier.

Ces deux personnages, le traîneur de pousse-pousse et son client, sont les deux personnages principaux. L'un est le bon, l'autre le mauvais étudiant.

Celui qui est venu dans le pousse-pousse, le monsieur en chapeau haut de forme dépense dans le plaisir l'argent que lui envoie sa famille. Et malgré moi, des airs chantonnent dans mon souvenir :

« Tu passes tes plus beaux jours
« Dans de frivoles amours... »

Mais restons à Séoul. Le traîneur de pousse-pousse, au

contraire, emploie les moindres loisirs que lui laisse son dur métier à étudier. Puis, à ma surprise, il pénètre dans les établissements où se donnent les leçons et s'assoit sans façon à côté du client qu'il y avait amené.

J'ai eu plus tard l'affirmation que cette égalité qui me paraissait invraisemblable était un des signes particuliers de la vie japonaise.

Revenons à l'action... Il y a une bagarre dans l'école. Le bon étudiant est accusé par le mauvais, mais il se défend et, dans une longue tirade, confond son accusateur.

Jusqu'ici, la pièce était assez ennuyeuse. Elle ne devint un peu intéressante que pendant un entr'acte.

Le directeur acteur crut devoir paraître sur la scène afin de s'excuser de la longueur de cet entr'acte, et il en profita pour aggraver les torts qu'il avait déjà assumés comme porte-parole de l'auteur. L'imprudent, il en ajouta ! il exposa, lui aussi ! la morale de la pièce. Il le fit sans doute maladroitement, car d'une loge voisine, on ne se gêna pas pour le lui faire remarquer à haute voix. Une sorte de dialogue s'engagea alors entre le directeur acteur et le spectateur, et cela, d'une façon si naturelle que je me demande si ce prétendu entr'acte ne faisait pas partie de la pièce.

... Et à minuit, à Séoul, à Séoul la mystérieuse, nous pûmes faire, tous les deux, tout seuls en pousse-pousse, sans la moindre inquiétude, dans la nuit tranquille, vingt minutes de trajet à travers les rues inconnues. Des tramways électriques passaient : on se serait cru à Aubervilliers.

Fusan.

Un petit incident de voyage nous a fait nous arrêter à Fusan, qui est, comme chacun sait, le port de la Corée

où l'on s'embarque pour le vrai Japon, pour la grande île.

Nous n'avons pas regretté ce séjour forcé. Si la même chose vous arrivait, je vous conseille vivement de faire une bonne promenade sur les quais, où vous verrez tant de gens inactifs, et aussi quelques Coréens que les Japonais ont su animer et qui préparent du poisson pour l'expédition, avec une rapidité dont on ne les aurait pas crus capables.

Puis, vous vous ferez conduire au village qu'on voit, à droite en regardant la mer, et dont les maisons basses avec leurs couvertures de chaume, arrondies, ont l'air d'un troupeau d'énormes tortues qui descendrait de la montagne. Là, vous surprendrez les secrets de la vie coréenne dans toute son intimité. Vous vous promènerez dans les sentiers étroits, entre les jardins et les huttes et, comme les différences de niveau sont fréquentes, vos yeux plongeront dans des intérieurs, dans des cours et se régaleront des spectacles les plus pittoresques et parfois très réjouissants. Vous croiserez, dans des chemins étroits, des femmes et des enfants portant sur leur tête de lourds fardeaux; d'autres, plus loin, vous apparaîtront tout à coup, détachant leur silhouette de statue sur le ciel ou sur la mer, et vous aurez des visions de la Corse et de l'Egypte tout à la fois.

Vous redescendrez à Fusan, vous reverrez les paquets blancs sans formes et sans grâces, qui sont les femmes de la ville, vous retrouverez, à la même place qu'en partant, les hommes paresseux, leurs longues pipes et leurs chapeaux impayables... et parmi ces groupes, vous verrez passer rapidement un Japonais affairé, ou se glisser la grâce et l'élégance d'une Japonaise, qui paraîtra, dans ce milieu, et avec son costume sombre, si petite, si effacée, si subtile et si supérieure.

***

En descendant, nous avons été d'abord fort intrigués par une chose inconnue, étrange, sur la mer. Il y a là très peu d'eau, la mer est calme et claire, et, de la hauteur où nous sommes, nous pouvons par conséquent facilement y distinguer les moindres objets.

Je regarde longtemps ces trois ou quatre paniers ronds et flottants, sans pouvoir deviner ce qu'ils sont. Ce qui me surprend fort, et me fait me frotter les yeux, c'est que cas paniers ont l'air d'avoir des jambes.

— Mais oui, ils ont des jambes...

— N'est-ce pas?

— Celui-là... celui-là...

— Mais ce sont des femmes!

— Des femmes! Dans la mer! Et si loin du rivage!

— Mais oui! Des femmes qui nagent et qui poussent devant elles leurs paniers flottants...

— En voilà une qui plonge...

— En effet on voit ses pieds et ses jambes... comme à une grenouille.

— Et elle ramène, du fond, quelque chose qu'elle place dans son panier... Et celle-ci...

— Ce sont des pêcheuses.

Et, en effet, ce sont des pêcheuses d'algues comestibles.

Au retour, nous avons vu, sur le rivage, les maris de ces malheureuses qui les attendaient, assis, en tirant de leurs longues pipes de petites bouffées de fumée...

Les Français en Corée.

L'histoire de la Corée présente cette particularité qu'il y eut des chrétiens dans ce pays avant que des missionnaires n'y fussent entrés. Voici comment :

La Corée était tributaire de la Chine. Chaque année, des Coréens de marque allaient à Pékin s'incliner devant l'Empereur. Certains rapportèrent des livres catholiques de doctrine, les lurent, furent touchés de la grâce et se firent baptiser à leur nouveau voyage. Au retour, ils firent des prosélytes et les baptisèrent. Un prêtre chinois réussit à passer la frontière, prêcha pendant six ans, et périt dans une persécution avec beaucoup de néophytes (1801). Trente ans après seulement des missionnaires arrivèrent. En 1866, la Corée comptait vingt-cinq mille chrétiens. Le souverain s'en émut et ordonna une persécution qui dura jusqu'à la signature du traité franco-coréen, en 1866.

L'effort français se manifesta en Corée presque au lendemain du traité qui ouvrit ce pays à l'Europe. Notre consul, M. Victor Collin de Plancy, y dépensa une activité intelligente et efficace, M. Randon y ouvrit une maison de commerce, M. Martel créa une école de français qui fut prospère, M. Clémencet organisa la poste coréenne, M. Cremasy s'occupa du code coréen. Une école de mines fut fondée par M. Frémoulet; deux de nos officiers dirigèrent l'arsenal; une fabrique de porcelaine de luxe fut installée par M. Remion, de la manufacture de Sèvres; MM. Lefèvre, de Lapeyrière et Boudoret y firent le tracé de la première voie ferrée. Mais, après la guerre de 1905, les Japonais se substituèrent aux Français dans tous les postes officiels.

J'ai eu l'honneur et la bonne fortune de rencontrer un de nos compatriotes dont l'action n'a pu être atteinte par les nouveaux venus, c'est Mgr Mutel, l'évêque de Corée, qui vit dans ce pays depuis plus de trente-cinq ans. Grand, resté jeune et vigoureux malgré son âge, l'œil clair, la parole ardente et généreuse, Mgr Mutel est, au physique, le type même du missionnaire. Il res-

semble à Paul Mounet dans le *Duel* (monseigneur, me pardonnerez-vous cette profane et irrespectueuse comparaison?) Un des Français de là-bas m'écrit à son sujet :

« Je crois, monsieur, que l'impression que vous a faite S. G. Mgr Mutel est assez vive pour que je n'aie pas à vous dire l'homme distingué qu'il est. Véritablement, c'est une grande et noble figure. Il est profondément instruit et son commerce est un régal pour tous ceux qui l'approchent, et il est facile à approcher car il est sincèrement accueillant. Tous les représentants français qu'a possédés Séoul : ministres et consuls, se sont tous fait un honneur de son amitié et lui, de son côté, a toujours su montrer quel cœur de Français bat dans sa poitrine de missionnaire. Il n'est pas un Français ici qui ne l'aime et le respecte et, chose plus significative, il n'est pas un étranger — Américain, Anglais, Allemand — sans parler des autorités japonaises — qui n'ait pour lui la plus grande considération. Je ne parle pas de ses vertus et de la dignité de sa vie; c'est là l'apanage de tous nos missionnaires dont la vie si simple — alors qu'ils sont toujours gais et enjoués — fait l'admiration de tous. »

Il faut louer encore en Mgr Mutel son courage tranquille. S'il échappa à la mort, ce n'est pas qu'il ne s'y soit mille fois exposé.

Parti de Paris en 1877, il dut attendre trois ans en Mandchourie la possibilité de s'introduire en Corée où les têtes des étrangers — particulièrement des religieux — étaient mises à prix. En 1880, il partit en jonque chinoise et put aborder en Corée. A l'aide d'un déguisement, et à travers mille périls, mille alertes, caché dans les chrétientés, cent fois sur le point d'être découvert, fuyant pour ne pas désigner à la mort les familles qui le recueillaient, traqué de toutes parts, il arrive cepen-

dant à Séoul, cachant son visage, aidé pour cela par la mode coréenne qui impose, en signe de deuil, un chapeau large comme une ombrelle, et dont les bords rabattus doivent couvrir les épaules. Là, il retrouve un autre missionnaire. Tous deux vivent dans une petite chambre étroite où ils n'osent pas parler de peur de se révéler à leurs persécuteurs.

— A cause des voisins païens, me dit Mgr Mutel, on ne pouvait causer qu'à voix basse et rire à l'étouffée. *Mais comme on le faisait de bon cœur!*

Cela dura cinq ans pendant lesquels Mgr Mutel trouva le moyen d'exercer son ministère, voyageant la nuit, allant baptiser et consoler les malades et bravant sans cesse le martyre chez des gens qui ont poussé loin l'art de la torture.

... Aujourd'hui, Séoul possède une cathédrale, un séminaire, deux orphelinats dirigés par les sœurs de Saint-Paul de Chartres, et les chrétiens de Corée sont au nombre de quatre-vingt mille!

Mais Mgr Mutel a fait mieux. Il est de ceux que le danger attire, et à qui les entreprises les plus folles ne font pas peur. Il est arrivé à baptiser la reine, mère du Roi. J'eus quelque peine à obtenir de lui le récit de ce saint exploit, mais tout de même, pendant un long trajet en chemin de fer, je pus forcer sa modestie.

— J'ai eu plusieurs fois, me dit-il, l'honneur d'approcher les anciens souverains. La première fois que je fus reçu, la Reine vivait encore.

— Quelle reine? Celle qui a été tuée en 1895 dans les circonstances effroyables qu'on m'a racontées?

— Celle-là même.

« Les mœurs coréennes ne lui permettaient pas d'assister à l'audience, mais la curiosité féminine lui permettait encore moins d'en être tout à fait absente. Pen-

dant que je causais avec le roi, debout et face à face avec lui, je voyais la robe bleue de la reine à travers les fentes de la cloison qui la séparait du roi. Et ayant, sans doute, à un moment, perdu quelque chose de mes paroles, je l'entendis demander vivement à ses suivantes : « Qu'est-ce qu'il a dit? »

« Le Roi se plut à me faire raconter par le menu les infinies précautions prises autrefois pour entrer dans le pays et nous y maintenir cachés. Et il riait de bon cœur en entendant tous ces détails. Quand je rappelai mes aventures de la Révolution de 1882, je crus remarquer un frémissement d'intérêt derrière la cloison. Je ne sais comment la quasi inévitable mention des martyrs de 1866 fut faite, et le roi de me dire vivement : « Oh! pour cela, ce n'est pas mon fait! » Et en vérité, ce fut son père qui mena tout.

« Ce terrible régent, lui-même, me fit dire, un jour, par un intermédiaire m'apportant quelques menus cadeaux de sa part, qu'il se repentait de ce qu'il avait fait contre les chrétiens et contre nous, qu'il s'était trompé.

« Sans qu'il s'en fût jamais douté, la foi catholique était entrée dans sa maison. L'occasion vint peut-être de ceci : la nourrice de l'enfant princier que l'adoption devait faire monter sur le trône en 1864, se trouva être une fervente chrétienne. Quand, seule avec l'enfant, elle récitait son chapelet, le futur petit roi aimait beaucoup à le lui prendre des mains pour s'amuser.

« Quoi qu'il en soit, en 1866, quelques semaines avant son martyre, Mgr Berneux était prié par la femme du régent, mère du roi, de célébrer des messes pour la prospérité du royaume. Vers cette époque, c'est-à-dire au moment même où son mari faisait tomber nos têtes et celles de milliers de chrétiens, déjà elle étudiait en cachette son catéchisme, se préparant au baptême.

« Au printemps de 1896, elle me renouvela son désir d'être baptisée. Heure et lieu furent pris de concert. C'était le 11 octobre 1896. Le lieu choisi comme le plus propice à la pieuse contrebande, fut la très modeste maison d'une de ses servantes chrétiennes, en dehors de son Palais, mais à proximité. Je m'y rendis le premier à la tombée de la nuit. Bientôt après, la princesse arrivait, portée dans une chaise semblable à celles dont usent les filles du Palais. Les porteurs, ne la connaissant pas, ne se doutèrent de rien. Je me cachai derrière la porte — la maison n'avait que cette unique chambre — et quand la princesse sortit de sa chaise, on la salua comme une vieille parente. Une fille du Palais, païenne, mais dans le secret, l'accompagnait à pied. Quand la porte se referma, les hommages se firent plus graves et plus profonds. Puis eut lieu la présentation. Vêtue très simplement, de manières fort simples aussi, la princesse avait alors la vue un peu voilée, mais l'ouïe très fine et l'intelligence parfaite. Nous avions beaucoup de choses à nous dire, mais il fallut en venir vite aux affaires sérieuses. Je l'examinai sur les prières, qu'elle récita comme une personne qui en fait un long usage, et sur la doctrine qu'elle connaissait bien. Elle avait été dûment préparée. Je lui donnai le baptême aussi solennellement que le comportaient les circonstances et le lieu; une chrétienne, la fille de la nourrice du roi, lui servait de marraine. Pendant la cérémonie, nous entendions, dans la cour, les porteurs, un peu pris de vin, se chamailler entre eux pour quelques sapèques. Et le seul treillis de la porte et une mince feuille de papier nous séparaient d'eux.

« Quand je versai l'eau baptismale sur le front de la princesse Marie, je vis — ce dont j'ai été mille fois témoin d'ailleurs — son visage s'épanouir en un senti-

ment de paix et de joie inexprimables. Je lui administrai ensuite la confirmation, et ce fut la servante chrétienne qui fut sa marraine. Le tout avait bien duré une heure. On ne pouvait sans danger s'attarder davantage. Je pris congé de la princesse, me dissimulai à nouveau derrière la porte, et la chaise s'avança jusque sur le seuil pour prendre la *visiteuse* et l'emporter dans son Palais. Quand elle fut à distance convenable, je me retirai de mon côté.

« Le lendemain, elle envoya quelqu'un pour me remercier, m'annoncer que tout s'était passé sans éveiller les moindres soupçons, et aussi pour me demander la dispense de l'abstinence qu'elle n'était pas libre d'observer.

« Un an plus tard, exactement le 5 septembre 1897, la princesse Marie me fit demander d'aller la voir pour entendre sa confesssion, et lui porter si possible la communion. Cette fois, il fut décidé que j'irais la trouver dans son Palais. Je partis en chaise vers les neuf heures du soir, portant le Saint-Sacrement caché sur ma poitrine. On me fit entrer par une porte latérale et descendre d'abord dans la chambre de service de la servante chrétienne. La chaise sortie, on me fit ensuite traverser plusieurs cours pour accéder à des appartements d'une des filles du Palais qui était dans le secret. En route, je faillis me buter contre la garde de nuit. Cette ronde se fait toute la nuit dans le Palais, moins semble-t-il pour prendre les voleurs que pour les avertir qu'on les surveille. Les gardiens sont munis de bâtons armés d'anneaux de fer mobiles, et à chaque fois que le bâton touche terre, c'est un vacarme d'enfer. On me fit cacher dans un abri voisin et, la garde passée, je repris mon chemin.

« Une vénérable fille du Palais m'accueillit chez elle; je retrouvai là aussi celle qui avait assisté au baptême.

Je déposai le Saint-Sacrement sur une petite table préparée d'avance, allumai un cierge et montai ma garde d'honneur en attendant la princesse.

« Vers onze heures et demie, j'entends du bruit dans la pièce voisine. C'était la mère du roi qui, profitant du moment où tout son entourage est endormi, s'était fait porter sur le dos d'une esclave jusque dans les appartements où je l'attendais.

« Après les salutations et quelques mots de conversation, la princesse demande à se confesser. Je l'entends et, cela fait, une des deux païennes lui lit à haute voix et avec une expression que je n'oublierai jamais les actes — très émouvants d'ailleurs — d'avant la communion. Passé minuit, je revêts le rochet et l'étole et apporte le Saint-Sacrement. Je vois encore, en face de la princesse Marie agenouillée pour communier, les deux filles du Palais, païennes ayant au milieu d'elles la servante chrétienne, et toutes trois prosternées et comme en extase. Telle fut la première communion, à quatre-vingts ans, de la princesse Marie, aux premières minutes du 6 septembre 1897! Ce devait être sa dernière communion. »

***

Une belle haine de famille.

Il était, une fois, une reine de Corée qui, afin que le pouvoir royal ne tombât pas entre les mains de son fils, qu'elle savait cruel, évinça ce fils du trône, et, par un subterfuge autorisé, y appela le fils de ce fils.

Le père évincé essaya d'abord de gouverner sans régner. Il devint le régent du royaume. Son fils avait le titre de roi, mais ce fils était faible, et le vrai roi était

le régent. Seulement, le fils se maria, et sa femme, fort intelligente, n'accepta pas la tutelle.

Alors, entre ce beau-père et cette bru une haine violente naquit, et une lutte s'engagea qui eut pour dénouement l'assassinat de la reine et la soumission de la Corée au Japon.

L'histoire ancienne offre peu de sujets de tragédie aussi beaux.

Entre le régent, dépossédé de son titre, et la reine, la première passe d'armes eut lieu en 1882. Le Régent était écarté des affaires depuis dix ans. Un jour, sans qu'on puisse les expliquer, des troubles éclatent à Séoul. On accuse de la sécheresse la présence des soldats japonais. On les menace. Ils s'enfuient. Des Coréens envahissent le Palais du roi, se saisissent de la reine, l'entraînent devant la porte.

Là, les uns veulent l'écarteler sur place, les autres, la conduire à la place Centrale, pour plus de solennité. Pendant qu'on discute, un fidèle, Ni-yong-ik, dont ce fut la fortune — bien qu'illettré et de basse extraction, il deviendra ministre et même tout-puissant vers 1900 — la prend sur son dos et l'emmène on ne sait où. Bref, le bruit court qu'elle est tuée ! Les soldats se répandent en ville, démolissent les maisons des grands, pillent par ci, par là.

C'était le 26 août au soir.

Dès le 27 au matin, le bruit se répand que la reine n'est pas morte, qu'elle vit encore ! Et les chapeaux blancs de tomber, et les chapeaux noirs de reparaître. Elle s'était prudemment tenue cachée à deux jours de Séoul dans un village, où on l'avait conduite en grand secret. Le 12 septembre elle rentre triomphalement au Palais.

Le régent beau-père avait perdu la première manche.

Il fut déporté.

Huit ans après, il obtient, de son fils, l'autorisation de rentrer en Corée. Son premier acte est de conspirer contre la reine sa bru, avec l'aide des Japonais.

Celle-ci se défend. En 1892, une jolie bombe éclate chez le régent. Il s'en tire sans une égratignure, et deux ans plus tard, une bombe, non moins jolie, éclate sous les pieds de son fils et de la femme de celui-ci, dans un temple. Ces deux bombes furent échangées sans résultat.

Les deux ennemis : bru et beau-père, restent debout, face à face. N'oublions pas que tout ceci se passe devant les Japonais, désireux de s'annexer la Corée. La reine est nationaliste ; le beau-père s'offre aux Japonais.

Mais la reine est intelligente, active.

Alors, froidement, le Japon accrédita auprès d'elle un ministre chargé de l'assassiner, avec l'aide de l'ancien régent. Le ministre précédent, le comte Inouyé, avait dit à la reine : « N'ayez crainte.. Les Japonais vous soutiennent. » Son successeur, le vicomte Miura Goro, profita de la confiance inspirée à la reine par ces paroles. Arrivé le 1er septembre 1895 à Séoul, le 8 octobre suivant, cet *envoyé extraordinaire* (on ne dira jamais assez combien il était extraordinaire) avait rempli sa mission et fait assassiner la souveraine auprès de laquelle il était accrédité.

La nouvelle produisit tout de même quelque émotion dans les cercles diplomatiques, et le Japon, afin de prouver qu'il n'était pas une nation barbare, rappela Miura Goro et le fit passer en jugement. Miura Goro fut acquitté.

Les considérants de ce jugement sont un aveu du crime, tout simplement. En voici les principaux passages. C'est la première fois, je crois, qu'ils sont publiés en français :

« La Cour juge que :

« L'inculpé Miura Goro est entré en fonctions comme envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de Sa Majesté Impériale à Séoul, le 1er septembre de la vingt-huitième année de meiji 1895.

« D'après ce qu'il put observer, les choses prenaient en Corée une direction funeste.

« La Cour devenait de jour en jour plus arbitraire; elle essayait de se mêler inutilement de la conduite des affaires d'État[1]. Cela amenait du désordre et du gâchis dans l'organisation administrative que l'on venait d'innover sur les conseils et les indications du gouvernement japonais.

« L'inculpé eut alors, à la Légation, le 3 octobre dernier, une conférence avec Suyimura Fukashi et Okamoto Ryunosuke. La décision à laquelle ces messieurs arrivèrent fut que l'on aiderait Tai Won Kun[2] à pénétrer dans le Palais en se servant des Kumentai. Ces derniers, détestés par la Cour, se sentaient en effet en danger. On devait aussi se servir des membres de la jeune génération qui regrettaient profondément la tournure des événements; enfin on devait prescrire aux troupes japonaises en garnison à Séoul d'appuyer l'entreprise.

« *Il fut en outre décidé que l'on profiterait de l'occasion pour se débarrasser de la reine dont l'influence à la Cour était prépondérante* (sic).

« ... Miura fit aussi appel aux inculpés Adachi Kenzu et Kunitono Sukijeakira et leur prescrivit de réunir leurs amis, de rencontrer Okamoto à Yongsan et d'agir comme garde du corps de Tai Won Kun, lors de l'entrée de Son Altesse dans le Palais.

1. Cette Cour était la Cour des souverains légitimes de la Corée, et c'est des affaires de Corée qu'elle s'occupait.

2. C'est le fameux beau-père, l'ancien régent. Ne l'oublions pas !

« Miura leur déclara que du succès de l'entreprise dépendait l'abolition des maux qui avaient fait tant souffrir le royaume depuis vingt ans et *leur suggéra de mettre à mort la reine dès qu'ils auraient pénétré dans le Palais.*

« ... Vers l'aube, ce groupe tout entier pénétra dans le Palais par la porte Kwang-hwa et se rendit immédiatement aux appartements intérieurs. »

Tout ce qui précède est le *texte même* des considérants du jugement japonais qui, immédiatement, conclut par ces mots ahurissants :

« ... *Nonobstant ces faits il n'y a pas de témoignages suffisants pour démontrer que les inculpés aient matériellement commis le crime par eux projeté.*

Voici, d'après une enquête officielle, ce qui s'était passé.

« Les jardins du Palais royal sont spacieux, ils couvrent un nombre considérable d'hectares et se trouvent, enclos par des murs élevés. Il y a un grand nombre de dépendances et de bâtiments détachés, dont la plupart sont entourés de murs avec barrières renforcées. Le bâtiment occupé par Leurs Majestés le roi et la reine, ce fatal matin, a une cour assez étroite par devant et se dresse à quelque trois quarts de mille de la porte d'entrée.

« Les soldats japonais pénétrèrent par cette porte de devant, se rendirent avec rapidité vers la bâtisse en question et à d'autres points des jardins ; ils rencontrèrent, en chemin, quelques soldats coréens faisant partie de la garde du Palais et en tuèrent un certain nombre. La résistance fut inefficace ; les soldats japonais continuèrent leur route.

« Quand les Japonais atteignirent le bâtiment occupé par Leurs Majestés, certains d'entre eux prirent une formation militaire, sous le commandement de leurs offi-

ciers autour d'une petite cour et à seulement quelques pas du bâtiment même; ils placèrent également des sentinelles aux barrières de la cour, de manière à couvrir les soshi et autres Japonais venus avec eux pour tuer Sa Majesté la reine.

« Les soshi japonais, au nombre de trente ou plus, sous le commandement d'un quelconque chef japonais, se précipitèrent, sabre au clair, dans le bâtiment, se mirent à sonder tous les appartements privés, à saisir les femmes du Palais qu'ils purent attraper, à les tirer par les cheveux, à les frapper en criant : Où est la reine? Il y a de cela de nombreux témoins, y compris M. Sabatin, un étranger ayant des rapports avec la garde de Sa Majesté, et qui s'est trouvé pendant un temps assez peu prolongé dans la cour. Ce témoin a vu des officiers japonais commander là des troupes japonaises ; il a vu les abominations commises à l'égard des dames de la Cour coréenne; des Japonais lui ont à lui-même à plusieurs reprises demandé où se trouvait la Reine et l'ont menacé de mort parce qu'il ne voulait pas le dire.

« Sa déposition démontre surabondamment qu'il y avait des officiers japonais dans la cour et que des officiers savaient fort bien à quelle sinistre besogne se livraient les soshi.

« Après avoir exploré divers appartements, les soshi découvrirent la reine dans une des pièces latérales où elle essayait de se cacher et, la saisissant, la hachèrent de coups de sabre.

« On ne sait pas d'une façon certaine si, blessée grièvement, elle était bien morte; et pourtant ils l'ont couchée sur une planche; ligotée avec une couverture de soie (à l'usage de couverture de lit) et portée dans la cour. Et bientôt, sous la direction des soshi japonais, on transportait ce cadavre depuis cette petite cour jusqu'à

un bosquet qui, non loin de là, se trouve dans le parc à cerfs. Là on inondait ces débris humains avec du pétrole, on les entourait de fagots et de bois et l'on y mettait le feu.

« Les témoignages établissent qu'il n'est resté que quelques os non consumés. Ils établissent que les soshi japonais avaient été chargés de l'exécrable mission d'assassiner Sa Majesté la reine et que, pour être bien sûrs d'avoir accompli leur forfait, ils menèrent de force plusieurs femmes de la Cour jusqu'au cadavre et les forcèrent à dire si oui ou non c'était bien le corps de Sa Majesté qui était là. Ils établissent aussi que les Japonais, ainsi que les traîtres coréens qui les guidaient, s'étaient entourés de toutes précautions pour empêcher que Sa Majesté la reine leur pût échapper.

« Et c'est ainsi, dit, en terminant, le rédacteur du rapport officiel, que notre bien-aimée et vénérée reine de Corée, la mère de Son Altesse Royale, a été félonement défaite, ainsi que son corps a été mis en cendres pour essayer d'effacer les traces du crime. »

« Après que la garde coréenne eut été dispersée et que les Japonais eurent pénétré jusqu'à la Cour et dans le bâtiment, Sa Majesté le Roi, espérant détourner leur attention, de manière à permettre à Sa Majesté la reine de se cacher ou de se sauver si c'était possible, sortit des appartements intérieurs et se rendit dans une salle qui ouvre par de grandes portes sur la cour et se tint là pour que les Japonais pussent bien l'apercevoir.

« Un grand nombre de soshi japonais se précipitèrent dans la salle en brandissant leurs sabres. D'autres Japonais entrèrent et coururent plus loin. Certains de ces Japonais étaient des officiers en uniforme. Un domestique debout près de Sa Majesté criait de temps en temps : C'est le roi ! et malgré cela Sa Majesté fut sujette à bien

des insultes. Un des Japonais le saisit par l'épaule et le secoua. On tira des coups de pistolet à peu de distance de lui ; certaines des dames du palais furent battues, tirées par les cheveux en sa présence et Yi Kiung Chik, (homme de sang noble et ministre de la Liste civile), qui avait été attaqué et grièvement blessé dans une autre pièce, mais qui était arrivé à se traîner jusqu'à la véranda, fut poursuivi et achevé par les Japonais en la présence de Sa Majesté.

« On se saisit de Son Altesse Royale, le prince héritier, qui était dans un appartement intérieur, on lui arracha son chapeau que l'on brisa, on le tira par les cheveux et lui fit subir d'autres mauvais traitements. Tandis qu'ils le bousculaient de la sorte, les Japonais lui demandaient où se trouvait la reine et le menaçaient de leurs sabres ; le prince réussit à parvenir, sans blessure grave, jusqu'à la pièce où se tenait le roi et resta auprès de ce dernier. »

Il n'y a rien à ajouter.

Mais, pour les Coréens, le disque rouge du drapeau japonais doit ressembler à une tache de sang.

...Miura Goro vit encore, isolé, délaissé, oublié. Et les Japonais ne sont pas fiers de cette histoire que d'ailleurs, l'Europe, en souvenir de certains événements de Serbie, ne doit pas trop leur reprocher.

Les Japonais et la Corée.

Pendant les premières années de leur protectorat, les Japonais se sont conduits en Corée comme des barbares. On ne sait pas et on ne saura jamais la férocité qu'ils ont montrée dans leurs rapports avec les vaincus.

Pourtant, depuis l'annexion, ils ont cherché à faire pardonner, et à justifier leur tyrannie. Ils ont trouvé un

peuple divisé en deux classes. La première, dénommée *Yangban*, dont les familles fournissaient tous les fonctionnaires civils ou militaires, et dont les membres considéraient le travail comme une honte. L'autre classe, c'était tous les autres. Les premiers mangeaient du riz. Parmi les seconds, les mieux partagés se nourrissaient d'orge et de millet. Quant aux paysans, ils vivaient le plus souvent de racines d'arbres. Au printemps, ils mangeaient de l'herbe, car ils avaient, la plupart du temps, achevé les provisions d'hiver avant la nouvelle récolte. Cet état s'appelait : *Chun-kung*, « c'est-à-dire la pauvreté du printemps. »

Dès l'annexion, les Japonais firent des dons aux pauvres, « aux veuves vertueuses » et aux « enfants respectueux ». Ils créèrent un orphelinat à Séoul, entreprirent le reboisement du pays, où ils ont planté cinq millions d'arbres jusqu'en 1911. Ils fondèrent des écoles.

J'ai visité une école industrielle. On ne peut rien imaginer de plus pratique. Les jeunes Coréens y viennent du fond de leurs provinces, où ils sont renvoyés après leurs études. J'ai vu aussi un musée d'enseignement commercial, et je n'ai pu qu'admirer. Ce qui m'a frappé d'abord, c'est l'absence de toutes dépenses non justifiées, de toutes dépenses qui ne tendent pas vers le but que l'on s'est proposé. Tout cela est établi avec le minimum de frais. C'est rudimentaire, sans doute, mais suffisant et élégant à force de propreté.

On peut y suivre par exemple toute l'histoire de la fabrication de la soie, depuis la culture du mûrier. On y voit des porcelaines, des modèles de vases de cuivre, des reproductions, à petite échelle, de systèmes de pêcheries perfectionnés. Dans des bocaux, remplis d'alcool, sont des poissons, avec l'indication de l'époque favorable à la pêche et à la vente. Puis, sous de grandes

vitrines, ce qu'on pourrait appeler des images d'Épinal en sculpture, où l'on montre, comme leçons de choses, comme morale en action, ici, le Coréen avant l'arrivée des Japonais, et là, un autre Coréen ayant appliqué la méthode de culture perfectionnée que le Japonais lui a enseignée. La rizière du premier n'est pas irriguée, et l'aspect en est désolant. Le second, au contraire a établi des drains, et tout est florissant chez lui. Cela est fait avec la plus grande habileté et de façon à frapper l'imagination des indigènes.

Dans une autre salle où l'on a exposé des minerais, les poids et mesures, je vois, non sans surprise, un jeune Coréen qui prend des notes, et un ménage de paysans dont la femme, empaquetée de linges blancs empesés, fait dans ce musée si moderne l'effet le plus inattendu.

Je ne crois pas qu'en Indo-Chine, où nous sommes depuis cinquante ans, nous ayons construit un établissement aussi pratique que celui-là. Est-ce que déjà nous aurions à apprendre quelque chose de nos anciens élèves?

***

Le succès a répondu aux efforts japonais.

Leur commerce avec la Corée était de six cent trente mille francs en 1876, de soixante millions en 1902, et de cent cinquante millions en 1910.

Le nombre des correspondances postales a augmenté de dix millions en une seule année. On a vacciné, rien qu'en 1910, plus d'un million de Coréens. On construit des chemins de fer, des routes, des ports, des phares. On a imposé l'alcool, le tabac, le sel, organisé les douanes, et construit, sur le Yulu, un pont d'un kilomètre de longueur...

Enfin, les Japonais ont entrepris d'enseigner aux Coréens la propreté. Le jour où nous étions à Fusan, nous fûmes assez surpris de voir, en un certain quartier, que chacun avait sorti tous ses meubles dans la rue. Nous nous demandions pourquoi tant de gens déménageaient. Ils ne déménageaient pas. Ils obéissaient à une ordonnance de police qui contraint, à tour de rôle, les habitants de tel ou tel quartier, à procéder au nettoyage complet de leurs habitations. La police fait une ronde dans les logements encore vides, et n'y permet la réinstallation des meubles que si contenant et contenu lui paraissent suffisamment nettoyés.

... A ce point de vue, il est à souhaiter que les Japonais s'emparent de la Chine... Et qu'on les imite un peu dans certaines villes d'Europe.

V

LE JAPON

La maison japonaise.

On a beau s'y attendre ; on a beau avoir lu cent descriptions de la maison japonaise ; avoir vu en images et en rêve les murs de papier et les croisillons de bois, on éprouve tout de même un léger ahurissement lorsque pour vous montrer votre appartement, la domestique japonaise vous introduit dans une espèce de grand joujou en bois, joujou chétif et tout neuf, travail tout récent d'une menuiserie délicate, enfantine et éphémère, et dont l'ensemble tient à la fois de la boîte d'allumettes géante et de la grande lanterne carrée.

On a monté quelques marches d'un bois tout blanc, et mince, et criant sous vos pieds d'Européens, un bois tout nu que la peinture n'a jamais déshonoré. Des petites Japonaises sont venues faire mille courbettes, petits bouts de femmes infiniment drôles avec le paquet d'étoffe qu'elles portent incessamment sur les reins et qui n'est autre chose que le gros nœud

plat de leur ceinture, avec les deux petits bancs, un à chaque pied, sur lesquels elles trottinent : *plic... ploc... — plic... ploc... — plic... ploc,* et leur pesante auréole de luisants cheveux noirs. Après qu'elles se sont empressées pour remplacer les grossières bottines des nouveaux maîtres par des sandales bien propres qui ne risqueront pas de laisser quelque grain de poussière sur les nattes immaculées de l'intérieur, après tout cela, on fait glisser un panneau dans une rainure, et voici une chambre où il n'y a rien, vous entendez : rien, rien, que des limites, des cloisons de toile et des papiers tendus sur des lamelles de bois, ce qui remplace le mur. On ouvre deux autres panneaux, et voici une autre chambre : la chambre à coucher. Pas de lit, pas de siège, pas de meuble. Rien. Des murs de papier et des cloisons de toile, plus, cependant, accroché là haut, un tableau portant trois ou quatre gros caractères chinois. Le salon? Vous voulez voir votre salon, madame? Voici. Les panneaux écartés montrent une autre pièce toute semblable... Ah! ici, il y a quelque chose de plus que les murs. Une table, haute comme un petit banc. C'est l'endroit sacré, où se voit non pas la statuette d'un dieu, mais seulement une image, et un vase, avec une branche de fleurs. Et aussi un petit meuble, couvert de velours rouge. Il semble appartenir à un prie-dieu : c'est un oreiller pour dame...

Introduit dans cette cage de papier qu'est la chambre japonaise, on éprouve un sentiment assez complexe, voisin de l'angoisse. On n'est pas fait pour ce milieu; on se sent trop grand, trop lourd; on a peur, en remuant, de crever le papier d'un mur, de se heurter la tête au plafond; on entend gémir les poutres sous son poids, on éprouve un embarras intense, parce qu'on n'est pas en proportion avec ce qui vous entoure, parce

que c'est à la fois trop près et trop loin de soi. On ne découvre pas d'abord la raison de cette aversion. Cependant la gêne s'accroît d'être inexpliquée. On est dépaysé brutalement, jeté, d'un seul coup, dans les habitudes d'un peuple si lointain, et qu'on n'a pas la consolation de pouvoir appeler sauvage; *on se sent différent sans se sentir supérieur*, et l'on reste là, comme nous l'avons fait, un peu hébété, sans savoir où poser sa canne ou son ombrelle...

...Nous ne nous décidons pas encore à vivre à la japonaise... Plus tard, quand on se sera un peu accoutumé, on verra. Sur notre demande, on nous monte un lit européen, et une toilette, et une table, et deux chaises. A la bonne heure. La gaîté et le bien-être reviennent peu à peu en nous, en même temps que les objets familiers peuplent le décor trop étranger.

Voilà qui est bien...

Maintenant, c'est charmant, cette façon d'ouvrir la fenêtre, et ce tout petit balcon qui fait le tour de la maison! Et tout ce qu'on voit... le parc, les grands arbres, les petits rochers, les cascades minuscules, le torrent presque à sec, les lanternes de pierre, et les autres bungalows, et ces Japonaises qui descendent le chemin, chacune avec un enfant accroché dans le dos, et si semblables, si étonnamment semblables aux poupées qu'on vend à Paris!... Tout cela est délicieux... Mais, vraiment, il était impossible de s'en apercevoir dans l'hostilité de la chambre vide, dans cette installation désertique... Elle suffit cependant, cette installation, à cinquante millions de gens qui sont très civilisés... N'approfondissons pas.

***

En chemin de fer.

Pour arriver à Miyajima, où se trouve ce logis, nous avons fait douze heures de chemin de fer depuis Séoul, puis douze heures de mer, de Fusan à Shimonoseki, et encore quatre heures de chemin de fer sur la terre japonaise, dans un train japonais, et avec des Japonais qui ne parlaient que japonais.

Ç'a été très amusant.

Le grand wagon est disposé comme l'étaient nos tramways : deux banquettes se faisant face, dans le sens de la longueur. Seulement, les banquettes sont larges, larges et plates, parce qu'elles sont faites pour s'y asseoir non à l'européenne, mais à l'orientale. Tout d'abord, ces messieurs Japonais s'installent comme des messieurs Français, et les dames comme les dames de chez nous. Parmi nos compagnons, nous avons, dans ce wagon, monsieur, madame et bébé. Bébé a quatre ans, il est vêtu de couleurs éclatantes, il porte une longue robe, il a des cheveux noirs tout droits qui ont l'air de vouloir faire peur. Il est très gentil, d'ailleurs, et très grave, déjà. Maman est vêtue de teintes grises. La première, elle a laissé tomber ses souliers et s'est assise en tailleur sur la banquette, qui va prendre des allures d'étagère lorsque monsieur et bébé en auront fait autant. Maman, sérieuse, pendant tout le trajet, bourrera et fumera des pipettes qu'elle videra avec les trois petits coups secs dont Loti nous a raconté l'obsession dans *Madame Chrysanthème*. Monsieur, qui porte, avec un complet allemand, des dents américaines en or, comme beaucoup de ses compatriotes d'ailleurs, caresse son enfant et joue avec lui comme un bon papa de tous les pays du monde. J'ai, à côté de moi, un prêtre bouddhiste

qui est le portrait frappant de Coquelin aîné, et dont le chapeau melon m'agace un peu. Puis, au fond, il y a deux ou trois jeunes gentlemen japonais, avec des lunettes, naturellement. Au début, tout est correct. J'entends que tout se passe comme chez nous. Mais comme nous sommes seuls Européens, notre opinion semble vite indifférente, et peu à peu les souliers tombent des pieds, les pieds se hissent sur la banquette, se cachent sous les derrières, et tout le monde est content. Un employé de chemin de fer vient, fait de gentilles salutations et met devant la place de chacun une paire de sandales bien propres. On est chez soi, on lit son journal, on fume, on cause. Symbolique, cet empressement à se délivrer de la gêne imposée par les manières européennes qu'on adopte... ou plutôt qu'on fait semblant d'adopter.

A travers les vitres, nous voyons défiler des paysages qui rappellent ceux de la Corse au bord de la mer... La Corse avec des châlets suisses. Des oranges mûres disent la douceur du climat, des rizières étalent la richesse du pays. Mais ce qui frappe, c'est la constatation d'une propreté qui nous paraît d'autant plus agréable à voir que depuis plus d'un mois, nous vivions dans une perpétuelle nausée, provoquée par l'indicible saleté chinoise. Ici, tout est propret, balayé, et la misère, s'il y en a, en devient invisible. Beaucoup de femmes au travail, dans les champs. Sans doute, le hasard nous cache les hommes qui, certainement, travaillent aussi. Croyons-le. D'autant plus que c'est peut-être vrai.

Aux stations, aussi bien tenues que les mieux tenues de chez nous, des gens descendent, attendus. Et ce sont alors, entre hommes, les courbettes, répétées et répétées et fort gracieuses.

Notons encore ce trait. A midi, les jeunes gentlemen, descendus à une station, sont remontés avec une jolie petite boîte en bois blanc. Ils l'ont ouverte. Elle contenait du riz qu'ils ont mangé, très simplement, ce qui, avec une tasse de thé, a constitué tout leur repas. Moi, au wagon-restaurant, je m'étais bêtement empli l'estomac de cinq ou six plats énigmatiques, prétendus européens, et élaborés par des gens qui n'ignorent pas les pires recettes de l'art d'accommoder les restes.

Miyajima.

Miyajima, 2 avril. — « De la douceur, de la douceur, de la douceur! »

L'île de Miyajima, c'est l'ile de la douceur. Quiconque n'a pas vécu quelques jours à Miyajima ne sait pas ce que c'est que la douceur de vivre. J'excepte seulement ceux qui ont connu la Grèce sous Périclès. Et encore!... C'est ici le point de la terre habitée où il y a le moins de souffrances. Les hommes et les animaux y ignorent la peur. Tout y est heureux dans la paix lumineuse. Regardez, le long de cette colonnade de lanternes de pierre, voici, tout au bord de la mer calme et bleue, sous un cerisier en fleurs, une petite Japonaise qui tend une friandise à une biche en liberté. Vous avez là un résumé de la beauté de cette île qui est en réalité une forêt d'érables, de pins et de cerisiers, couvrant une montagne. Cette île, depuis des milliers d'années, est un vaste temple sylvestre, et aujourd'hui, comme toujours sans doute, au bord des ruisselets qui coulent si clairs en petites cascades, elle est parsemée de petits autels où s'érigent des petits bouddhas de pierre, sous des auvents de bois. Le socle en est envahi par la mousse,

et de délicates offrandes, dans des tasses de poupées, sont incessamment renouvelées devant eux.

Dans les rues de la ville, si propres, pas une voiture, pas un cheval, pas une bicyclette, pas une auto, grands dieux! pas même un pousse-pousse. Pas un chien. L'entrée de l'île sacrée est interdite aux chiens, parce qu'ils effraieraient les biches qui descendent de la forêt et de la montagne dès le matin, et se tiennent au bord de la mer, tout près du Temple, nombreuses, attendant du passant quelque bribe de nourriture ou quelque caresse. Il y a moins de cinquante ans, il était interdit de naître et de mourir à Miyajima. Les candidats à la vie et à la mort devaient aller de l'autre côté, chez les hommes. Ici, c'est la demeure des dieux.

Tout y est calme : la mer, l'atmosphère et les visages. Tout y est doux : le climat, les hommes et les animaux. Tout y est clair : la mer, qui montre, dans ses profondeurs, les lignes droites des cultures d'algues comestibles ; calme aussi, l'air si transparent, et calmes les regards des enfants. Tout y est souriant : le site, les lèvres des bouddhas de pierre et les yeux noirs de chacun.

On est vraiment, comme en Grèce, dans un lieu prédestiné. Depuis des siècles et des siècles, les hommes, séduits par le charme de ce paysage, y ont placé les statuettes de leurs dieux cléments, si faciles à satisfaire, et si indulgents aux faiblesses des pauvres humains. Depuis des siècles, et aujourd'hui même, et pour longtemps encore, les souillures ont été, sont et seront épargnées à ce sol privilégié. Pas d'agriculture, pas d'usine, certes! Rien d'utile : si l'on y cultive des arbres, c'est seulement pour leurs fleurs. Aucun des bruits modernes, timbres de tramways, cris de cochers, trompes, sifflets... que sais-je? Rien. Le silence. La tranquillité. Les pèlerins ne sont ni angoissés ni bruyants. Aussi bien n'est-

ce pas tant pour prier qu'ils viennent ici. Le dieu est l'aimable prétexte : le plaisir du voyage est le but. On vient ici se réjouir doucement, tout doucement, sans cris, sans exubérance. On attache des bandelettes devant les autels, comme on met une carte de visite chez quelqu'un qu'on savait bien ne pas trouver, carte qu'on est venu porter parce qu'il faisait beau temps, et parce qu'on cherchait un but de promenade. On a frappé trois coups dans ses mains pour éveiller le dieu, on a murmuré quelques paroles, et l'on est reparti doucement, dans la contemplation des arbres, des rochers et des fleurs.

... Le soir, les visages habituellement moroses des Européens, éprouvent ici une petite douleur de fatigue dans le muscle qui fait sourire.

En effet, dès le matin, dès qu'on ouvre les yeux, on sourit à la puérilité de la chambre où l'on a dormi, on sourit au sourire de la petite Japonaise qui vous conduit au bain et vous apporte le thé. On sourit aux arbres qui se sont mis en fleurs, aux canards qui sont contents de vivre, eux aussi ; aux feuilles qui sont nées cette nuit. On sourit à tout.

On sort? On sourit au passant, au pèlerin qui vous salue si gentiment, au marchand de bois sculptés, à la marchande de cartes postales qui vous fait de si jolies courbettes, non pas des courbettes serviles, obséquieuses, ou même intéressées ; mais des courbettes qui sont le signe de l'extrême politesse, la preuve de l'effort commun qui, avec l'aide du sourire, refuse les petites haines et les misères de la vie, résolu à n'en accepter que les grâces ; courbette devant un égal de qui l'on attend la pareille, et que le commerçant fait aussi gracieuse à cette étrangère qui a bouleversé sa boutique sans rien lui acheter. A bien réfléchir, ce parti pris d'optimisme,

exprimé par ces simulacres d'affection, c'est une douce et ferme révolte contre les tristesses et les fatalités de la vie; l'homme, ici, les repousse, les refuse, les nie, et en faisant ainsi, parfois il les disperse.

On sourit, en s'égarant au hasard dans la forêt, aux arbres qui sont si verts, si contournés, et si puissants. On sourit surtout au petit autel inattendu qu'on découvre sous un arbre, on sourit à la petite fleur toute fraîche qu'un fidèle plus matinal est venu apporter dès l'aurore. La grâce de cette offrande crée une sympathie entre vous qui la découvrez, et l'inconnu qui l'a faite, inconnu dont vous ne saurez jamais rien, mais que vous vous sentez disposé à aimer.

On sourit, aux gentillesses du chemin qui vous a été ménagé comme par une divinité attentive, prévenante et mystérieuse, au milieu des rochers moussus, des érables géants et des buissons fleuris. On sourit à la Grèce, dont le souvenir est incessamment évoqué, on sourit au soleil qui fait dans les bois des taches de lumière si inattendues qu'elles ont l'air d'être spirituelles, coquettes, aguichantes. On sourit à tout le bonheur répandu dans l'air et qui vous pénètre comme le ferait un parfum.

Et l'on a encore souri si l'on est allé dans le bois d'érables. Après quelques minutes de marche, on arrive à un carrefour où l'on s'arrête, tout surpris de voir tant de choses dans un si petit espace. Sur cent mètres carrés, peut-être, il y a un pont, une rivière, un croisement de routes, une auberge près du pont, deux maisons de thé sur la rivière... Et quoi, encore? Une colline au fond. Et l'air est si calme qu'on finit par en être gêné. On perd l'impression d'être dehors. On se croirait presque dans une grande cage de verre, parmi des personnages de cire et des maisons de carton. Mais quelle

grâce, quel charme, quel désir de se rendre, mutuellement, la vie facile!...

J'ai voulu que mon premier arrêt sur la terre japonaise eut lieu sur ce coin de terre unique, un des trois paysages sacrés de l'Empire du Soleil levant, site merveilleux dont le charme m'avait été annoncé par des lectures et des récits. J'ai bien peur de ne plus retrouver jamais un plaisir d'une qualité si rare. Et peut-être, à commencer par le plus beau, ai-je gâché tout mon voyage.

Si c'est vrai, je vous le dirai.

J'ai trouvé ici mieux encore que ce que j'attendais. On me disait sans cesse : « Vous allez au Japon? Hâtez-vous. Tout le pittoresque de ce pays s'en va... C'est déjà Londres et Manchester. » On se trompait. La beauté qui tient aux lignes du paysage et à la douceur des cieux ne disparaît pas.

L'âme du Japon est là. Et l'âme du Japon n'a pas changé. Elle est là. Elle est aussi autre part. Ici, ici même, à Miyajima, dans l'île de la douceur, voici un monument énorme qui contient des milliers et des milliers de cuillers à riz accrochées à ses colonnes, comme des *ex-voto*, par les soldats japonais qui partaient pour la guerre de Chine.

Voici une peinture qui représente la bataille navale de Tsoushima. Tout y est : les fumées, les cuirassés russes qui sautent et qui coulent, et les gerbes d'eau produites par les obus qui ont manqué leur but.

Elle est encore, l'âme japonaise, sur cette petite place où errent les biches et où se dressent deux souvenirs atroces : un canon pris aux Russes à l'assaut de la tragique colline de deux cent trois mètres, et la cheminée, déchirée par les obus, d'un torpilleur.

***

Je vous ai parlé de Myajima, et je ne vous ai pas dit un mot de son temple. C'est qu'il n'a pas déchaîné mon enthousiasme. Il faut dire que les temples shintoïstes ne sont pas, en général, d'importants monuments. Celui-ci, tout en bois, est composé de longs corridors couverts, bâtis sur pilotis et peints en rouge, qui rayonnent et s'entrecroisent. A certaines époques de l'année, la mer couvre la place où il s'élève, et l'aspect général doit s'en trouver embelli. Aujourd'hui, ces pilotis sur du sable sont de piètre effet. On dirait, à marée basse, quelque casino improvisé à bon marché, dans un petit trou pas cher.

Par compensation, à l'intérieur de ce temple, j'ai vu une chose admirable, un chef-d'œuvre, et à l'extérieur, dans la mer même, tout près du rivage, une porte sacrée, un *torii* qui a très grand air.

Commençons par le chef-d'œuvre. C'est bien par hasard que je l'ai découvert. Il y a dans le Temple une sorte de salle de débarras qu'on a fini par baptiser *musée*, afin de pouvoir y faire payer un petit droit d'entrée. On y voit des armures qui ne sont pas sans intérêt, et des dessins également, et parmi ces dessins, il en est un que j'ai trouvé admirable. Rien ne le désigne à l'attention des visiteurs, et cependant il l'attire et la retient. Il représente un homme qui pense et qui souffre de penser. Il est impossible d'exprimer par des mots la douleur que l'artiste a su peindre sur ce visage : la puissance de concentration de la pensée, l'horreur du doute, la peur de la certitude, tout est là, tout est dans ces yeux qui regardent si loin... Et pour qu'on ne s'y puisse tromper, l'artiste génial a placé sur les épaules de son héros une bête imprécise, un animal blanc, féroce, dont on devine seulement qu'il ronge le cerveau de celui qui cherche à pénétrer le mystère des choses.

La porte célèbre, dont l'image a reproduit à des millions d'exemplaires la silhouette élégante, est dans sa simplicité, une belle chose. On a voulu qu'elle parût être à la fois la porte du temple et la porte de l'île-Temple. Aussi, est-ce dans la mer même qu'elle s'élève. Comment les Japonais d'il y a cinquante ans, qui ne connaissaient pas notre mécanique, ont-ils pu mener à bien un tel travail, on ne peut le comprendre. L'architecture en est ramenée au type le plus primitif. Deux fûts d'arbres géants, plantés face à face et reliés au sommet par un autre tronc horizontal, un peu courbé, afin que les deux extrémités se relèvent vers le ciel, voilà le schéma. Pour consolider l'ouvrage, on a ajouté, en haut, une autre traverse, et aux pieds des deux gros piliers, des contreforts. C'est tout. Dès que l'homme, barbare encore, a voulu élever quelque arc-de-triomphe à un héros vainqueur ou à un dieu, il a construit une porte de ce genre, et il n'en pouvait concevoir ni exécuter d'autre. Est-ce par cela, par ce qu'elle contient de primitif, d'inné, de simple; est-ce par les souvenirs imprécis qu'elle évoque au tréfonds de nous-même, que cette porte nous paraît réaliser de la beauté? Je n'en sais rien. L'effort qu'elle représente n'en provoque pas moins notre admiration. Les deux troncs ont bien vingt mètres de haut et sept ou huit mètres de circonférence. Et on n'a pas pu les rendre parfaitement cylindriques. Ils ont conservé la torsion, les mouvements, les irrégularités de l'arbre qu'ils étaient; cela impressionne beaucoup, et donne à l'ensemble une singulière expression de vie. Ces deux beaux arbres sont des camphriers. Le tout, peint en rouge, se reflète dans la mer bleue, et se détache sur les arbres verts. Une colonnade de petites lanternes de pierre grise fait, à chaque pilier, comme une guirlande très discrète.

... Quand reverrai-je le petit bouddha, sur son socle couvert de mousse, au bord de l'escalier vieillot, dans le bois d'érables?

***

Je ne vous parlerai pas de la Mer intérieure. Nous l'avons traversée sous la pluie, et transis de froid. Je pense tout de même qu'au soleil, ce doit être très bien, presque aussi bien que certains coins de l'archipel grec, et tout à fait de même genre. Mais très inférieur à la baie d'Along, à laquelle on l'a comparée abusivement.

Il faudra revenir la voir à l'automne.

La grande ville industrielle. — Osaka.

4 avril. — Osaka, ville de plus d'un million d'habitants, est la plus grande ville industrielle du Japon. Des centaines de hautes cheminées vomissent, comme c'est leur devoir, des océans de fumée, et le ciel s'en trouve tout obscurci. Il fait beau temps, mais les rayons de soleil n'arrivent à nous qu'éteints, comme s'ils avaient passé à travers une vitre noire.

Je m'étais fait une idée d'Osaka et de la misère à Osaka, d'après mes lectures. Ce que j'ai vu — je dis ce que j'ai vu, ou plutôt ce qu'on m'a montré — ne correspond pas à cette idée-là. Je croyais trouver une sorte d'enfer industriel. J'ai rencontré une ville dont les rues sont larges et paraissent d'autant plus larges que les maisons qui les bordent n'ont qu'un étage. Des tramways électriques, nombreux, énormes, courent là-dedans ; des canaux, encore des canaux, beaucoup de canaux portent des sampans chargés de charbon ou autres marchandises. Ici, comme dans toutes les grandes

villes que je viens de voir, le ciel est rayé de mille fils transporteurs de lumière, de force, de paroles et d'écrits. De hauts mâts, incessamment répétés, les supportent et supportent encore de gros vases de fonte dont j'ignore l'emploi électrique; il a fallu ajouter des vergues à chaque mât pour soutenir les plus gros câbles. Dans ces villes d'Extrême-Orient, il n'y a pas de canalisation souterraine, et cette forêt de mâts, et toutes ces rayures de fils leur donnent une physionomie exceptionnelle. Qui eût dit, il y a vingt ans, qu'un excès d'antennes et de fils électriques, constituerait une des caractéristiques des villes de Chine, de Corée ou du Japon?

Dans les rues d'Osaka ou de Kobé, grouille une foule dont l'extérieur s'européanise de plus en plus. Les maisons sont devenues, elles aussi, banales, et l'on se croirait à Saint-Denis, n'étaient les lettres des enseignes, sur les boutiques, et quelques particularités du costume et de la coiffure des femmes.

J'ai parcouru Osaka dans tous les sens, ou du moins, j'y ai fait de longs trajets. J'ai visité une usine où trois mille ouvrières fabriquent de la mousseline. L'outillage en est le même qu'à Mulhouse ou qu'à Roubaix. Les machines sont d'ailleurs, ici, de construction française. Rien d'asiatique, rien d'exotique, si ce n'est la coiffure des femmes, et leur ceinture, et aussi cette fantaisie qui a pris à un certain nombre d'entre elles, dans un coin de l'immense atelier où cinq cents métiers marchent du même rythme, de planter, sur une des pièces supérieures de chacun, un petit drapeau japonais. Tout cela, blanc avec un rond rouge, danse incessamment, régulièrement, mathématiquement, et non sans donner aux yeux quelque gaieté.

La plupart de ces ouvrières qui sont très jeunes, m'avoue-t-on — mais il n'en est pas une au-dessous de

treize ans! Vous entendez, monsieur, pas une seule — la plupart donc, viennent de la campagne. On s'efforce de les retenir à l'usine, et on leur donne mille avantages. Il y a une salle des fêtes, très coquette, très parée, où elles jouent la comédie. Leur réfectoire est d'une propreté japonaise, et la société leur fournit leur riz. Elle les couche aussi. L'usine travaille jour et nuit, aussi les dortoirs sont toujours pleins, nuit et jour.

Maintenant, celles qui travaillent à partir de huit heures du soir, dorment. Il a fallu peu de frais pour l'installation d'un dortoir, car la Japonaise couche à terre et tout habillée. J'ai vu en effet une de ces salles, où reposaient, alignées, la tête de celle-ci contre les pieds de l'autre, un grand nombre de jeunes femmes dont le visage, contrairement à ce qu'on aurait pu croire, respirait la santé. Il y a des lavabos, et des salles de douches. Il y a un hôpital...

Ah! l'été...

— Oui, l'été, nous avons beaucoup de malades. Mais que voulez-vous! Elles ne travaillent pourtant *que* onze heures par jour, et elles ont quatre congés par mois. Beaucoup vont au cinématographe. D'autres préfèrent ne pas sortir. On ne néglige rien pour leur faire la vie douce. Vous voyez cette cage? — Oui, j'y vois des singes... — C'est pour les amuser. Elles restent ici cinq ans, six ans, puis elles retournent dans leur village, avec la dot qu'elles se sont amassée.

On m'a en outre fait visiter les salles d'apprêt, de séchage... etc.... et j'ai trouvé que, vraiment, il n'y avait guère de différence entre une usine européenne et une usine japonaise. L'une et l'autre sont des bagnes, et on se demande quels crimes expient ces malheureuses qui, onze heures durant, obéissent à la machine implacable et tyrannique dont elles doivent être les servantes,

les esclaves sans initiative, sans liberté et sans repos... L'industrie est un bien triste cadeau que l'humanité s'est fait à elle-même.

*
* *

J'ai vu aussi une autre fabrique, où l'on emploie des ouvrières; il paraît qu'aucune de ces filles-là, non plus, n'a moins de treize ans — c'est bien extraordinaire! — Elles y font des allumettes... Vous savez, des allumettes « suédoises » — et les mettent en boîtes, et ces boîtes en paquets, avec des agilités incroyables. J'en ai remarqé surtout une, pauvre petite, une enfant si grave... Elle avait l'air de comprendre que plus elle irait vite, plus elle rapporterait de grains de riz. Tous ses traits étaient tendus par l'effort; elle n'a pas levé les yeux pour regarder les visiteurs étrangers. Je jure qu'elle n'avait pas plus de sept ans. Elle devrait être à jouer, comme tant d'autres! et elle est là, onze heures par jour, à prendre dans ses petites mains des paquets d'allumettes, à les emboîter, avec des gestes si rapides qu'on ne les distingue pas bien.

On m'explique que peut-être celle-là, en effet, n'a pas treize ans. Mais comment le savoir! Elle est une de ces petites que les parents ont négligé de déclarer à l'état civil.

C'est effroyable. A la sortie, j'ai vu un agent de police qui, très sérieusement, visait des feuilles que lui tendait le comptable de la maison.

On m'a dit aussi, plus tard, que je n'avais pas tout visité, à Osaka. Il y a un quartier où grouille la lie de la population. Là, il ne serait pas prudent d'aller même en plein jour, et la police ne s'y aventure pas. Ces êtres vivent à l'état sauvage dans la grande ville. Vous le voyez, Osaka est tout à fait européanisé.

Je retrouve cette note sur mon carnet :

A Kobé et à Osaka, toute une rue n'est bordée que de théâtres et de cinématographes. Ces établissements jouent de une heure de l'après-midi jusqu'à onze heures du soir. Et ils sont constamment comblés.

... Certainement, il faudrait résider à Osaka plus de vingt-quatre heures pour concilier tout cela.

La danse des diables.

Nous avons vu, à Nara, ce qu'y voient tous les touristes: la pagode et temples. Il nous a été donné d'y assister, en outre, à un spectacle émouvant.

A Nara-hôtel, — un des hôtels les plus confortables que j'aie vus — on nous dit qu'il y a, ce soir même, dans un village voisin, à deux lieues d'ici, une cérémonie, celle de la *danse des diables*.

— Comment peut-on y aller ?

— Ni chemin de fer, ni voiture. Le *kourouma* (pousse-pousse) seulement.

— Va pour le kourouma. Combien de temps?

— Quarante minutes.

— A quelle heure faut-il partir ?

— Après dîner.

— A quelle heure serons-nous de retour ?

— Vers minuit.

— D'autres touristes y vont-ils?

— Peut-être des Américains.

L'heure du départ arrive. Pas d'Américains. Allons-nous nous livrer tout seuls, par la nuit noire, en pleine campagne, à ces deux traîneurs de pousse-pousse? (Notez que nous sommes depuis peu au Japon). Est-ce bien prudent ? Nous ne parlons pas japonais ; ces hommes

ne parlent *que* japonais, et s'il arrivait quelque chose... Et enfin... ces hommes...

J'avais déjà remarqué, dans une excursion précédente, combien le voyageur en kourouma est à la discrétion de son conducteur... Et je m'étais dit qu'il suffirait, en somme, en un endroit désert, que celui-ci laissât s'élever les brancards pour que le voyageur fût à terre sur le dos, les jambes empêtrées, sans défense. Rien de plus simple ensuite que de l'assommer avant qu'il ait eu le temps de se relever, rien de plus facile que de le dévaliser, de le rouler dans un fossé et de disparaître. Pour les très pauvres gens que sont les traîneurs de pousse-pousse, la tentation peut être forte.

Nous partons tout de même, à huit heures du soir, par une nuit sans lune, seuls, sans autres armes que ma canne.

Je crois qu'il est honnête de vous dire tout de suite qu'il ne nous est rien arrivé, qu'il n'est jamais rien arrivé à aucun touriste, et qu'on peut, au Japon, voyager à toute heure de la nuit, et dans les endroits les plus déserts, sans avoir le piment d'aucun danger ni le mérite d'aucun courage.

Seulement, pendant que nous roulions dans l'obscurité, je me distrayais de la monotonie du chemin en me racontant ces histoires de brigands. Et j'arrivais ainsi à me faire juste assez peur pour ne pas m'y ennuyer. Il fallait, en effet, trouver en soi-même des sujets de distraction. Tout ce que l'on pouvait voir en écarquillant les yeux, c'était le reflet de la lanterne sur un petit drapeau, fixé à un brancard du kourouma, et, tout le long du chemin très étroit, les premières herbes des champs invisibles et noirs, au milieu desquels nous courions, dans le silence que rythmait le bruit mou et régulier des pieds nus de nos Japonais, battant le sol.

Après une demi-heure, nous sentons que nous approchons. Des lumières se voient là-bas, tout là-bas. Nous traversons un village dont les maisons sont fermées et obscures. Et nous passons si doucement, sur nos roues caoutchoutées, que c'est à peine si nous réveillons un chien. D'ailleurs, le silence nous donne envie de le rendre plus complet, et nous nous appliquons à ne pas faire de bruit. Avez-vous remarqué combien le silence « se gagne » et s'impose facilement et puissamment à notre respect?

Nous reprenons la campagne... Nous devinons, plutôt que nous ne les voyons, des ombres frôlées... des hommes, des femmes qui se rangent et dont la silhouette apparaît dans une vision rapide, sous l'incertaine projection de nos lanternes. Voici de nouveau quelques lumières. On s'arrête, on parlemente... Des gens s'agitent dans l'ombre, et maintenant, au pas, nous roulons encore... Nous croyons distinguer des murs, des statues de dieux... Nous voyons luire des feux dans des petites mares, restes de pluies, où s'éclaboussent les jambes des kouroumayas, et que coupent nos grandes roues minces... Puis on nous fait descendre... Cette fois, il nous le semble bien, nous sommes au milieu d'une foule... Des conducteurs nous ont pris par le bras et nous emmènent plus qu'ils ne nous dirigent. On oblige des gens à s'écarter, beaucoup de gens qui nous font place sans hostilité. Mais tout de même, il y a des regards qu'on voit tout à coup, tout, tout près de soi... des yeux si noirs et brillants que révèle subitement, devant les nôtres, l'éclat d'une lumière qui passe... On nous emmène toujours dans la nuit. Il faut enjamber des flaques d'eau, gravir des marches... On arrive. Une porte s'ouvre, nous tournons un angle...

Coup de surprise.

Nous sommes dans un temple... seuls, dans l'espace réservé, tout près des dieux... Mais nous *sentons* une foule, nous entendons une foule frémissante... Mais oui, tout autour de nous, il y a des souffles, des mouvements, des rayonnements de vie. Nos yeux s'habituent à la lumière. Tout autour de l'espace réservé, où nous sommes, derrière un grillage qui s'accroche de colonne en colonne, et encadre le sanctuaire, une foule ondoie et s'agite, toute une foule serrée, pressée, s'étouffant, grouillant tout de même, et impatiente, déjà troublée, escomptant la grande émotion de tout à l'heure, le spectacle qui ne se montre qu'une fois l'an... Et dans cette multitude, on pourrait deviner, à leur air plus grave, les enfants conduits ici pour la première fois.

Des gens, venus de très loin, sont arrivés hier, à pied, et, depuis ce matin, attendent, les mains agrippées comme des griffes aux mailles du grillage. L'heure approche. Les physionomies, de plus en plus, deviennent anxieuses.

L'espace vide où nous sommes entoure les dieux d'une sorte de couloir rectangulaire. On nous laisse, et nous éprouvons une sensation d'étouffement d'être ainsi isolés, avec cependant tant d'humanité autour de nous, et d'être aussi près de ces dieux bizarres, grimaçants, de ces *ex-voto*, et de ces vases étranges, et de ces cierges, et de ces objets qui sont des objets de culte certainement, et dont nous ne pouvons deviner l'usage... A côté de la place qu'on nous a désignée, voici des banquettes, des petites tables, des livres.

Des prêtres, chaussés de galoches, arrivent avec des clic clac de bois sonore. Sous leurs étoles dorées, ils s'avancent près de lampes antiques à l'huile, qui nous laissent voir, alors, une quantité de fleurs artificielles.

Un prêtre souffle dans un coquillage. C'est la conque

grecque. Dans quel lointain passé sommes-nous tout à coup rejetés !... Voici maintenant les globes rutilants et gais de lanternes japonaises. La musique est assez émouvante. Et elle a comme *fond* d'orchestre les palpitations de la foule qui la rendent puissante sur nos nerfs.

Les bruits des cloches de bambou battent la cadence des soupirs, des halètements, des murmures, des cris étouffés.

De temps en temps un prêtre passe, en costume, et s'en va, donnant seulement l'impression de s'occuper des préparatifs.

On allume les brûle-parfums.

Un homme vient, vêtu de rouge, et refait le plein d'huile dans les lampes. Je pense au moyen-âge, aux Mystères, au moucheur de chandelles, à *Notre-Dame de Paris*.

... Maintenant, c'est commencé...

Le grand-prêtre s'avance, très digne et tout pareil à un officiant catholique, un jour de grande cérémonie. Il y a des ensembles, puis un solo du grand-prêtre, repris en chœur par les autres prêtres et que l'orchestre développe, amplifie. Les cymbales battent, la grosse caisse retentit, les cloches sonnent. L'effet d'ensemble est d'une habileté un peu trop visible, d'un art un peu élémentaire, mais qui émeut.

Voici enfin le premier défilé.

Dans l'espace vide un homme surgit, costumé de rouge, comme un diable. Religieusement, gravement, il entre par une porte, sort par l'autre en agitant un sabre avec des gestes mystiques, puis, il revient, fait un deuxième tour, agrémenté cette fois de quelques pas de valse.

Des prêtres suivent le même chemin en soufflant dans

des coquillages qui rendent les mêmes bruits que les cornes de nos mardi-gras d'autrefois, Et toujours dans notre dos, et à côté de nous, et plus loin encore, tout autour, l'impression énervante de cette foule énervée.

Les touristes américains qui devaient nous accompagner sont arrivés peu après nous, et voici qu'ils partent déjà, ennuyés par tant de préparatifs. Nous sommes seuls Européens, et, de le constater, notre plaisir s'avive. De longs moments s'écoulent encore. On apporte de l'eau dans une coupe. Puis, sur un feu, on jette des herbes odorantes. On sent que le moment solennel approche. Les gestes des prêtres se font plus rapides. Les figures sont plus préoccupées. Il y a des signaux, des appels qui se multiplient, deviennent plus vibrants, plus fébriles, et subitement, toutes les lumières s'éteignent.

... Cela serait peut-être sans émotion si nous ne sentions derrière nous, tout près de nous, la multitude, anxieuse et palpitante s'agiter, murmurer, onduler, soupirer, frémir, crier, puis, tout à coup, se taire dans un silence absolu. Si profond qu'il soit nous percevons tout de même, et d'une façon si vive qu'elle en est presque douloureuse, la présence de ces hommes, de ces femmes surexcités.

Une fois la nuit faite, le silence devient vraiment, pour nous, lourd à supporter... Seules, des flammes, de courtes flammes intermittentes qui viennent d'un grand brûle-parfums, font briller des points d'or sur les statues et deviner le contour des colonnes.

Un grand coup de gong.

Sept ou huit hommes, masqués de masques effrayants, surgissent en brandissant des torches et gesticulent comme des damnés.

Ce sont les diables déchaînés. Des prêtres doivent

livrer combat à ces diables et les réduire à l'impuissance. Des prêtres, en effet, sont entrés et les poursuivent. Ils sont violents, brutaux; ils se ruent sur les diables avec un entrain qui grandit à chaque minute. Les diables se défendent. Si la lutte qui s'engage est, la plupart du temps, simulée et inoffensive, on devine qu'il faudrait peu de chose pour que le fanatisme des uns et des autres la fît dégénérer en une lutte réelle. Et déjà les coups se font violents, les cris de douleur aigus, les efforts d'attaque, de défense, de riposte, de plus en plus vifs. On voit que les diables et les prêtres se prennent à leur jeu, et on se demande, non sans anxiété, dans quelles fureurs réelles leur fanatisme ne va pas les jeter tout à l'heure.

Ce danger s'augmente d'un autre. Les hommes se poursuivent, se saisissent, se terrassent, choquent les unes contre les autres leurs torches d'où jaillissent des étincelles, d'où tombent des flammèches... Voici qu'une torche est jetée à terre, sous un coup plus violent... Un diable la ramasse, s'en saisit, et follement, la secoue au-dessus des têtes de la foule, fait pleuvoir sur elle des étincelles qui ne sont pas sans danger. Dans ces moments, les spectateurs sont plus intéressants à regarder peut-être que le spectacle lui-même. La lumière des torches fait apparaître tout à coup, sous des lueurs dansantes qui les rougissent, des centaines de visages aux yeux grands ouverts, aux bouches tirées d'angoisse, ou tordues d'un rire qui hésite, qui se force, et qui souvent se résout en grimace d'épouvante.

Il y a des femmes et des enfants qui ont des figures de damnés et qui hurlent comme les chiens à la mort... Il y a des fuites féroces; certains cherchent à grimper le long du grillage ou à le renverser pour aller prendre part à la lutte... D'autres, plus blasés, rient, mais aucun

de leurs rires n'est tout à fait exempt de terreur. Cette foule a réellement peur et fait semblant de se moquer de sa peur. Il y a des éclats de rire qui sont plus stridents et plus angoissants que les cris d'effroi... Et c'est une panique, des enfants piétinés, des femmes pâmées, des hommes éperdus, lorsqu'un des démons feint de vouloir franchir la barrière, et menace la foule, en faisant pleuvoir sur elle des gouttes brûlantes de résine enflammée. A certains moments, dans une large place, il n'y a plus personne debout, tout le monde, jeté à terre, s'efforce à se relever. On ne voit qu'une débâcle d'humanité ; comme des épis de blé murs couchés, ravagés, enveloppés par un tourbillon...

Le jeu devient dangereux pour tous. Un diable est à terre, blessé... Un prêtre éteint son vêtement en flammes.

C'est fini. Il était temps...

La lumière réapparaît... Les démons, vaincus, rentrent dans la coulisse.

La foule s'écoule, et tout de suite, s'enfonce dans les ténèbres, s'éloigne dans les profondeurs obscures...

Nos traîneurs de kouroumas viennent nous chercher avec une hâte singulière, et nous pressent de nous éloigner avec une insistance, une fébrilité dont je ne trouve pas l'explication... Ils nous ont saisis par les poignets et nous forçent à courir. Ils sont muets et impérieux. Une fois auprès des kouroumas, il faut y monter très vite, les hommes s'attèlent et partent sans lumière, sans lanterne, d'un train vertigineux... Ils ne ralentiront leur allure que dans quelques minutes, lorsque tous les feux et tous les bruits se seront éteints dans l'éloignement... Bonne soirée....

Yamada. — Les temples d'Isé. — Le Shintoïsme.

Pendant que je préparais mon voyage, quelqu'un qui aimait le Japon, me dit :

— Ne manquez pas d'aller à Isé.

— Isé ?

— Oui... Vous en ignorez même le nom ! Beaucoup de touristes omettent la visite d'Isé. Ils ont tort. Un voyage au Japon sans Isé !...

— Qu'y a-t-il à voir?... Des temples?

— Il y a des temples, en effet. Mais on ne les laisse pas voir.

— L'extérieur?

— Ils sont entourés de palissades.

— Et ne peut-on obtenir l'autorisation ?...

Mon interlocuteur se mit à rire.

— Non. On ne peut pas. Les grands dignitaires de l'empire franchissent la première enceinte, la seconde peut-être. Hormis les prêtres, seul, l'Empereur peut s'approcher du sanctuaire.

— Alors ?

— Et d'ailleurs, ces temples sont de simples cabanes de bois.

— Pourquoi donc faut-il aller à Isé ?... Le paysage ?

— Le paysage est joli, mais il en est cent de plus beaux au Japon même.

— Je ne comprends plus.

— Allez à Isé, c'est la seule petite chance que vous puissiez rencontrer de comprendre, si peu que ce soit, l'âme japonaise.

— Par quoi, si les temples sont invisibles et sans intérêt ?

— C'est le lieu saint du Japon.

— La Mecque?

— Mieux.

— Jérusalem?

— Autre chose.

— Bénarès?

— Oui et non. L'endroit, pour tout Japonais, est tellement sacré, qu'en 1889, un Japonais, le vicomte Mori, ministre de l'instruction publique, — vous entendez, un ministre japonais — ayant commis l'acte irrespectueux de soulever, du bout de sa canne, le voile qui cache la porte de la première enceinte, fut, six mois après, assassiné par un fanatique, un instituteur. Le meurtrier fut tué sur place, mais... mais sa mémoire est honorée dans tout le Japon.

— A quel Dieu terrible ce temple est-il donc consacré?

— Il est consacré à la déesse du soleil, Amatérasou. Ce n'est pas parce qu'elle est la déesse du Soleil qu'Amatérasou est vénérée à ce point, c'est parce qu'elle est l'ancêtre des empereurs du Japon, de cette famille unique au monde, de cette dynastie ininterrompue qui, depuis les âges préhistoriques, règne seule sur l'empire du Soleil Levant... C'est du moins ce que croient les Japonais.

— Je comprends.

— Non. Si vous devez comprendre, vous comprendrez là-bas. En 1905, après les victoires sur la Russie, l'empereur est allé à Isé, remercier les dieux du Shinto, ses ancêtres, du succès de ses armes. C'est à Isé que bat le cœur du Japon.

— Mais un Européen doit rester froid devant ces palissades, puisque vous me dites, n'est-ce pas, qu'on ne peut voir que des palissades?

— Allez à Isé. Une émotion se dégage de la grandeur du paysage, de l'ardeur mystique des pèlerins. Savez-vous

qu'il en vient chaque année, de tous les points du Japon, plus de cinq cent mille? Une ville, Yamada, s'est créée pour eux.

— Lourdes?

— Non. Les foules qui vont à Lourdes, y vont implorer le miracle. Leur dévotion est intéressée. A Isé, on va adorer les dieux créateurs de la patrie. Et adorer n'est pas le mot juste. On va se sanctifier un peu en les approchant. On va, pour mieux dire, y rafraîchir sa vanité nationale, on y va renouveler sa provision d'orgueil japonais.

— Et dans le Saint des Saints, où seul l'empereur peut pénétrer, qu'y a-t-il ? Une statue ?

— Non. Il n'y a rien.

— Rien?

— Rien qu'un emblème. Un miroir pour la déesse Amatérasou, un sabre pour son frère Sousano-o, dans un autre temple. Chaque emblème est recouvert de voiles nombreux. Lorsque la longue série des années a rendu vieille jusqu'à l'effilochement la soie du dernier voile, on place au-dessus un voile nouveau. Et cela depuis des siècles et des siècles. La religion shintoïste est une des plus vieilles du monde. Le miroir et le sabre sont des emblèmes femelle et mâle de la vie éternelle. Et jadis ces emblèmes, dont on vendait des représentations dans les boutiques voisines du temple, étaient beaucoup plus expressifs, D'ailleurs Sousano-o, le nom du frère d'Amatérasou, signifie le « Mâle Impétueux ».

— Oh ! oh !

— Ni plus ni moins. Sousanou naquit du nez d'Izanagi, Amatérasou de son œil gauche, et le dieu de la Lune de son autre œil. Sousanou était violent : au cours d'une altercation avec sa sœur, dans sa colère, il lança un cheval écorché sur le métier où elle tissait.

— Et ne vous paraît-elle pas un peu ridicule, cette mythologie japonaise?

— Mais elle comporte d'autres éléments qui ne le sont pas. Je vous laisse le plaisir de les apprendre sur place.

... Et c'est ainsi que, par un soir de printemps, j'arrivai à Yamada où se trouvent les temples d'Isé.

De la gare jusqu'à l'hôtel, on suit une longue, longue rue. Il est dix heures du soir. Nous filons dans des kourouma, ces cabriolets pour un, huchés sur de hautes roues, comme une araignée sur ses pattes longues et minces et qu'un homme, le kouroumaya, traîne pendant des heures, au pas de course. Les boutiques éclairées filent de chaque côté sans qu'on puisse voir ce qui s'y vend, car la foule est grande, malgré l'heure tardive. Ces boutiques sont presque toutes des tirs qui rappellent trop ceux de nos foires. Et le nombre en est considérable. Toute cette rue de plusieurs kilomètres est une kermesse. A côté des tirs, il y a des marchands d'amulettes, et toutes les maisons qui ne sont pas des tirs ou des boutiques d'objets de piété, sont des lupanars qui eux aussi ressemblent trop à ceux d'Europe, par les appels des femmes, devant les portes... Et dans chaque vestibule même, derrière des vitres disposées pour cela, on peut voir les malheureuses à louer. Elles ont des figures de porcelaine peinte, elles sont accroupies, dans des toilettes éclatantes, et demeurent immobiles comme des petits tas d'étoffes bariolées.

Incessamment, des jeunes hommes entrent et sortent de ces maisons. Sans doute, c'est ici et ce soir qu'on fête Sousano-o, le frère d'Amatérasou. La foule est d'ailleurs presque exclusivement composée de jeunes gens, bruyants, pas très bruyants.

On m'explique que le pèlerinage d'Isé se double, pour

la jeunesse masculine japonaise, d'une initiation. Les parents n'oseraient pas refuser à leur fils l'autorisation de faire ce voyage. Et souvent, les garçons, à la puberté, se rassemblent en petits groupes et viennent de loin, très loin, à pied et parfois en mendiant, jusqu'à Yamada, ou ils font, le soir, une station dans les mauvais lieux, ce qui ne les empêche pas d'être, pendant le jour, devant les temples sacrés, de pieux adorateurs.

Les Japonais ne comprennent pas la surprise que les Européens et les Américains éprouvent devant cette conduite qui mêle les choses saintes aux plaisirs les plus profanes. Le christianisme a fait de l'amour un péché, et certains chrétiens pervers ont dit qu'il fallait l'en remercier. Mais la plupart des peuples ont, du plaisir des sens, une conception différente, et ne voient aucune faute dans l'union, si fugitive qu'elle soit, de l'homme et de la femme. Les Japonais demeurent silencieusement ahuris en face des indignations protestantes. Il n'est pas plus blâmable, à leurs yeux, d'entrer dans cette maison où l'on achète de l'amour, que dans cette autre, où l'on vend de la nourriture ou des habits.

Il y a, pour les gens « qui veulent tout voir », une petite série de mystifications, je dirais d'attrape-nigauds, si je ne craignais de froisser la grande majorité des touristes. Le guide fait comprendre au voyageur qu'on peut, moyennant quelques yens (yen = 2 fr. 50) assister, la nuit, à des danses qui... enfin à des danses... où il vaut mieux ne pas conduire Madame. Elles sont d'ailleurs mentionnées dans le *Murray* qui met les honnêtes gens en garde contre elles, en disant que ces spectacles sont donnés dans des maisons douteuses. Alors, on conduit sa femme à l'hôtel; on lui parle de cérémonies sacrées auxquelles les hommes sont seuls admis. Elle en croit ce qu'elle veut, on lui promet de tout lui racon-

ter au retour, et l'on part, avec la petite joie, pimentée de honte, de ceux qui vont vers le scandale. Dans la nuit, on déambule, on voit de plus près les marchandages spéciaux, et l'on entre enfin dans une maison où de vieilles femmes vous reçoivent avec les courbettes ordinaires.

On paye beaucoup plus de yens qu'on ne s'y attendait. Mais le guide vous fait comprendre qu'on en aura pour son argent, et on le suit, en se cherchant des excuses. On traverse des salles très larges et très basses, dont les planches brunes du parquet, très ciré, reflètent, comme une eau sombre, les lumières des lanternes de papier. Bien entendu, il a fallu se déchausser dès l'entrée. Enfin, on vous introduit dans une salle plus grande, mieux éclairée, sur toute la largeur de laquelle on voit une galerie de bois qu'on devine être l'endroit où vont se passer les choses... enfin, les choses que l'on vient voir. Et l'on vous installe en face, sur une natte. On vous donne un éventail et l'on vous laisse seul pendant quelques instants dont profite votre imagination pour vagabonder. C'est alors que ceux qui sont capables de remords préalables en goûtent toute l'amère douceur.

Bientôt, entrent six musiciennes, chacune avec sa guitare à long manche et à trois cordes. Elles en tirent quelques sons qui égratignent les oreilles, et enfin, sur la galerie, apparaissent six ou huit personnes très fardées, vêtues de la tête aux pieds, qui font sans grâce et sans plaisir, sans art et sans foi, trois ou quatre petites pirouettes. Elles les agrémentent de gestes d'ensemble qui m'ont rappelé les répétitions du ballet au théâtre des Arts à Rouen, les années ou le directeur était économe. On sent, à n'en pas douter, qu'on est mystifié, mais comme on veut sauver la face, on ne dit rien. Les dames s'en vont. Il en revient d'autres qui se livrent

exactement aux mêmes exercices. Le guide paraît confondu d'admiration, et vous regarde comme pour vous prendre à témoin de la splendeur du spectacle. On hoche silencieusement la tête, on s'en va, et l'on raconte à sa femme, en rentrant, qu'elle a bien fait de ne pas insister pour venir. La vérité, c'est qu'on vous a conduit dans un mauvais lieu, et que les dames que vous avez vues s'offraient tout simplement à votre concupiscence. Mais on ne l'avoue pas aux gens que l'on suppose être sérieux.

***

Le lendemain matin, nous sommes allés aux temples par un beau soleil.

Je vais vous dire tout uniment ce que nous avons vu.

On sort de la ville où règne Sousano-o et l'on arrive à un parc. Est-ce bien parc qu'il faut dire? On n'est pas cerné par des arbres, et la route que l'on suit est très large. Tout autour de soi, cependant, on ne voit — mais assez loin — que les fûts gigantesques des nobles cryptomerias. L'arbre qui porte ce beau nom que je ne me rassasie pas de prononcer, est de la famille des cèdres. Peu à peu les pèlerins, par petits groupes, deviennent de plus en plus nombreux. Grâce à leur allure, et à l'atmosphère, qu'avec le paysage ils contribuent à créer, on se sent bientôt dans un milieu autrement sacré et autrement fanatique que celui des temples bouddhiques. Des gardiens se montrent, assez fréquemment. Ils portent l'uniforme des gardiens impériaux. Nous sommes, en effet, dans une demeure impériale, dans la demeure des premiers ancêtres du Mikado. Voici, en contre-bas, un étang où chacun va se laver les mains, en signe de purification. On passe sous ces grands arcs de triomphe primitifs que sont les Torii. Puis, sur le bord de la route,

des petites constructions de bois, extrêmement simples, servent d'abris à des marchands d'images sacrées, dont nous reparlerons, et à des marchands d'almanachs. Des coqs blancs sont en liberté. Ils sont vénérés parce qu'ils annoncent le lever de ce soleil, père des souverains japonais. Et on arrive devant une palissade trouée d'une porte. On entre, pour se trouver devant une autre palissade, dans une cour intérieure. Aucun ornement d'aucune sorte. Un grand drap blanc voile une nouvelle porte qui donne accès à une autre cour semblable que l'on entrevoit, et dans laquelle, également il n'y a rien. C'est ce voile que le vicomte Mori souleva de sa canne. Des fidèles, à genoux, prient et lancent, sous le drap, des pièces de monnaie ou des papiers.

Nous sommes accompagnés par un Japonais qui est un homme fort instruit, professeur, parlant anglais, français, et qui a visité l'Europe. Depuis quelques instants, il est resté silencieux et sa physionomie s'est enveloppée d'une gravité religieuse. Puis, à voix basse, et après nous avoir éloignés un peu du voile sacré, il nous explique que ses titres honorifiques lui donnent le droit de franchir une porte de plus que le commun des mortels et il nous prie de l'attendre. Il va à une petite guérite à gauche, parlemente avec des prêtres et leur laisse son chapeau et son pardessus (il est vêtu à l'européenne [1]).

Notre compagnon pénètre par une petite porte dans l'enceinte voisine. Il ne cesse pas d'être visible pour nous, et là ou il est, il ne voit rien de plus que ce que

1. Le pardessus joue un grand rôle dans la politesse japonaise. On doit l'ôter comme on ôte son chapeau. A Tokio, un jour que j'étais allé m'inscrire au palais impérial, j'ai vu un des laquais prier un de mes compagnons de retirer le sien avant d'approcher des registres pour signer.

nous voyons nous-mêmes. Mais il est un petit peu plus près du sanctuaire, et il en devient tout rouge d'émotion. A son retour, il est comme transfiguré.

Quand je dis qu'on ne voit rien, d'où nous sommes, j'ai tort. Au-dessus des palissades, on distingue plusieurs toits à double pente, en bois. Et les perches qui forment l'angle du pignon se prolongent vers le ciel. C'est la cabane primitive, la hutte préhistorique.

Chacun autour de nous, citadin, paysan, marin, montre un visage grave et respectueux.

Et c'est tout. C'est tout ce qu'on voit dans le temple shintoïste le plus important et le plus vénéré.

***

Qu'est-ce donc que le Shintoïsme? C'est la religion nationale du Japon. Elle peut se superposer aux autres religions; on peut, paraît-il, être bouddhiste, mahométan, chrétien et shintoïste tout à la fois. Athée et shintoïste également. Mais avant de vous répéter ce que j'en ai appris pendant mon séjour au Japon et après, voulez-vous que d'abord je vous en dise la légende?

Je l'ai apprise sur deux kakémonos achetés à Isé.

— Voilà, me dit notre aimable et savant compagnon, toute l'histoire de nos origines. Ces deux personnages sont Izanagui et sa sœur Izanami.

— Les premiers dieux?

— Non. Avant eux, il y eut de nombreuses générations de dieux sur lesquels nous ne savons rien ou presque rien. Izanagui et Izanami furent désignés par eux pour créer l'archipel japonais.

— Pourquoi regardent-ils ces deux petits oiseaux avec tant d'attention?

— Izanagui et Izanami ignoraient l'amour, et c'est des oiseaux qu'ils l'apprirent.

— Et quand ils le surent?

— De leur union sont nées les îles du Japon et beaucoup d'autres dieux. Izanami mourut en mettant au monde le dieu du feu. Son mari, tel votre Orphée, voulut aller la reprendre au dieu des morts. Il la retrouva, après bien des combats, mais, dans l'ardeur de sa joie et de ses embrassements, il brisa une des dents du peigne de son Eurydice, et s'aperçut alors, avec horreur, qu'il n'avait plus dans les bras qu'un amas innomable de chairs putréfiées. Pour se purifier, il alla se baigner dans un torrent. De chacune des pièces de son vêtement laissées sur la rive, naquit un dieu, et aussi Amatérasou d'un de ses yeux et Sousano-o de son nez.

Sousano-o, si j'ai bonne mémoire, est le mâle impétueux qui fit à sa sœur de si blâmables plaisanteries, après une dispute?

— Vous l'avez dit.

— ... Et c'est ici que se place un très gracieux épisode de la mythologie japonaise.

Amatérasou, la déesse du Soleil, vexée de la brutalité fraternelle, alla bouder dans une grotte d'où les supplications des dieux ne purent la faire sortir. L'un d'eux cependant — qui connaissait déjà le cœur féminin — amena devant la grotte une autre déesse d'une grande beauté. Les dieux s'assemblèrent en un orchestre, et aux sons de cette musique, la déesse dansa. Et, tout en dansant, voici qu'elle laisse tomber successivement les vêtements qui couvraient son corps admirable. A la chute de chaque voile, les dieux chantent, exaltent la splendeur des charmes qui leur sont ainsi révélés. Amatérasou, du fond de sa grotte, entend ces louanges. Piquée dans son amour-propre et un peu jalouse, elle écarte les pierres qui fermaient son abri afin de

voir s'il est réellement une femme, autre qu'elle-même, qui mérite de tels hommages.

Un dieu, qui l'attendait à ce moment, saisit les pierres entr'ouvertes, les renverse, et Amatérasou se trouve ainsi en face de la déesse nue dont il lui faut bien constater l'éclatante beauté. Mais aussitôt on lui présente un miroir ; et Amatérasou, après s'y être regardée, se reconnaissant comme la plus belle, cesse de bouder et consent désormais à éclairer la terre.

Son frère Sousano-o fut banni du ciel. On lui donna l'empire des mers. Il tua un dragon à huit têtes, qui était la terreur du pays, et, après bien des événements où il est question d'un sabre enchanté et d'une grue gigantesque, il fut, avec l'assentiment de sa sœur Amatérasou, l'ancêtre de Jimmutenno, le premier Mikado [1].

Il semble bien qu'il n'y ait pas là la base d'une religion. Et en effet, ces dieux, en tant que dieux, n'ont point de fidèles. Ils ne sont adorés que parce qu'ils font partie du Japon, parce qu'ils sont les créateurs du Japon. C'est le Japon qu'on adore en eux. Nul autre peuple au monde n'a eu l'idée de déifier sa propre patrie, c'est-à-dire de se déifier soi-même. Sachant cela, comment serait-on surpris de l'orgueil japonais ? Comment s'en étonner, si l'on connaît les croyances spiritualistes de ce peuple? Pour lui les morts sont plus vivants que les vivants. Les vivants n'agissent pas, ils sont « *agis* » par les esprits des morts qui les entourent, et qui, en train de devenir des dieux, progressent dans le chemin des dieux. Le « chemin des dieux » c'est la signification même du nom de la religion : *Shinto*. La foi du chrétien ne peut être comparée à celle du Japonais. Sans

1. Le *Kojiki*, d'après Chamberlain : Things Japonese et M[lle] de la Mazelière. (*Le Japon.*)

doute, le chrétien croit que l'âme survit au corps, et que les âmes de son père et de sa mère se trouvent encore en communion avec lui. Mais il croit cela sans réalisme. Sa foi s'exerce dans un autre monde que celui-ci. Il dira, par exemple, en parlant d'un père défunt : « *Si* mon père me voit... » Pour le Japonais, la survie des morts est réelle matériellement, si l'on peut dire. Autant qu'il croit à l'existence de la terre, de l'air, du feu, de lui-même, il croit à celle des esprits ou plus exactement à la continuité invisible de ceux qu'il a vus mourir. Et, ces morts, ils ne vivent pas dans un Empyrée, au paradis, au purgatoire, en enfer, c'est-à-dire très loin. Non. Ils survivent là, autour de lui, dans la maison familiale, dans la tablette qui les représente, où ils sont inscrits sous un autre nom que leur nom de mortels, sous leur nom d'éternels, de *Kami*. On leur offre le riz et le saké. On les consulte dans les cas graves. On les salue chaque matin, on les salue avant de partir en voyage, on les salue au retour. On les remercie de ce qui arrive d'heureux dans la maison, car c'est leur œuvre. Tout est rapporté à eux.

Le shintoïsme est la dévotion à la mort, a dit Lafcadio Hearn. C'est mieux : c'en est la négation. Quelle importance peut avoir ce que nous appelons la vie, en face de la vie éternelle ? Cette dernière seule est réelle. Tous les Japonais morts sont des dieux ou sont dans la voie des dieux, en « devenir » divin. Le Japonais qui vit présentement est un être qui attend la vie véritable, celle où l'on entre par la mort. On comprend alors le peu de cas qu'il fait de son existence et l'on s'explique la folie de son courage militaire. On peut dire que le Japonais n'a pas de dieux, parce qu'il en a des milliards, parce qu'il est lui-même un dieu futur. Les dieux, ce sont toutes les humanités qui ont précédé celle d'au-

jourd'hui. Et tous les hommes d'aujourd'hui plus tard seront des dieux.

Le shintoïsme n'a pas de livres sacrés, pas de dogmes, pas de lois. Les vivants ne sont que la manifestation des *Kamis*, et les dieux n'ont pas besoin qu'on leur édicte une morale. Et Hirata (cité par Lafcadio Hearn) a pu dire : « La dévotion à la mémoire des ancêtres est le ressort de toutes les vertus. Celui qui n'oublie pas ses devoirs envers eux ne peut être irrespectueux des dieux ni de ses parents. Un tel homme sera fidèle à son prince, à ses amis, bon et doux envers sa femme et ses enfants. »

Est-ce à dire que tout Japonais raisonne comme nous venons de le faire, et que chacun se fasse du shintoïsme une idée aussi immatérielle? Non. Le peuple est pourri de superstitions. On le voit frapper des mains devant un temple, même shintoïste, ou tirer les cordons des grosses sonnettes suspendues près de l'entrée pour attirer l'attention du dieu. Il n'échappe pas à cet irrésistible besoin de l'homme, d'appeler à son secours une prétendue toute-puissance qu'il croit pouvoir se rendre favorable par une prière et par une offrande. D'ailleurs beaucoup de Japonais sont bouddhistes ou confucianistes. Mais ils sont, de plus, shintoïstes, c'est-à-dire adorateurs du Japon, du seul pays de la terre qui soit l'émanation des dieux, dont les souverains soient les descendants des dieux, dont tous les habitants sont divins par leur passé et par leur avenir.

Si l'on veut se faire une idée du sentiment que professent les Japonais à l'égard de leur empereur, il faut imaginer celui qu'éprouveraient des chrétiens fervents devant un chef dont ils sauraient certainement qu'il est un petit fils du Christ.

Tout cela se résume dans cette phrase de Hirata :

« Les âmes des morts continuent d'exister dans le

monde invisible qui nous entoure, et tous deviennent des dieux avec des caractères différents et différents degrés d'influence... et, comme s'ils habitaient encore leur enveloppe corporelle, ne cessent de servir leur prince, leurs femmes et leurs enfants. »

Donc, une seule loi : le respect des ancêtres.

... Et c'est seulement lorsque, après un séjour à Isé, j'eus compris cela que j'ai compris aussi que les Japonais pouvaient être des marchands déloyaux, et vendre leurs filles aux maisons de prostitution sans se croire coupables. Comment le seraient-ils, puisqu'ils ne font que répéter les actes de leurs ancêtres, lesquels ne sauraient s'en fâcher... et qui sont des dieux!

D'Isé à Nikko. De l'Empereur au Shogun.

Isé, c'est le temple de la déesse du Soleil, ancêtre des empereurs. Nikko, c'est le tombeau des deux grands Shoguns qui au dix-septième siècle...

Quelqu'un à qui je fais lire les épreuves de ce livre :

— Vous devriez bien nous dire ce que c'est qu'un Shogun.

— Tout le monde le sait.

— Le saviez-vous avant de partir?

— Non... Enfin, vaguement.

— Alors?

— Eh bien, le Shogun...

— Vous nous diriez deux mots d'histoire... que certains vous en sauraient gré...

— J'humilierais les autres.

— Soyez bref, on vous excusera.

— Ce sera d'autant plus facile qu'on sait très peu de choses précises sur l'histoire du Japon jusqu'à l'arrivée

du bouddhisme qui lui vint de Chine, par la Corée, en même temps que les doctrines de Confucius, en même temps que l'imprimerie, la boussole, etc... Une belle civilisation au huitième et au neuvième siècle fut suivie d'une décadence. On se battait beaucoup entre clans. Si bien qu'en 1192, le Mikado d'alors confia à l'un des chefs la mission d'assurer l'ordre et la paix du pays. Ce chef fut nommé *Shogun*, c'est-à-dire généralissime.

Pendant sept cents ans, les shoguns régnèrent sur le Japon.

— Et le Mikado?

L'empereur restait dans son palais de Kyoto, effacé, ignoré le plus souvent. Respecté à l'égal d'un dieu, et, comme tel, laissé à l'écart.

— Mais le principe vivait...

— Le principe vivait, et c'est grâce à cette petite flamme, conservée dans un sanctuaire, que la révolution de 1868, qui renversa le dernier Shogun, put s'appeler Restauration. Quelque chose subsistait, qui empêcha le pays de se trouver tout à coup désemparé comme un navire sans boussole. Le Mikado vivant alors prit le pouvoir, et comme il était un homme de génie, ou que tout au moins, il sut s'entourer d'hommes de grande valeur...

— Mais vous avez fait un joli bond, de 1192 à 1868...

— A la fin du seizième siècle, le Japon s'ouvrit à la civilisation européennne. Il accueillit les étrangers dont il reçut les armes à feu et le christianisme.

— Le christianisme?

— A un certain moment, il y eut deux cent mille chrétiens au Japon, et les jésuites y furent puissants.

Yeyasou, un des deux grands Shoguns dont les corps reposent à Nikko, établit des relations commerciales avec l'Asie, l'Europe et l'Amérique du Sud. Il autorisa le prince de Sendaï à envoyer une ambassade à Rome.

— Et comment ces bons rapports ont-ils été interrompus ?

— Les Franciscains eurent avec les Jésuites, qu'ils avaient suivis, des dissensions assez graves. Les Jésuites voulurent établir trop vite leur pouvoir. Des clans chrétiens se mêlèrent aux guerres civiles. Les Hollandais cherchèrent à accaparer le commerce, et dénigrèrent les autres Européens, qui dénigrèrent les Hollandais. Et l'on raconte qu'un jour, un bateau espagnol ayant fait naufrage sur les côtes japonaises, le pilote, par orgueil castillan, dit que son maître avait asservi cent pays lointains, et que ses soldats suivaient ordinairement ses prêtres. L'autre Shogun, Yemitsou, sentit le danger, rendit un édit qui chassait les étrangers, persécutait les chrétiens, et défendait à tout Japonais de sortir du pays, et même d'apprendre les langues d'occident.

— Il ferma le Japon.

— A double tour, et ne laissa pas la clef sur la porte. Si bien que pendant deux cent cinquante ans, le Japon fut totalement isolé du reste du monde. La civilisation s'y développa en vase clos. Les seuls étrangers avec lesquels on garda quelques rapports furent les Hollandais.

— Tout de même.

— Oui, mais de quelle façon ! Les Hollandais, parqués sur un îlot de cent soixante-quinze mètres de long sur quatre-vingt-cinq mètres dans sa plus grande largeur, n'y furent tolérés qu'au prix d'incessantes humiliations. Et, pendant deux cent cinquante ans, le Japon ignora la guerre. D'abord régna la plus grande prospérité. Les lettres, les arts furent en grande faveur. L'éclat de la cour du Shogun rappelle celui de la Cour de Louis XIV, à qui, d'ailleurs, le Shogun fut souvent comparé.

— Eh bien, maintenant, parlez-nous de Nikko.

Sous l'ombre des cryptomerias.

— J'avais pris la résolution de ne pas citer, moi millième, le proverbe japonais : « Ne prononcez pas le mot *merveilleux* avant d'avoir vu Nikko. » Mais vraiment, il est impossible de ne pas le répéter.

Une allée de cryptomerias géants qui se poursuit, ininterrompue, pendant quarante kilomètres, — plus loin que de Paris à Pontoise. — Au bout, un groupe de petits temples qui sont des bijoux de laque et d'or, avec des merveilles de sculpture sur bois. Et, au-dessus de ces temples, très simples : les deux tombes des Shoguns Yeyasou et Yemitsou, les Tokugawa. C'est pour ces deux tombes que l'allée de dix lieues a été plantée, que les temples-joyaux ont été laqués, dorés, sculptés.

Il ne faudrait pas qu'on se représentât une allée droite et large laissant voir, à la fin d'une perspective lointaine, des temples dont on pourrait embrasser l'ensemble d'un seul coup d'œil. On se tromperait : l'allée est tout étroite et son cours, sinueux. Elle est encaissée. Lorsqu'on voulut honorer les dépouilles des deux grands Shoguns, ce fut à l'aide d'une sorte de souscription. Un daïmio, pas riche, offrit simplement de planter, le long de la route, de jeunes cryptomerias. On accepta, et lui, pour ne pas être accusé de parcimonie, planta les arbustes à très courte distance les uns des autres. Or, depuis trois cents ans ils ont grandi. Ils sont devenus énormes. Ils élèvent tout droit vers le ciel des fûts robustes, orgueilleux, qui portent là-haut, à leur sommet, une abondante frondaison. On passe sous un tunnel de verdure. Les troncs resserrés se touchent presque. Et cela pendant si longtemps ! On met près de trois heures à aller d'un bout à l'autre du parcours, au pas de course d'un kou-

roumaya. On croise des mules chargées, des pèlerins avec leurs bâtons et leurs chapeaux en abat-jour, et des Japonaises dont les yeux et la bouche sourient sous la lourde auréole de leurs cheveux noirs.

De place en place, l'aspect des poteaux télégraphiques irrite le touriste qui aurait voulu ne penser qu'aux Tokugawa.

Et l'on arrive ainsi à une longue rue qui interrompt, par ses boutiques de curiosités, la noble enfilade des grands arbres aux troncs dorés.

Puis voici, devant nous, un pont, deux ponts voisins sur un torrent. L'un est de bois laqué rouge avec des ornements de cuivre. Nul n'y passe. L'autre, banal, est celui que foule le pied vulgaire des pèlerins et des curieux.

Le pont laqué possède une légende. Un saint bouddhiste cherchait, il y a bien des siècles, pour y élever un sanctuaire, une montagne qu'il avait vue en rêve. Arrivé devant le torrent où nous sommes, il la trouva. Mais il ne pouvait franchir le torrent qui l'en séparait. Il en éprouvait grand chagrin. Tout à coup, un serpent bleu s'approche de lui et lui offre de le tirer d'embarras. Le saint accepte et, tout aussitôt, le serpent bleu devient un énorme dragon rouge dont la queue se reposait sur une rive, et la tête sur l'autre. Le saint passa sur ce pont merveilleux, et lorsqu'il se retourna pour remercier serpent ou dragon, tout avait disparu. Plus tard, on éleva, à ce même endroit, un pont de bois à la forme élégante, et qu'on laqua de rouge en souvenir du dragon complaisant. Mais seuls les Shoguns avaient le droit de l'utiliser, deux fois l'an, et ce privilège est maintenant réservé à l'empereur.

Le pont franchi (le pont des mortels), on retrouve bientôt les cryptomerias. Ils couvrent la colline, ils se

pressent autour des temples et des édifices sacrés, qui sont situés tout près les uns des autres dans un désordre apparent. De nul point, il n'est possible de les voir tous ensemble, pas plus que de prendre du recul : l'architecte a voulu qu'on ne les découvre que lorsqu'on en est tout près. Ce sont des bijoux, et non des monuments. (Une *pagode* très haute est placée là, comme le Campanile devant Saint-Marc, afin d'imposer à l'œil une certaine appréciation des hauteurs.) S'ils ne sont pas sur la même ligne, ils ne sont pas davantage au même niveau ; ils s'étagent sur le flanc de la colline. De larges escaliers de quelques marches conduisent de l'un à l'autre, au milieu de lanternes de pierre et de bronze, et sous la lumière verte qui passe à travers les feuilles des hauts cryptomerias. Des ruisseaux, de minuscules torrents s'écoulent en chantant par petites cascades. Autour des fontaines de bronze et de pierre, des pèlerins, dévotement, boivent l'eau que des gestes rituels ont sanctifiée.

... Les temples ressemblent un peu, vus du dehors, à des arches de Noé. Le soubassement, à l'indienne, est dissimulé par une galerie extérieure qui court tout autour du sanctuaire couvert d'un toit à double pente. Pas d'étage. L'intérieur n'est guère plus haut ni plus grand qu'un salon parisien. Mais, dans ce petit espace, l'artiste japonais a accumulé toutes les délicatesses, les richesses, les ingéniosités. Pas un point des surfaces qui n'ait été pieusement travaillé. Le bord du toit abrite des groupes sculptés en plein bois, et peints, et dorés. Ce sont des fleurs, des animaux. L'un de ces groupes est célèbre, il représente trois petits singes. Des deux mains, le premier ferme ses yeux, le second ses oreilles, l'autre sa bouche, indiquant ainsi aux hommes qu'il faut se refuser à voir, à entendre ou dire le mal. Les portes sont des débauches de richesses décoratives. Sur

le pilier de l'une d'elles, on montre une imperfection. On vous explique qu'elle est volontaire, que, de propos délibéré, on a commis cette erreur, afin que l'œuvre n'étant point sans défaut, les dieux n'en fussent pas trop jaloux. Partout l'éclat miroitant de la laque, d'un rouge qui sait n'être pas offensant, et les brillantes ferrures d'or; le tout entretenu avec le plus grand soin. Tout paraît neuf. Il semble que, chaque matin, des mains pieuses aient poli toutes ces surfaces avec les soins délicats que méritent des pièces d'orfèvrerie. A l'intérieur, sur de larges panneaux, des animaux fantastiques mais gracieux, des oiseaux géarts charment l'œil par les courbes élégantes de leurs longues plumes tombantes. Les plafonds ont été traités avec le même respect, la même délicatesse, le même talent. Des lanternes de bronze montrent la finesse de leurs ciselures. De tout cela on pourrait faire un inventaire, on n'en peut pas donner de description : c'est la splendeur dans la grâce.

Sans qu'on s'en aperçoive, on estconduit à un escalier de pierres moussues qui monte, étroit, le long d'un mur où l'humidité, qu'entretiennent l'ombre des arbres et les ruisseaux voisins, met la teinte verte des végétations minuscules. Il faut monter longtemps, gravir deux cents marches. Puis on arrive à une sorte de plate-forme sur laquelle s'élève une petite pagode de bronze : c'est la tombe du Shogun. Le contraste de cette simplicité et des magnificences qui la précèdent, provoque le respect et la méditation.

***

Les Tokugawa méritaient de tels honneurs. Lafcadio Hearn raconte ceci de Yeyasu : « Alors qu'il était virtuellement maître de l'empire, ce conquérant — le plus

grand des capitaines et hommes d'État japonais — fut surpris un jour, par un serviteur, secouant et lissant de ses propres mains un vieil hakama de soie qu'endommageait la poussière.

— Ce que vous me voyez faire, lui dit-il, n'est pas tant à cause du prix que j'attache à l'objet lui-même, que pour toute la peine qu'il coûte à produire. C'est le résultat du labeur d'une pauvre femme, et c'est en cela que je l'estime. *Si nous négligeons de réfléchir, en usant de ces choses, au temps et à l'effort qu'elles exigent, notre manque de respect nous ravale au niveau de la bête.*

Nous savons encore qu'à l'heure de sa plus grande prospérité, il résistait au désir de sa femme qui, trop souvent à son gré, lui voulait offrir des vêtements nouveaux :

— Quand je pense, protestait-il, aux multitudes de gens qui m'environnent et aux générations qui doivent venir après moi, je trouve qu'il est de mon devoir, par égard pour eux, d'être très économe des habits que je possède [1].

Les deux Shoguns enterrés à Nikko sont les véritables fondateurs de cette dynastie qui, pendant deux cent cinquante ans, assura la paix au Japon. L'arrivée des étrangers, vers 1850, interrompit cette ère heureuse et fut la cause des luttes intestines qui aboutirent au renversement du Shogunat. On vit alors l'Empereur Mutsuhito se dresser de toute sa taille légendaire devant l'étranger menaçant, et comme un héros endormi depuis des siècles, se réveiller dans la gloire, s'imposer à l'admiration du monde entier, comprendre, avec une rapidité dont l'Europe fut stupéfaite, la nécessité d'emprunter aux barbares d'Occident leurs machines industrielles et

1. Lafcadio Hearn, *Kokoro*. Traduction de madame Léon Raynal.

guerrières, et de prendre, de leurs sciences, tout ce qui était nécessaire pour les repousser.

Est-ce à dire que le dernier Shogun ait vécu? Non, peut-être. On peut prévoir que si le Japon se trouvait sous la terreur d'une guerre civile ou la menace d'une invasion, l'empereur, afin de laisser hors de discussion le principe divin dont la pérennité a déjà sauvé la patrie, nommerait un généralissime chargé de prendre toutes les responsabilités et d'accepter la possibilité d'une défaite. Ce serait la résurrection du Shogunat. Si cela devait arriver, souhaitons pour le Japon qu'il trouve alors un homme noble et valeureux autant que le furent Yeyasou et Yemitsou.

Les fleurs, les arbres et les jardins.

Le Japonais aime les fleurs. Pas toutes les fleurs. Celles seulement qu'on lui a appris à aimer depuis son enfance, et qui sont consacrées par la longue vénération des temps écoulés. Il en est qu'il déteste, les camélias rouges par exemple ; tombés, ils ressemblent, pour lui, à des têtes coupées.

Il y a, dans la mythologie japonaise, une déesse, qui réside sur le Mont Fuji, et dont la seule mission est d'assurer la floraison des arbres dans l'Empire du Soleil levant. Elle s'appelle : *La déesse qui fait s'ouvrir les corolles.*

Les grandes fêtes populaires de ce peuple extraordinaire ne sont pas des anniversaires glorieux, mais les jours d'épanouissement de ses fleurs préférées.

***

A Kyoto, au centre d'un grand parc, il est une grande place, et, au milieu de cette place, un énorme cerisier

dont les longues et fortes branches sont solidement étayées. Dès que s'entr'ouvrent ses fleurs, une foule l'entoure. Vingt mille personnes se répandent dans le parc. Des marchands de thé, de saké, de pâtisserie, de souvenirs et aussi d'objets de piété viennent s'y établir. Des restaurants éphémères, faits de cabanes frêles, s'y installent. Sur des tréteaux, mille étagères sont dressées, où des familles viennent s'accroupir pour manger et vivre en regardant les fleurs mauves dont l'énorme bouquet, dans la poussière ensoleillée, a des légèretés de nuage. Pendant tout le jour et toute la nuit, une foule, élégamment joyeuse, circule autour de l'arbre. Des groupes d'hommes, de femmes, d'enfants s'arrêtent longuement devant lui, pendant des heures, et le contemplent en souriant, perdus dans des ravissements que nous ne pouvons pas comprendre. Cela dure autant que les fleurs pâles. Et lorsqu'une pluie violente ou quelques coups de vent les ont arrachées et flétries, lorsque les pétales dispersés couvrent le sol de leur neige délicate et rose, alors, en un seul jour, les étagères sont démontées, et toute la grande place, et le grand parc où, la veille, une foule se pressait, deviennent subitement déserts et silencieux.

La naissance et la mort des fleurs du grand cerisier ne règlent pas seulement la durée de la joie autour de lui. Dans la ville, et dans le plus beau théâtre, des danses somptueuses commencent le jour où elles s'épanouissent et finissent le jour où elles se fanent. Ce sont les « danses des cerisiers » (Miyako-Odori). Elles ont vaguement un caractère sacré, et leur déroulement attire un grand nombre de spectateurs. Cinq ou six séances sont données chaque jour, chacune devant huit cents personnes. Si l'on prend un billet pour les premières places, on est invité à boire une tasse de thé préparé selon les rites

de la cérémonie traditionnelle, dont je parlerai en détail plus tard. Les danses, extrêmement chastes, consistent en simples évolutions. Mais les danseuses sont les *Geishas*, et les plus belles de tout le Japon. D'autres *geishas* composent l'orchestre et il est difficile de s'imaginer quelque chose de plus gracieux que ces très jeunes filles somptueusement vêtues. Pendant que les danseuses vont de gauche à droite, puis de droite à gauche avec de jolies attitudes et de gracieux mouvements d'éventails, les petits musiciennes grattent leur guitare au long manche; certaines, armées de deux courts bâtons blancs, frappent un petit tambour. Elles font penser aux petits lapins de nos jouets d'enfants. Rien n'est plus gracieusement comique que leur sérieux. Quelques-unes enfin, non moins graves et charmantes, tapent de la main sur un tambourin, en forme de sablier, qu'elles portent sur leur épaule. Il y a un moment où les petits lapins restent immobiles avec un des deux bâtons levé, et les instrumentistes sont alors plus graves et plus gracieuses que jamais.

Si les fêtes, à propos de la floraison des cerisiers, sont célébrées à Kyoto avec plus d'apparat qu'autre part, le Japon tout entier n'en est pas moins en réjouissances. On vient de loin, parfois, pour voir un arbre renommé pour sa beauté. Plus que toute autre fleur, celle du cerisier est sacrée. Elle est l'emblème du peuple japonais, comme le chrysanthème est l'emblème impérial. Il faut remarquer que ces arbres ne donnent pas de fruits et sont cependant l'objet de mille soins. Le Japon est le seul pays au monde où l'on cultive des arbres uniquement pour leurs fleurs.

La campagne en est pleine. Le Japon, c'est l'archipel fleuri. Avant les cerisiers, les pruniers se sont montrés aussitôt la neige fondue. Après eux, en mai, voici les

pivoines éclatantes, puis les glycines laissant pendre leurs grappes démesurées, qui ont rendu célèbre à Tokio le jardin de Kameido, puis les azalées qui égaient la campagne de leurs couleurs éclatantes. En juin, ce sont les iris; en juillet, les convolvulus, et les lotus en août. Viennent enfin les chrysanthèmes. Par surcroît les Japonais considèrent comme des fleurs les feuilles des érables que l'automne a rougies, et qui sont la gloire de paysages renommés rien que pour cela. L'avènement de chacune de ces floraisons donne lieu à une fête. L'apparition de la première lune d'automne est encore une occasion de réjouissances, ainsi que la première neige.

*
* *

Miyanoshita est connu de tous pour la splendeur de son printemps. C'est au printemps que nous y sommes arrivés.

Représentez-vous la Suisse. Mais la Suisse avec une profusion folle de fleurs sur les arbres, et l'élégance des petites Japonaises dessous. C'est la Suisse, avec ses cascades, le gazouillis de ses ruisseaux. Et de plus, sur nos têtes, et devant nos yeux, en haut, en bas, et de tous les côtés, un fourmillement de corolles blanches ou roses. On en voit le long des chemins, dans les jardins, au-dessus des toits, on en voit devant les maisons et dans les mains des promeneurs. On en voit encore sous ses pieds, dans les dégringolades des ravins; et, là-bas, sur les montagnes prochaines, ces grandes taches grises qui apparaissent avec des tons de tapis multicolores aux nuances de pastels effacés, ce sont toujours des fleurs. Fleurs de pêcher, de poirier, de prunier, d'abricotier. On éprouve une certaine gêne à

les nommer, à donner à ces fleurs qui sont leur propre fin, des noms de choses qui se mangent. Ici, elles ne seront pas remplacées par des fruits. Elles ne vivent que pour leur beauté. Elles ne se montrent là que pour le charme qu'elles apportent au renouveau, pour le symbole frais et joyeux de la vie qui reprend après la mort passagère de l'hiver, pour la béatitude de nos yeux ravis devant leur délicatesse et leur tendre éclat. Elles sont le fond d'un paysage dont la grâce suffirait. Les maisons semblent des jouets tout neufs, et les petits ponts sont si précieux aussi qu'ils donnent envie de sourire.

Partout, de l'eau, partout le bavardage des petits torrents courant sur les pierres et parfois happés au passage par des tubes de bambou qui les distribuent dans les jardins.

Je vois encore, dans ce tableau, un groupe de Japonais, coiffés, hélas! de chapeaux mous ou de casquettes de bicyclistes; mais dont l'un, un gros bonhomme, tenait une petite branche verte, toute droite dans sa grosse patte. Je vois aussi, plus loin, quatre jeunes filles, portant chacune une branche de fleurs toutes blanches. Elles avaient l'air de saintes échappées d'un vitrail très ancien, retouché par Watteau.

Et sur les chemins fleuris, des hommes passent, tout semblables à ceux des vieilles estampes japonaises. Ils portent des fardeaux à chaque bout d'un balancier qu'ils déplacent d'une épaule à l'autre. C'est le balancier qui geint. Je les aime de tant ressembler aux personnages des « crépons » dont j'ornais ma chambre, il y a trente ans, et de si bien réaliser le Japon que je suis venu chercher et qu'on m'avait dit disparu.

A un certain endroit, le sol était tout blanc de pétales détachés par le vent, et l'arbre semblait n'avoir perdu aucune fleur.

*
* *

Je n'ai jamais vu, en un seul jour, autant d'hommes et de femmes en état d'ivresse, qu'à Arakawa, près de Tokio, sous les cerisiers fleuris.

Une digue se prolonge à travers la campagne pendant une dizaine de kilomètres. Elle est, de chaque côté, bordée de cerisiers, de sorte qu'en la parcourant on passe sous un long tunnel de fleurs. Entre les arbres, des éventaires où l'on vend des petites bouteilles de saké. Une foule y circule incessamment pendant la première quinzaine d'avril. C'est une kermesse en longueur, une beuverie ambulante. La plupart des hommes portent à la main un flacon de cette eau-de-vie de riz, et une petite coupe. Et tout en marchant, on boit, on s'interpelle, on offre à boire à un passant, et l'on rit. Il y a quelques masques.

Le Japonais résiste mal à l'alcool. Un petit verre de bénédictine suffit à empourprer son visage. Deux petits verres le mettent en ébriété. Sur la digue d'Arakawa, un homme sur cinq a perdu son sang-froid. Et nombreuses aussi sont les femmes qui titubent. Ce n'est pas très joli. Ce n'est pas non plus très laid, parce que le fond d'extrême politesse du caractère japonais préserve ceux-là et celles-ci d'une trop grande vulgarité. Une foule européenne qui compterait autant d'ivrognes serait absolument impossible. Ici, les grossièretés gênantes sont rares, et rares aussi sont les rixes. Des kourouma fermés sont là, tout prêts à emporter les promeneurs qui ne peuvent plus tenir debout. Les autres marchent, la fiole d'alcool à la main, souvent soutenus par leur femme et leurs filles qui n'en sont pas humiliées. Les isolés vont devant eux, se heurtant aux passants, comme des toupies hollandaises. Il y a constamment des ren-

contres où l'on s'interpelle en riant et qui se terminent par l'échange d'une coupe de saké. De chaque côté de la digue, en contre-bas, des familles, installées sur des nattes, font des repas champêtres. J'y ai vu un bon gros homme, coiffé d'un chapeau mou, et que les efforts de toute sa famille ne réussissaient pas à relever. Il s'en amusait beaucoup lui-même et, sous son chapeau mou, sa face rubiconde se trouait d'un large rire à chaque tentative sans effet. La mère le prenait sous l'épaule, la femme le tirait par la main, sans parvenir à rien qu'à le faire glisser sur le derrière. Un gamin de sept ou huit ans, le nez morveux — comme tous ses camarades, hélas! — contemplait la scène sans effroi, ni surprise, en levant la tête afin de ne pas être gêné par la visière de son odieuse casquette prussienne. Une jeune fille se tenait à distance, un peu ennuyée.

Au milieu de cette foule en liesse, un groupe d'Européens a pu circuler pendant plusieurs heures sans être l'objet d'une seule manifestation hostile. L'un ressemble à un Américain, à l'ennemi de demain, et l'autre à un Russe, à l'ennemi d'hier. On les regarde, on les raille un peu. Mais le simili-Russe comprend et parle le japonais. Il riposte avec bonne humeur. Immédiatement les figures s'éclairent et il y a comme une explosion de gaieté et de sympathie. Le difficile, ensuite, c'est d'échapper aux amabilités qui durent trop longtemps, et aux coupes de saké offertes avec insistance.

Mais, mon Dieu! que d'hommes saoûls! que d'hommes saoûls pour fêter des cerisiers en fleurs!

— Ce jour-là, me dit un Japonais, nous ne connaissons pas nos parents.

Quand on sait l'importance du respect filial au Japon, on comprend la force de cette déclaration.

*
* *

Les fleurs, les arbres, les jardins procurent aux Japonais des émotions que nous sommes incapables d'éprouver, de concevoir, de deviner. Ils ont, sinon un sens de plus que nous, du moins un certain sens plus affiné. Pour nous, la disposition des fleurs dans un vase, la formation d'un bouquet comportent certaines lois peu nombreuses et peu compliquées. Pour eux, c'est un art. Et un art qu'on peut apprendre pendant de longues années, sans jamais le posséder à fond. Il y a, à Tokio, un grand magasin de nouveautés qui, « à l'instar de Paris » offre à sa clientèle une attraction à l'ouverture de chaque saison. Ici, c'est une exposition de bouquets, si ce mot de « bouquets », qui évoque une idée de bottelée, peut être employé pour désigner les délicates combinaisons de l'art japonais. Dans un très grand salon, le long des murs, court une galerie à hauteur d'appui, sur laquelle sont posés, assez éloignés les uns des autres, les vases fleuris dont l'ensemble constitue l'exposition de l'art de disposer les fleurs. Presque toujours, il a suffi d'une seule branche ou d'une seule fleur pour créer un petit chef-d'œuvre de grâce, de fragilité, d'élégance. Mais si nous subissons vaguement le charme qui s'en dégage, nous ignorons le pourquoi de notre plaisir. Au contraire, on peut voir des Japonais, hommes ou femmes, campagnards ou citadins, s'arrêter devant un de ces bouquets, et demeurer là, longuement, très sérieux, très intéressés, comme nos critiques d'art devant un tableau. Après un scrupuleux examen, ils se penchent vers leur voisin, lui font part, à voix basse, d'une critique ou lui signalent une beauté, visible seulement pour des yeux avertis. Une usine d'Osaka qui a la prétention d'offrir à ses ouvrières le maximum de

confortable, a créé pour elles un cours d'arrangement des fleurs, comme chez nous on leur donnerait des leçons de musique.

Et il faut bien reconnaître qu'après avoir familiarisé ses yeux avec ces arrangements subtils, un bouquet européen peut paraître une chose grossière. Nos arrangements, à nous, ne sont guère que des oppositions et des harmonies de couleurs. C'est violent d'effet et un peu barbare.

L'amour des Japonais pour la nature se manifeste même sur la voie publique. A Tokio, j'ai vu devant une boutique, au pied d'un poteau électrique, en pleine rue, un minuscule jardin, avec des allées sablées, des arbres hauts comme un porte-plume... et des poissons rouges dans un bocal. Le tout disposé avec un soin minutieux, entretenu pieusement. Les gamins ne pensent même pas à prendre une fleur, à taquiner les poissons rouges ou à jeter des pierres au bocal. Il en est qui s'arrêtent, fixent sur l'ensemble un long regard de connaisseurs et passent. Inutile de dire que les gamins de Paris et d'ailleurs se comporteraient autrement.

On rencontre, très souvent, de ces jardins minuscules qui reproduisent exactement un paysage célèbre, tout en exprimant selon la fantaisie de l'auteur un rêve, ou même une pensée. Notez bien qu'il en tiendrait au moins quatre dans un mètre carré. Cependant, on y voit des collines, des routes, des rivières et des petits ponts en dos d'âne, des lanternes de pierre toutes petites, et des grèves, imitées par du sable très fin ou par des grains de riz. Il y a aussi des pierres. Les pierres ont, pour les Japonais, beaucoup plus de significations qu'elles n'en ont pour nous. Ils y découvrent, dans les formes et les découpures, des beautés auxquelles nos yeux sont fermés. Il y a des boutiques où l'on vend

de ces pierres, dont certaines se paient très cher. Le dessin et la couleur, non la matière, en font le prix. Nous ne pouvons distinguer, nous, aucune raison de la différence de valeur entre une pierre de cinquante ou de cent francs et une de dix sous. Pour nous, elles se valent. Nous sommes comme des sauvages qui mettraient au même rang une chromolithographie et un tableau de maître.

Et cependant nous éprouvons vaguement, en face de ces œuvres d'art, un sentiment agréable. Leur charme, leur beauté s'imposent confusément à nous. Elles nous attirent, nous retiennent et nous font un petit plaisir. Toutes les figures d'Européens sourient devant elles, comme devant les jeux d'un enfant. Les difficultés commencent lorsque nous cherchons les raisons de notre léger émoi. J'ai vu de ces jardins dans les gares, et il m'est arrivé d'y être assez intéressé pour passer, devant l'un deux, les dix minutes de l'arrêt. On sent très bien qu'il y a là autre chose qu'une reproduction minuscule de la nature. Les jouets de ce genre que nous avons vus chez nous apparaissent tout de suite comme des jouets, rien que des jouets. Après un coup d'œil, on les a vus, et l'on ne sent pas le besoin de les regarder encore. Certainement. il y a dans les petits jardins portatifs du Japon une pensée, une esthétique que nous ne pénétrons pas, mais qui agit sur notre sensibilité.

Ces mêmes jardins, on les retrouve, reproduits à une plus grande échelle, à l'intérieur des maisons, dans une petite cour large comme une chambre, et je me souviens qu'à Miyajima, nous nous sommes arrêtés bien souvent dans les rues pour regarder la grande pièce d'entrée d'un hôtel de troisième ordre, d'une auberge, où l'on voyait, à côté du large escalier si raide qui conduit aux chambres, des dispositions heureuses de pierres, de

ponts, de petits arbres et de fleurs. On ne connaît, pour ainsi dire, pas d'habitation dont un coin ne soit ainsi arrangé en jardin. Il en est un célèbre à Tokio, celui d'un marchand de curiosités. Dans un espace qu'on ne peut évaluer, mais qui est très restreint, il y a des collines, des ponts, des bassins, avec des carpes, des arbres nains[1] et des fleurs géantes. Pour donner cette illusion des lointains, il a fallu une science de la perspective et une ingéniosité admirables.

Le jardin de l'Arsenal, dans ce même Tokio, reproduit les cinquante-trois points de vue du fameux Tokaydo, dont M. de la Mazelière a donné une description si pittoresque. Pour nous, par exemple, ce petit étang, parsemé d'îlots, n'est qu'un petit étang. Quelle erreur est la nôtre : c'est la Mer intérieure du Japon!

Un dîner japonais. — La cérémonie du thé. Les geishas.

Parmi les nombreux Japonais qui aiment la France, il en est peu qui mettent autant d'empressement à témoi-

1. Les arbres nains sont une des curiosités du Japon. Ils ont trente ou quarante centimètres de hauteur : pins, érables, cerisiers même, et sont la réduction exacte, dans toutes ses parties, de l'arbre naturel. On voit de ces nains qui ont cinquante ou cent ans, et en effet paraissent très vieux. Certains ont une valeur qui se chiffre par milliers de francs. Les Japonais ne livrent pas volontiers le secret de cette culture. Ils ont toujours aimé l'ésotérisme. J'ai pu savoir cependant qu'il faut greffer une petite branche bien choisie sur une jeune pousse, puis enterrer au-dessus de la greffe, dépoter chaque année, couper certaines racines et certaines branches, et arroser, alternativement avec de la soupe aux haricots et du jus de poisson (*sic*). Il est d'ailleurs des jardiniers spéciaux qui prennent ces petits arbres en pension lorsqu'ils commencent à dépérir. C'est la maison de santé ou l'hôpital des arbres.

gner leur sympathie que M. Inabata, le riche industriel de Kobé. M. Inabata parle français comme un Parisien, et ses deux jeunes filles, qui sont catholiques, ont reçu une éducation française, ce qui ne les empêche pas, au contraire, de porter le costume national avec une grâce parfaite.

En l'honneur de la France et de l'Académie, il donna un grand dîner purement japonais auquel nous fûmes conviés.

***

A la porte extérieure, un vieux domestique nous attendait, et nous fit faire quelques pas dans le jardin où le maître de la maison vint nous souhaiter la bienvenue. Des eaux vives courent partout, et sur des pierres plates irrégulières, on traverse un petit lac bordé de rochers. Les yeux sont charmés par des paysages artificiels qu'égaient des lanternes de pierre. On nous indique un petit pavillon où va être célébrée la cérémonie du thé, et nos hôtes, qui, selon l'étiquette, doivent s'y trouver avant nous, nous quittent après mille saluts. Dès que nous approchons de la porte indiquée, les panneaux s'en écartent. Deux charmantes Japonaises, déjà à genoux, se prosternent, le front contre terre, puis nous invitent à retirer nos bottines. Nous commençons à avoir l'habitude des usages locaux, et comme il convient, nous rendons aux jolies domestiques leur joli salut, nous nous déchaussons et nous pénétrons dans une toute petite pièce où nous sommes priés de nous asseoir... à la japonaise. C'est se mettre à genoux et s'asseoir sur la plante des pieds. Pour les Européens, cela devient un supplice intolérable après quelques minutes. On a pitié de nous, on nous apporte, non pas des chaises, Dieu

merci! mais des coussins où nous serons moins incommodément, et qui nous permettront de ne pas profaner la cérémonie par des attitudes trop barbares.

Bientôt entre une geisha — j'allais dire une prêtresse — avec sa suivante, telle un enfant de chœur. La cérémonie du thé qui consiste, sans plus, à la préparation d'une tasse de thé, va être célébrée avec des gestes rituels, codifiés il y a trois ou quatre cents ans, et qui doivent être scrupuleusement reproduits. La personne qui y procédera avec la lenteur d'usage, gardera jusqu'à la fin une gravité hiératique et ressemblera à un prêtre à l'autel pendant l'office. Les assistants seront recueillis au moins autant que les fidèles, et ils se sentiront envahis par ce respect qui se dégage toujours d'une cérémonie très ancienne, longtemps vénérée.

Elle ne comporte rien de plus, il faut bien le répéter, que les gestes nécessaires à la préparation d'une tasse de thé. Mais chacun de ces gestes est hiératisé, commenté, pour ainsi dire. et considérablement ralenti. Le Japonais pour nommer le thé, l'eau chaude, dit *O-cha* ou *O-you* ce qui signifie l'honorable thé, l'honorable eau chaude. Le vase qui contient le thé est pris comme un vase sacré, à deux mains, avec un écartement déterminé des doigts et des mains. C'est très lentement qu'on l'enlève de cette place pour le mettre à cette autre. La cuiller qui servira à prendre quelques feuilles, est saisie avec la même douce lenteur, à cette distance des extrémités, et non plus haut ou plus bas. On l'élève devant ses yeux, comme pour lui adresser une oraison. Elle est reposée. Puis on déplie, avec la même religieuse lenteur, un petit tissu précieux, et l'on fait le geste stylisé d'en essuyer la cuiller. Il en est de même chaque fois qu'on utilise un des nombreux ustensiles nécessaires. Il semble, à lire cette description, que le spectateur européen doive

bien vite sentir s'échapper son attention. Il n'en est rien, et pendant la demi-heure, l'heure peut-être, que dure la cérémonie, les regards ne quittent pas les mains pieuses de l'officiante ni son visage empreint de gravité.

*
* *

Après, l'on s'en fut dîner.

Il faut longtemps à un Européen pour ne plus avoir de surprise en entrant dans une salle à manger japonaise. Cette pièce est très grande, rectangulaire, et, ce qui nous surprend encore, elle ne contient aucun meuble. Elle est vide, vide, vide. Seuls sur trois côtés, le long du mur, des coussins sont rangés, avec une petite pancarte qui porte le nom du convive. Nous sommes une trentaine dont sept ou huit Français. Et lorsque chacun est assis de son mieux, notre amphitryon va se mettre à genoux, au milieu du côté de la salle laissé vide, et où se trouve l'entrée. Puis, dans un francais très pur, il improvise un toast chaleureusement applaudi, et célèbre la gloire de la France et de l'Académie Francaise. Il dit, avec éloquence, son désir de voir de plus en plus étroitement unis son pays et le nôtre, et en termes si heureux que nous en sommes doucement émus. Un de nous répond, et ces politesses échangées, M. Inabata va s'asseoir à sa place, celle du maître de la maison, c'est-à-dire la plus humble, et il dit, en japonais, une courte phrase dont le sens est sans aucun doute :

— Que la fête commence !

*
* *

Alors les *geishas* entrèrent.

Et ce fut un spectacle d'une incomparable grâce.

Les geishas sont de toutes jeunes filles, presque des enfants, toutes petites, choisies parmi les plus jolies des Japonaises, et vêtues de robes aux couleurs à la fois vives et harmonieuses.

Elles ont l'air de poupées précieuses, et à cause du gros nœud de leur ceinture et de la masse de leurs cheveux noirs, paraissent, par contraste, encore plus menues qu'elles ne le sont. Leurs chaussures, fixées aux pieds par une bandelette qui passe entre le pouce et les autres doigts, ne leur permettent d'avancer qu'à une allure tenant à la fois de la glissade et du trottinement.

Leur visage est si fardé qu'il demeure sans expression, lorsqu'on les voit d'un peu loin. Seules, elles sont debout dans la grande pièce, et, si petites qu'elles soient, elles paraissent les plus grandes, les convives étant assis à terre. Et de les voir ainsi, de bas en haut, comme au théâtre on voit les actrices, elles semblent plus distantes, plus inaccessibles, immatérielles. Il faut un effort pour les croire « vraies. » On dirait encore des petites bonnes femmes en sucre, des produits de confiseur, tant elles sont roses et blanches, d'un blanc et d'un rose artificiels.

Elles arrivent de là-bas, derrière le paravent, les petites fées. Chacune porte à deux mains une caissette contenant des fruits et des feuillages d'où s'élève une branche fleurie de cerisier. Elles glissent, elles s'approchent à petits pas et, devant chacun de nous, elles posent à terre leur joli fardeau, s'agenouillent et font la plus profonde prosternation, à laquelle il est, d'ailleurs, de bon ton de répondre en s'inclinant aussi, très bas. Elles sont six ou huit pour assurer le service; elles doivent donc aller plusieurs fois au dehors chercher les plats, et cela provoque là-bas, au fond de la salle par où elles entrent et sortent, un va-et-vient de couleurs et d'élégances qu'on ne se lasse pas de regarder.

Il en est, et ce sont les plus jolies, qui demeurent devant les invités que l'on veut particulièrement honorer, et vous avez alors cette petite frimousse artificielle en face de vous, de l'autre côté de la dînette de poupée qu'on vous a apportée. Devant un Japonais elles sont tenues d'être spirituelles. Elles ont d'ailleurs reçu une éducation spéciale — ô Athènes! — et appris par cœur de nombreux poèmes dont elles savent, paraît-il, placer la citation avec beaucoup d'à propos. En même temps, elles doivent veiller à ce que le dîneur ne manque de rien. A l'affût de tous ses gestes elles devinent les moindres désirs et les préviennent. D'elles-mêmes, elles remplissent de saké les petites coupes blanches et vous les offrent en souriant. Pour nous, qui, hélas, n'entendons pas le japonais, leur bonne volonté qu'on voit chagrine de ne pouvoir se manifester toute, se borne à des petites mines, à des rires, à des invitations fréquentes à boire le léger alcool de riz, à des saluts profonds et plus souvent répétés.

Tout cela se passe le plus honnêtement du monde, et le convive ne cesse d'être séparé de sa délicieuse servante par la petite table basse qui porte les mets. La geisha est chargée de charmer, d'exciter l'esprit et de verser à boire. Rien de plus. Et qui s'y tromperait passerait pour un barbare, et ferait beaucoup de chagrin à cette pauvre enfant, dont la physionomie, cependant, ne cesserait pas d'être éclairée par un sourire.

Après quelque temps, le premier appétit satisfait, on voisine. L'amphitryon vient prendre, devant l'hôte qu'il veut honorer, la place de la geisha, et après un grand salut, naturellement, il lui dit :

— Voulez-vous me faire l'honneur de me laisser boire un peu de saké dans votre coupe?

On doit alors tremper sa coupe dans le bol d'eau qui

a été donné à chacun pour cet usage, la donner au visiteur et la remplir. Puis on demande à son tour de boire dans la même coupe. C'est d'un symbolisme charmant. Seulement comme chaque convive se croit obligé de faire la même visite de politesse à celui en l'honneur de qui est donné le repas, il en cuirait vite à ce dernier si l'usage ne permettait de se borner au simulacre. On s'en tient alors à une causerie, et ce défilé d'interlocuteurs n'est pas sans agrément. Ensuite, on va soi-même rendre des visites; après quoi, dans le fond de la salle, paraissent les danseuses.

Elles ne nous donnent pas le spectacle des danses ordinaires. Par une délicate pensée de M. Inabata, ce fut une fête franco-japonaise qui nous fut offerte. Il n'y eut pas un numéro où les couleurs des deux pays ne fussent associées, et les cœurs de tous les Français présents se dilatèrent à la vue de nos trois couleurs si gentiment agitées aux mains délicates des danseuses, et saluées de vifs applaudissements par les mains plus robustes de toute l'assemblée.

On but avec chaleur et sincérité à l'amitié des deux pays, et, lorsque le moment de se quitter fut arrivé, le maître de la maison, suivant l'usage, fit faire un gentil paquet de la corbeille de fruits apportée au commencement du repas, puis en fit présent à chacun, en y joignant des petits drapeaux, des couronnes et des éventails.

Dans un grand cerisier en fleurs qu'on avait traîné au milieu de la salle, les lampions aux couleurs japonaises et françaises s'éteignirent successivement.

Et dans le jardin, des lumières électriques et de grands feux brillaient, projetant des ombres fantastiques sur les ponts minuscules, sur l'étang et sur la verdure des arbres voisins.

*
* *

M. Inabata ne se contente pas de témoigner ses sympathies françaises par des fêtes comme celle-là. Il sait en donner des marques plus durables. Dans son jardin, mais au bord de la route, on voit une grande stèle de pierre noire, sur laquelle sont gravés en français ces mots :

A LA MÉMOIRE DE LÉON DURY
SES AMIS ET SES ADMIRATEURS.

Le prix de cette stèle fut payé par une souscription publique à laquelle participèrent exclusivement des Japonais.

Qui donc était ce compatriote jugé digne d'un tel honneur?

Léon Dury fut consul de France à Nagasaki, de 1860 à 1866. Il remplit ses fonctions de la manière la plus louable. C'est pourquoi on le nomma consul... à Madagascar. Mais Dury aimait le Japon, il sentait qu'il y pouvait servir utilement la France, il refusa d'aller à Madagascar et revint au Japon, en simple particulier. Le gouvernement japonais le nomma directeur d'une école de Kioto où il enseigna la langue française. Il remplit ensuite les mêmes fonctions à Tokio, et en 1877, il eut la mission d'accompagner en France un groupe d'élèves que le gouvernement y envoyait pour achever leurs études.

« ... Dury a contribué pour une large part à l'œuvre d'éducation qui répondait alors à l'un des besoins les plus essentiels et les plus urgents du Japon. Professeur, il ne s'était pas contenté d'enseigner le français à ses élèves, mais leur avait ouvert, pour qu'ils y puisassent à pleines mains, le trésor de sa vaste érudition; appelé par le

gouvernement japonais à la haute et délicate mission de diriger les études des jeunes gens envoyés en France, il ne fut pas seulement pour ceux-ci un Mentor éclairé et indulgent, mais sut leur faciliter leur tâche et la rendre plus féconde. Il se révéla, en un mot, un éducateur dans l'acception la plus large du terme et exerça une influence prépondérante sur le développement intellectuel de toute une génération d'hommes dont beaucoup, à l'heure actuelle, occupent au Japon, dans la politique, dans l'administration, dans la magistrature, dans la diplomatie, dans l'armée, dans l'industrie, de hautes situations, et ont contribué, chacun suivant sa condition, à l'agrandissement de leur pays.

« Ce sont des hommes qui, unis dans une commune pensée de pieuse vénération envers leur ancien maître, ont voulu lui consacrer, au Japon même, un monument durable qui attestât et ses mérites et leur gratitude[1]. »

Sur ce monument, on lit ces mots :

« Il aima le Japon et le fit aimer. »

C'est une épitaphe que j'envie et que je veux mériter.

Les rapides de Hodzou.

Tout près de Kioto, il est une promenade classique que ne manque aucun touriste; c'est la descente des rapides de Hodzou. On affirme même que des jeunes Américaines la font tous les jours afin de se procurer un petit « excitement ».

On l'éprouverait, le « petit excitement », si toute l'excursion n'était organisée, surveillée, et défendue dès que le niveau des eaux permet de redouter le plus petit danger.

1. Extrait d'une conférence de M. De Lucy-Fossarieu à la Société franco-japonaise de Paris.

On remonte le torrent en chemin de fer, à mi-flanc de la colline au bas de laquelle il coule. On est assez haut, pas trop, et l'on s'invite d'avance à frémir à la vue de l'écume soulevée par les vagues qui se brisent sur les rochers, à la vue des chutes que tout à l'heure on sautera en bateau.

A l'arrivée, des kourouma attendent les voyageurs et les transportent aussitôt dans de grands bateaux très longs, tout plats, qui ne servent à rien autre qu'à amuser les touristes. On pense aux attractions de Luna-Park. Une fois sur la rivière, elle paraît plus large et plus profonde que lorsqu'on la regardait du haut des wagons. Et si l'on n'était pas certain, encore une fois, qu'il n'y a aucun danger, on pourrait ressentir quelque inquiétude à deux ou trois passages où le dénivellement est de quatre ou cinq mètres sur deux longueurs de bateau.

On arrive en boulet sur le rocher qu'un coup de bambou donné à temps fait éviter. Le plancher du bateau est flexible. C'est une condition de la possibilité de cette course, les planches très longues cèdent et ne se brisent pas. Au début, la sensation qu'on éprouve à sentir, sous ses pieds, les poussées de l'eau, est assez inquiétante, mais on s'y fait rapidement.

On rencontre des trains de bois, avec des hommes qui, eux, ne « font » pas le rapide pour s'amuser, et dont le courage et l'habileté sont admirables. On croise aussi d'autres bateaux qui, ayant descendu des touristes, remontent pour en prendre d'autres. C'est le plus joli du spectacle. Trois ou quatre hommes halent le bateau par des cordes très minces qui ont l'air de ficelles. Ils bondissent sur les rochers, et, tirant parfois dans des directions différentes, arrivent ainsi, après un travail qui dure de très longues heures, à remonter le rapide.

— Tant de mal, dit une bonne âme, pour le plaisir de quelques-uns !

— Non. Il n'y a pas à s'apitoyer. Ces gens gagnent trois ou quatre fois plus qu'en labourant la terre. Cette descente quotidienne des rapides est une école de courage et d'adresse, un débouché d'énergie et l'occasion d'un bon salaire. Comparez d'ailleurs leurs figures avec celles des ouvriers d'usine.

Cette petite partie de plaisir, cette descente sur l'eau dure une heure ou deux. Lorsqu'on arrive en bas, dans un bief calme, on se trouve dans un paysage animé par des canotiers nombreux et par des cabarets qui, sur les rives, sont remplis d'une foule en liesse... On a la sensation très vive d'être à Bougival. C'est aujourd'hui jour de fête, en effet, jour de fête des fleurs. Tout le long de la rivière, des marchands ont installé des tentes ouvertes, sous la toiture desquelles des familles assemblées déjeunent et boivent du saké. Tout ce monde a toujours l'air d'être installé sur des étagères.

Plus loin, nous tombons dans la foule, nous constatons que plusieurs Japonais sont ivres et comme ils le prouvent par quelques marques de grossièreté, le Japonais distingué qui nous accompagne me dit avec mépris :

— Ce sont des marchands.

Le Fuji.

Depuis longtemps, dans le train, je *le* guettais. Ah ! ce Fuji ! M'a-t-il fait assez rêver ! J'ai sa silhouette obsédante devant les yeux depuis quarante ans. C'est vers 1875 que l'art japonais fut révélé en France au grand public, et qu'on vit alors chez nous des milliers et des milliers de dessins où le Fuji montrait presque toujours sa silhouette.

Qu'est-ce que le Fuji?

C'est une montagne unique au monde. Aucun sommet, si ce n'est l'Olympe, n'a été autant aimé, autant célébré par les hommes. Tous les artistes japonais en possèdent le profil « dans la main ». Chacun l'a répété, et l'on ne peut imaginer tous les artifices inventés pour offrir, de cette montagne, un aspect nouveau. Aucun paysage n'a été reproduit par le dessin à tant d'exemplaires. C'est un phénomène, en réalité, cette montagne de quatre mille mètres qui se dresse toute seule au milieu de collines qu'elle dépasse de presque toute sa hauteur [1].

La pureté de ses lignes est aussi un sujet d'émerveillement. Elles représentent presque géométriquement un cône tronqué à large base. On peut dessiner le Fuji de deux traits, par deux lignes obliques : un accent circonflexe épointé. Ces deux lignes embrassent l'espace de tout un pays. Elles s'élancent l'une vers l'autre et vers le ciel et ne se rejoignent pas, car le Fuji, dans une explosion, rejeta son sommet, se projeta lui-même.

Il est là-haut, tout blanc de neige éternelle et dans ce ciel bleu, il est pur, simple, schématique. Certes, le Mont-Blanc est aussi haut, mais à côté de lui le Mont-Rose est presque son égal (ah! le Mont-Blanc et le Mont-Rose!) et comme il est encore entouré de nombreux sommets, on n'en peut voir le profil. Le Fuji, lui, est seul, comme un Dieu!

Il paraît une sublime et grandiose bizarrerie, une exception, une monstrueuse fantaisie de la nature, une poussée sans seconde de la terre. C'est lui qui pourrait être fier de son splendide isolement! Et comme on comprend que l'imagination des hommes en ait été frappée,

1. Sauf une, qui a surgi pendant un cataclysme, il y a deux siècles, et qui est maudite par tous les Japonais parce que sa présence est un attentat à la majesté du Fuji.

plus peut-être qu'elle ne put l'être par l'Himalaya. Le Fuji est seul. On conçoit qu'il soit devenu pour tout un peuple l'emblème même de la Patrie! Il est au centre du pays; nulle part sur la terre il n'y a rien qui lui ressemble; depuis la période la plus lointaine, l'homme d'ici, dès qu'il a pu lever les yeux, a été ému devant ce géant. Pour nous-mêmes, qui sommes venus de si loin, il est émouvant, parce que beaucoup d'hommes ont été émus devant lui. Je le cherchais depuis longtemps derrière les vitres de *l'observation-car*, dans le ciel un peu couvert. Tout à coup, se sont montrées, beaucoup plus haut que je ne les attendais, deux grandes lignes blanches obliques : c'était lui. Il est symbolique : on a envie de le saluer.

Dès que je le signale à l'employé du train, celui-ci se précipite, court avertir les voyageurs en criant : *Le Fuji! Le Fuji !* Tout le monde se réveille, se lève et vient contempler le mont sacré. Aujourd'hui seulement je puis dire que j'ai vu le Japon. Du train, où nous sommes, nous allons, pendant des heures, le voir, l'entrevoir, le perdre et le retrouver. Nous semblons l'atteindre, passer devant lui, le laisser derrière nous, puis tout à coup le voici qui surgit de l'autre côté, tout près, cette fois, blanc sur bleu, avec un nuage autour de ses flancs, comme une écharpe grise.

On comprend l'obsession qu'il a exercée sur les artistes japonais. On peut être orgueilleux d'être né à son ombre et à sa clarté. Des hommes primitifs auraient pu se reconnaître comme parents, rien qu'en traçant sur le sable cet accent circonflexe épointé, tout blanc au sommet, et gris ou vert à sa base.

En raison de sa hauteur, il ne change guère suivant les saisons, et non plus pendant la vie d'un homme. Il paraît donc immuable et éternel.

... Et il est le lieu où règne la Déesse qui fait s'épanouir les fleurs...

Un Mont Saint-Michel japonais.

C'est le Mont Saint-Michel sans monuments, mais c'est le Mont Saint-Michel tout de même, puisque c'est un rocher pittoresque habité, qui devient une île à marée haute.

Il s'appelle Enoshima, et il est situé près de Tokio. Un long pont de bois fragile, où ne passent que les piétons, le relie à la terre. Ce pont est long, long, long, sans être rectiligne. Son plancher accroché vaille que vaille à des bambous de hauteurs inégales, est animé par un incessant va-et-vient. On y voit tout ce qu'un ancien dicton énumérait au sujet du Pont-Neuf. On y rencontre des pèlerins, des prêtres, des soldats, des pêcheurs et des Japonaises de toute classe. Les pèlerins ont des grands bâtons, des chapeaux en abat-jour et des clochettes au cou ; les prêtres ressemblent à tous les prêtres, et les Japonaises sont gracieuses comme à leur habitude. On est ravi : *on reconnaît les estampes !*

Si l'on regarde devant soi, on voit toute une dégringolade de maisons pimpantes. Et, comme la pente du rocher où elles sont construites est raide, elles ont l'air d'être bâties les unes sur les autres. Il y a un hôtel dont les trois corps de logis sont ainsi superposés. Les fondations du second sont plus élevées que le toit du premier, et de même pour le troisième.

De chaque côté de ce pont fragile où l'on passe cependant sans inquiétude, on voit sur le sable, à marée basse, des instruments de pêche comme je n'en ai encore jamais vus. Ce sont d'énormes paniers semblables à des

touries gigantesques, à des ballons. Un brancard y est fixé de chaque côté, et il faut quatre hommes pour en porter un. Et comme il y en a beaucoup, leur ensemble, à côté des bateaux, produit un effet bizarre. Des hommes affairés circulent tout autour, chargés de hottes, chargés de filets, de mâts, de voiles, d'avirons. Des femmes aussi s'empressent à aider le père ou le mari. Des bateaux échoués sont remis à la mer, et chacun emporte un ou deux de ces énormes paniers, plus gros que soi. Et à cause de tout cela, on met très longtemps à passer sur le pont japonais d'Enoshima.

Il conduit à une rue, à l'unique rue du village et du rocher. Mais quelle rue! C'est, par endroits, une échelle; par d'autres, un escalier et il arrive aussi qu'on y trouve quelques passages à peu près plans. Là non plus le touriste ne pense pas à aller vite. La rue est bordée de boutiques. Mais quelles boutiques! On y vend exclusivement des objets de piété et des souvenirs d'industrie locale. Or, comme l'industrie locale vient de la mer, ce sont des produits de la mer qu'on voit aux étalages. Du corail rose surtout et des coquillages. Mais quels coquillages! La nature ici est aussi fantaisiste, aussi surprenante, aussi élégante, aussi spirituelle, allais-je dire, que le sont les Japonais. Les coquillages ont l'air d'autant de défis à la routine, à la régularité, à nos habitudes. Et comme si ce n'était pas assez, on les a assemblés pour en faire les objets les plus invraisemblables. On vend aussi des poissons. Mais quels poissons! Ils servent de lanternes et ressemblent aux paniers inattendus des pêcheurs. Ce sont des *fougous;* il en est de différentes tailles, depuis celle d'un moineau jusqu'à celle d'une poule. Le fougou, lorsqu'il est vivant et poursuivi, possède la faculté de se grossir considérablement. Il ressemble alors à un jouet d'enfant, à un ballon qui

aurait des nageoires, une queue et un bec d'oiseau : un tout petit bec, armé de dents fines. Ajoutez qu'il est de couleurs vives. Les Japonais en mangent, mais il paraît que c'est un poison pour les étrangers. On le vide, on souffle sa peau, on la vernit, on la perce d'un trou et voilà les lanternes que l'on vend dans la rue en cascades d'Enoshima.

On y vend aussi des pierres pour orner les jardins minuscules, et aussi beaucoup d'algues de mer, qui sont comestibles. Qu'y vend-on encore ! Des éponges, et mille articles de toilette faits de choses brillantes dont nous ignorons l'origine... et encore bien des objets que je ne puis nommer parce que je ne sais de quoi ils sont faits, ni à quoi ils seront employés.

Sur les petites places, sur les paliers, on voit des auberges, et, par leur porte ouverte, des jardins comme ceux dont j'ai essayé plus haut de donner une idée, et des maisons de thé, et des petits temples, et des petits autels sans prétention, mais tout de même vénérés.

De temps en temps, la file des boutiques s'interrompt. Alors, on a la vue de petits précipices de rien du tout, et des échappées sur la côte lointaine. On subit une série d'à-coups de grandeurs et de miévrevies... Et tout le long du chemin, le sourire des passants et les sourires des marchandes, les appels de celles-ci, leurs invitations à l'achat, qui savent s'arrêter avant l'indiscrétion. Puis on descend, pour remonter sur un autre mamelon où l'on retrouve la même fête des yeux dans la même atmosphère de douceur et de gaieté.

Il faudrait répéter incessamment ces mots : charmant, gracieux, élégant. On n'est pas encore au bout de sa promenade qu'on se promet de revenir dans cet adorable village ; on pense sérieusement même à ne pas le quitter, et à finir ses jours au milieu de ce peuple qui paraît

n'avoir d'autre préoccupation que de jouir du plaisir d'admirer et d'aimer la nature dans ses beautés menues et dans ses caprices.

Et comme on comprend que la divinité de ce lieu béni soit Benten, une des divinités bouddhiques du Bonheur ! Cette bonne déesse, jadis, ayant appris qu'un monstre dévorait les enfants d'Enoshima, sortit de terre, et mit fin aux crimes du monstre. Savez-vous comment ? En l'épousant. Peut-on rêver ici d'un châtiment qui ne comporte pas l'idée de quelque tendresse ?

Devant chaque petit point de vue, on trouve un banc, ou un abri qui semble avoir été orienté, disposé avec sollicitude, comme pour quelqu'un d'aimé. J'ai le souvenir d'une clairière grande comme un drap, et où se résume la mélancolie de certaines places désertes et abandonnées de petites villes italiennes déchues et la paix d'un cloître, avec le charme d'un intérieur disposé par une tendresse attentive. Et il n'y a rien autre que des arbres, des pierres moussues, des bouddhas chenus, qui ont l'air heureux, apaisé, calme, comme des invalides au premier soleil d'été. Mais tout cela élabore, rayonne, crée une atmosphère d'une invraisemblable tranquillité, d'un calme qui enveloppe. On se sent non seulement à l'abri des vents, des tempêtes, mais encore loin, bien loin des passions, des haines, des turbulences de la vie fièvreuse dont apparaît toute la vanité.

Tout en haut, — oserai-je le dire ? — j'ai passé un des plus doux moments de ma vie. Grâce à quoi, je ne sais. On respire ici, avec chaque gorgée d'air, un bien-être attendri, un apaisement qui ne laisse d'autre force que celle de sourire. Et d'où cela peut-il venir, si ce n'est de l'air même qu'on respire ? Nous nous sommes tout simplement, tout prosaïquement assis, en plein air, devant une maison de thé, et nous y avons mangé des *zazaï*,

c'est-à-dire de gros coquillages que l'on sert bouillants, dans leurs coquilles hérissées. Seulement, nous étions sous des arbres, on voyait la mer à travers leurs troncs, et le ciel à travers leurs branches. Des servantes passaient en claquant leurs sandales de bois, et souriaient. Sur une étagère, près de nous, un couple japonais se tenait immobile, ayant l'air d'accepter le bonheur et de se laisser, comme nous, pénétrer par la douceur attiédie d'une brise parfumée qui faisait tomber des fleurs sur la terre, lentement, très lentement.

On voudrait ne jamais s'en aller, et l'on sent la folie de ceux qui s'agitent.

On descend, cependant, dans le mystérieux silence du crépuscule, et on échange sans motif des sourires avec les passants.

Matsoushima.

Ce Japon est désespérant.

Lorsque, non sans mélancolie, on quitte un de ses paysages, on se dit : « Je ne verrai rien d'aussi beau ». Et l'on va plus loin, et l'on est tout surpris de trouver sinon mieux, tout au moins aussi bien et différent.

C'est ce qui m'est arrivé à Matsoushima, un des trois sites sacrés du Japon. Les deux autres sont Miyajima et Amano-Hashidaté. (Je ne vous ai pas parlé de ce dernier qui ne m'a pas enthousiasmé. C'est fort joli, on a une belle vue du sommet de la colline, mais je n'y ai rien trouvé d'extraordinaire, si ce n'est une digue qu'il faut regarder, de là-haut, entre ses propres jambes, et en lui tournant le dos, par conséquent. Pour cela, on monte sur un banc. Japonais, Japonaises et touristes n'y manquent pas; les jolies Américaines surtout.

Et cela peut donner quelques horizons assez pittoresques, mais qui ne sont pas spéciaux au Japon.)

Revenons à Matsoushima. Lorsque j'ai découvert le paysage sacré du point où il faut le voir, je n'ai pu retenir un cri d'admiration ou, mieux, de ravissement.

Mais je dois vous dire d'abord comment on y arrive, car cela importe beaucoup. On couche à Sendaï, la ville du grand Date Masamoune, où se vendent de curieux bibelots en bois fossile ; on prend de bonne heure le train pour Shirogama et, là, on frète un petit bateau.

Le patron de celui que nous avons pris ressemblait à saint Pierre. Il nous conduisit parmi le fourmillement d'ilots de la baie. Nous n'y trouvâmes que déception. Les îlots sont bizarres, mais c'est la baie d'Along, vue par le plus gros bout de la lorgnette. Le programme comporte une partie de pêche. On nous conduit le long d'un grand filet fixe, et qui se termine par une chambre à peu près semblable aux « cœurs » des plages normandes. On puise là-dedans avec un filet emmanché d'un long bois et on en tire beaucoup de poissons qui ne sont pas aussi différents des nôtres que je l'espérais. Je commence à mal augurer de la journée et je fais demander à l'interprète s'il ne serait pas possible d'aborder à l'une de ces îles où l'on voit des maisons. Mais ces maisons, paraît-il, sont des hôtels, bondés en été, vides aujourd'hui en avril.

— Peu importe, dit saint Pierre, on y trouvera toujours du riz et du thé, et du bois pour faire cuire quelques poissons.

On oriente la voile, on vogue, on aborde, on débarque, on grimpe la rue d'un village désert dont les habitations sont fermées de volets, on arrive à l'hôtel, on frappe — et nul ne répond.

Saint Pierre ne désespère pas, il part et revient bien-

tôt avec le propriétaire de l'hôtel qui nous fait les mille gracieux saluts d'usage, ouvre sa porte, nous prête un fourneau, des verres, des assiettes, des couverts et se réjouit de nous voir nous empresser à disposer la table en plein air, tandis que saint Pierre, qui a trouvé de l'eau, vide et lave quelques poissons, et allume le feu. Il est superbe et puissant, saint Pierre, quand sa silhouette se découpe sur le ciel et sur la mer. Il a des délicatesses charmantes lorsque, de ses grosses mains, il dispose les poissons sur le gril. Il a l'air de s'amuser autant que nous, et son œil malin rit au coin de la paupière. Voici le propriétaire de l'hôtel qui revient, il est allé chercher du riz dans une maison voisine, et paraît tout heureux de son succès. Transportez la scène dans un de nos « petits trous pas chers » et représentez-vous la façon bien différente dont seraient accueillis des étrangers. Peu à peu, des habitants sortis des demeures qui semblaient vides nous regardent manger avec une curiosité sympathique. Ils assistent même à notre départ et nous accompagnent jusqu'à notre bateau. Nous avons toute une suite où grouillent les gamins morveux, à côté de grandes sœurs de six à huit ans qui portent dans le dos le tout petit frère. Ces « enfants à deux têtes », comme dit le frère Yves, sont ce qu'on voit le plus souvent au Japon.

Et nous voilà repartis, naviguant entre les rochers aux contours bizarres. Il y en a, paraît-il, huit cent huit. C'est sans grand intérêt et je me résigne à la déception.

Je me résignais trop tôt.

Nous abordons enfin à Matsoushima. Des porteurs d'hôtel sont au débarcadère ; ils s'emparent des valises, de nous aussi et nous emmènent plus qu'ils ne nous conduisent. Nous ne voyons rien de ce qui nous entoure, car il faut regarder où l'on marche, dans ce raidillon

encombré d'embûches par des travaux d'aménagement. Enfin, on arrive à l'hôtel, sur une plate-forme, on se retourne et c'est alors qu'on jette un cri de plaisir et de surprise.

Toute la mer a l'air en fête. Les petits îlots, si quelconques quand on passait auprès, forment, vus d'ici, par leur nombre et leur bizarrerie, par leurs silhouettes drôlichonnes, reflétées dans l'eau bleue, le spectacle le plus imprévu et le plus charmant.

La raison de notre surprise et de notre plaisir, c'est que chacun de ces îlots porte des arbres. Chacun, même le plus petit. Alors, on dirait une flottille de bateaux pavoisés. Les arbres sont les mâts, et les feuilles, la décoration. On a l'illusion que toute cette flottille heureuse vient vers soi, pour rentrer au port. Au loin, il y a six ou sept rochers plus gros que les autres, à peu près de la même taille, l'un suivant l'autre, à la queue leuleu, et plus bas sur l'eau : on dirait une escadre en manœuvres.

Mais ce qui fait pousser un « oh! » plus fort et plus prolongé que les autres, c'est de voir, à gauche, un bouquet d'arbres, tout près, tout près de terre, autour d'un petit temple. A dix mètres du rivage, une presqu'île où l'on accède par deux petits ponts laqués rouge. J'en donnerai mieux une idée en poursuivant ma comparaison : c'est un bateau qui s'est échoué depuis longtemps sans doute, mais certainement c'est un bateau, puisqu'on voit son beaupré qui est un pin poussé tout au bord, obiquement, et surplombant la mer. Et puis, il avait six, huit ou dix mâts qui ont repris racine et auxquels il a poussé des branches et des feuilles. Comme il est échoué depuis des années et des années, et non renflouable, on l'a relié à la terre par un petit pont afin d'en faciliter l'accès! Voilà.

On ne peut se décider à s'en aller. On ne se lasse pas de regarder cette mer bizarre, tous ces bateaux de verdure, on se demande comment il est possible que, sur ces rochers, les arbres qu'on y voit aient pu trouver de la terre pour vivre. Puis on ne cherche plus l'explication de tant d'étrangetés, on les accepte, on regarde à droite et à gauche; et partout, aussi loin que la vue peut porter, ce sont les mêmes bouquets verts sur l'eau. La ressemblance avec une foule de bateaux en fête est si grande qu'on s'étonne qu'il n'en vienne pas jusqu'à soi des bouffées de musique, et qu'on s'attend à les voir s'approcher.

Ici encore, on se sent enveloppé de douceur. Ah! comme les tempêtes sont loin!... Pas tant! Derrière les dernières îles, c'est l'Océan Pacifique, ironiquement nommé.

*
* *

Sur Matsoushima, les récits de voyage et les guides sont peu prodigues d'éloges, et même de descriptions. Le lieu vaut cependant d'être vu. Non seulement pour son joli paysage marin, mais encore pour son temple.

Evoquant l'allée de sphynx qui relie au Nil les merveilles de Karnak, ici, une large avenue, plantée de cryptomerias géants, conduit du bord de la mer à un grand temple bouddhique, fort intéressant par ses appartements, ses bois sculptés qui rappellent Nikko, et ses grands panneaux peints, presque aussi beaux que ceux du Palais des shoguns à Kyoto; par la belle image du Date Masamune, par le flambeau de cristal qu'un de ses ambassadeurs rapporta de Rome, par les reliques, les masques et tant d'autres choses, par des statues candides et des portraits précieux. Mais ce qui rend ce temple particulièrement digne d'une visite, ce sont les grottes gigan-

tesques ouvertes en plein roc, naturelles certainement, car leurs dimensions repoussent l'idée d'un travail humain, mais appropriées par la piété des fidèles, et transformées en tabernacles cyclopéens. On sent que dès qu'il y a eu des hommes sur ce coin de terre, ils ont été confondus par tant de grandeur et que l'épouvante les a jetés à genoux. Certainement, bien des dieux se sont succédé dans ces profondeurs mystérieuses, et sur cette même pierre qui sert d'autel, des images ont été vénérées et bientôt renversées pour faire place à celles de nouveaux dieux. Sur des parois lisses, hautes comme des collines, des signes dont nul maintenant ne peut dire la signification ont été profondément creusés. On les attribue aux Aïnos, ces premiers habitants du Japon, dont il ne reste plus que quelques spécimens que nous irons bientôt voir à Yeso. Tout cela émeut, quand on pense que, depuis des milliers d'années, des hommes ont cherché ici, dans la prière, l'oubli de leurs misères. Tout différents de nous qu'ils aient été, nous éprouvons, devant les grottes géantes et le paysage délicieux, des émotions que nous sentons du même ordre que les leurs, ce qui nous donne avec eux, si étrangers, une sorte de parenté. On se sent écrasé sous le poids des siècles et de l'inconnu, et rattaché cependant à ces morts lointains par des liens à la fois directs et très subtils.

***

Mais quel est le charme de ce pays qui fait qu'on n'y peut quitter aucun site sans un regret, et sans se consoler en disant : « Je reviendrai »...

Je reviendrai !...

Cette promesse n'est peut-être qu'un mensonge qu'on se fait à soi-même, mais ce mensonge est nécessaire pour adoucir la tristesse du départ.

VI

LE HOKAIDO — L'ILE DE YESO

Chez les sauvages.

Je crois décidément que chaque pays comporte *une bonne blague* qu'on fait aux étrangers. Celle du Japon, c'est, dans l'île de Yeso, Piratori et les Aïnos.

Ah! ces Aïnos, comme ils étaient intéressants... à Paris!

— Ne manquez pas d'aller voir les Aïnos!

— C'est bien loin.

— Qu'importe! N'y manquez pas! Ce sont les derniers sauvages... Et puis, dépêchez-vous, il n'y en aura bientôt plus. Ils cèdent, devant le flot de la civilisation... ils meurent fièrement dans leurs montagnes... Ils ont l' « orgueil » de leur isolement...

— Vous les avez vus?

— Non. Mais je sais. D'ailleurs, lisez les récits de voyage.

J'ai suivi le conseil, j'ai lu.

Je ne puis pourtant pas, ici, en dire trop de mal, de

ces sortes d'ouvrages, puisque moi-même... mais enfin, dans les récits de voyage, il y a, comme on dit, à prendre et à laisser. Non pas que l'auteur veuille vous tromper ! Seulement, parfois, les circonstances et son imagination lui font voir la nature, les monuments et les hommes autrement qu'un autre les verra. De plus, quand on a eu beaucoup de mal à posséder une chose, c'est un peu « rentrer dans son argent » que de la trouver admirable. On ne veut pas avoir été dupe. D'autre part, si l'on n'est pas ému, où d'autres l'ont été, c'est donc qu'on a moins qu'eux de sensibilité, d'esthétique, de savoir ? On se suggestionne, on admire, avec une réserve qu'on refuse de s'avouer à soi-même, et, plus tard, en écrivant ses souvenirs, on amplifie, afin de plaire à son lecteur ; on cherche des effets de style, et l'on s'y complaît si on en trouve. Voilà comment, pendant longtemps encore, il y aura des braves gens qui iront à Piratori.

Ce n'est pas très commode. Enfin! on se doit à son métier de touriste.

Nous sommes partis de Matsoushima à six heures du matin ; nous avons fait deux heures de kourouma sous une pluie battante... Mais nous avions encore dans les yeux du soleil de la veille. Nous avons pris le train, et à six heures du soir nous arrivons à Aomori, où nous allons monter sur le paquebot. Lorsque nous nous embarquons dans le petit vapeur qui doit nous y conduire, il fait nuit noire et la mer est démontée. On a entassé des centaines d'émigrants, dans un chaland, qu'on prend à la remorque. Et comme les vagues déferlent sur le pont, on nous met dans la cale. Tout à coup, un arrêt, des cris, les coups de timbre répétés de la manœuvre, des sifflets... Les amarres du chaland se sont rompues... vite, vite à sa recherche ! Elle n'est pas facile, tant l'obscurité est grande. On le retrouve. Pour

l'approcher, nous nous mettons en travers de la lame, ce qui nous fait rouler bord sur bord. Je cherche à regarder au dehors : on n'y voit pas plus que dans une cave. Mais on entend des cris tout près de nous, on distingue une lumière, puis des appels, des sonneries, des bruits de pieds nus sur le pont. Ensuite, plus rien que le vacarme du vent sous lequel la terre et la mer semblent gémir. On repart. L'amarre casse une fois encore, et l'on recommence la même manœuvre. Enfin, nous atteignons le paquebot. Embarquement mouvementé. Du bastingage, on suit des yeux les valises et les manteaux qui passent d'un bord à l'autre, sous la lumière du projecteur électrique. Comment n'en tombe-t-il pas la moitié à la mer, c'est un mystère... Par chance, tous les bagages sont là. Alors, on pousse un soupir et l'on assiste à l'embarquement des émigrants qui sautent du chaland dans le paquebot par une porte basse. Il en est d'eux comme des valises : c'est un miracle qu'il ne s'en perde pas en route. Le chaland s'éloigne, on boulonne la porte d'entrée. On va partir. Non. La mer est trop forte. Mais le vent tombera dans quelques heures, et, aussitôt qu'il sera possible, on lèvera l'ancre. Allons nous coucher.

Au réveil, nous sommes en vue de l'île d'Yeso, dans laquelle sont les Aïnos. Nous avons manqué le premier train, mais nous pourrons prendre le second. Nous arrivons à minuit à Sapporo où nous avons la joie de trouver un excellent hôtel japonais avec bain possible. Le lendemain, départ à cinq heures du matin, en chemin de fer. Arrivée à onze heures à Tomakomaï.

Après déjeuner, nous montons dans un petit train d'exploitation de la forêt. De place en place, tout près de la voie, des arbres écorcés, des pièces de bois énormes ont été apportés et l'on stoppe pour les charger sur

wagonnets. La plaine est tellement large que les proportions sont faussées : ce petit train a l'air d'un passant qui s'arrête sur la route pour ramasser des allumettes perdues.

A quatre heures nous sommes arrivés... Entendons-nous : arrivés à l'endroit où nous attend la voiture qui nous conduira à Piratori, où sont les Aïnos. Nous avions déjà eu quelque peine depuis le départ. Ce n'était rien. Le plus dur nous attendait.

Ah! cette voiture! Il m'en souviendra. Pas de ressorts, et une route... Non! — ne disons pas une route, Il est impossible de déshonorer le nom de route en l'appliquant à cette piste, coupée de torrents, de crevasses, de fondrières, et qui, par endroits, laisse sortir de terre des îlots de rochers, comme les os d'un cadavre, îlots qu'on doit contourner ou franchir à pied et sur lesquels glissent les sabots des chevaux. Dix fois, il nous faut descendre de cette caisse turbulente où nous sommes encaqués.

Tout cela n'est pas sans nous procurer quelque plaisir, car nous trouvions dans chaque difficulté une promesse de nouveauté et d'intérêt. Il est certain, disions-nous, que les routes qui conduisent chez les sauvages ne peuvent pas être comme celles qui partent de l'Arc-de-Triomphe... Certes, le chemin que nous suivons est en dehors des itinéraires Cook. Sachons souffrir, nous en serons récompensés.

Voici que la voiture s'arrête. Nous n'en sommes pas surpris. On nous invite à descendre. Cela encore ne nous surprend plus.

— Dans combien de temps serons-nous à Piratori ?

— Dans une demi-heure.

— Allons, tant mieux.

Je regarde autour de moi, je vois des maisons de bois,

dans un paysage désolé. (Nous avons constamment roulé vers le Nord, et ici c'est encore l'hiver.)

— Tenez! Voici un Aïno...

— Où? Où? Où?

— Sur la route...

— Mais c'est un Russe!

— Non, c'est un Aïno.

L'Aïno est un homme de belle prestance, vêtu.. pas tout à fait comme vous et moi... mais comme tout le monde ici... Ce qu'il avait de plus remarquable, c'était une belle barbe blanche. Les yeux pas bridés, le teint clair... On pense à Tolstoï.

Et voici une femme Aïno. Elle a les lèvres bleues, comme barbouillées de raisin noir.

C'étaient des mûres qu'elle a mangées.
Mon Dieu, mon ami...

Non. Ce n'est ni du raisin, ni des mûres. Mais les femmes ici, se font tatouer des moustaches en bleu.

Eh! Eh! Voilà qui commence à devenir intéressant! Que sera-ce à Piratori?

Nous regrimpons dans la voiture, nous délectant à l'avance du spectacle qui nous attend.

Nous sommes de nouveau secoués pendant une heure. Un peu plus durement, mais qui oserait s'en plaindre!... Il faut au contraire s'en féliciter, car c'est une preuve... (voir plus haut). La voiture s'arrête, nous en avons encore pour une heure, pensons-nous, car nous savons ce qu'est une demi-heure de cocher. Et je redemande doucement :

— Dans combien de temps serons-nous à Piratori?

— Nous y sommes.

Je regarde autour de moi. Je vois des Japonais, des

maisons japonaises qui ont l'air tout triste, dans ce climat sibérien. Je réclame :

— Et les huttes?

— Les huttes? Quelles huttes?

— Les huttes des Aïnos, parbleu!

— Ah! c'est vrai!... En voilà une...

En effet, voici une construction primitive... Mais je la reconnais! Je l'ai déjà vue au Jardin d'Acclimatation.

— Il y a en a encore d'autres, plus loin.

Je hoche la tête sans rien dire. Je suis dans cet état spécial ou l'on hésite entre un cri de rage et un éclat de rire. Je ne prends pas parti... J'essaie de me raisonner. On m'avait promis des huttes. En voici une et il paraît qu'il y en a d'autres plus loin... Et les sauvages?... Je ne puis demander qu'ils soient tout nus par le froid qu'il fait... De plus, il ne faut pas s'emporter ou se mettre à rire avant d'avoir été plus loin. Allons plus loin.

Et notre petite troupe avance vers les huttes promises.

De là-bas, on nous a aperçus, et nous voyons s'agiter des silhouettes.

Un naturel s'approche de nous. Celui-là aussi est extrêmement barbu, comme tous les Aïnos. Il est très beau, la tête est noble, le teint blanc, et n'était le nez un peu écrasé, on dirait Dieu le Père, Charlemagne ou quelque patriarche.

Il se passe les doigts dans la barbe avec des gestes onctueux. Il porte une robe sombre, ornée de dessins blancs en carrés qui ne retiennent pas autrement l'attention. Sur la tête, une coiffure de paille avec des morceaux de drap. Les longs cheveux tombent sur les épaules. Il n'a pas l'air sauvage du tout. C'est un père noble, du répertoire. Et comme on voit qu'il a l'habitude des touristes, et qu'il joue un rôle! Ah! le vilain cabot!

Je rage! Alors, c'est pour voir cela que j'ai quitté le Japon, fait quatre heures de chemin de fer, dix heures de bateau, et encore quatre heures de chemin de fer et quatre heures de voiture! Nous avançons, accompagnés par l'indigène prodigue de salutations. Nous marchons sur une large route, de chaque côté de laquelle sont des maisons de bois banales et toutes basses... Voici trois ou quatre huttes, perchées sur des pilotis, elles sont en paille, avec un toit à deux pentes et rappellent les temples d'Isé. (Ai-je dit que les Aïnos sont les premiers occupants du sol, chassés peu à peu jusqu'aux confins du Nord par les Malais envahisseurs qui sont devenus, croisés de Chinois et d'Européens, les Japonais d'aujourd'hui?) Isolées, ces cabanes peuvent faire illusion. J'en photographie deux de mon mieux, avec mauvaise foi. Je fais replacer l'échelle qui donne accès à celle-ci. J'y campe, en l'isolant, notre « sauvage »! Ça fera très bien. Voici maintenant deux femmes avec leurs moustaches en tatouage. Et beaucoup de Japonais. Et encore un Aïno plus barbu que les précédents... Ah! le beau salut qu'il nous fait, les mains ouvertes, puis sur le cœur, puis dans la barbe. C'est bien. C'est trop bien, c'est de la mise en scène d'opéra-comique. Je ne dérage pas et je fais d'un ton rogue, à l'interprète :

— Il veut dix sous, cet homme-là?

— Oh! monsieur! Oh! comment pouvez-vous penser? C'est un fermier des environs. Il est venu vous saluer.

— Pourquoi?

— Il a su que...

— Je vous dis que c'est un mendigot... Et même... Mais il est saoûl! Je vous dis qu'il est saoûl... Et si les Aïnos viennent saluer les touristes, pourquoi n'en voit-on qu'un!... Et ce salut... Ça, un salut de sauvage! C'est un salut d'acteur. Je m'y connais.

L'interprète cause assez longuement avec le sauvage et revient me dire :

— Il est allé en Amérique.

— Ce n'est pas une explication suffisante.

Après bien des circonlocutions, j'apprends que non seulement il est allé en Amérique, mais encore qu'il faisait partie d'une troupe exhibée à l'Exposition de Saint-Louis, et que ces saluts, en effet, lui ont été enseignés par son barnum, ancien régisseur à l'Opéra de Chicago.

Il n'y a plus qu'à rire.

— Alors, continue l'interprète, quand il voit des étrangers, il tient à venir leur dire qu'il les aime.

— Je vous dis qu'il veut dix sous.

— Non. Vraiment, non.

Je mets ma main au gousset, et voilà le Père Eternel qui me tend la sienne, qui joint les deux siennes en forme de coupe et reçoit ma pièce comme on reçoit un tribut qui s'est fait attendre.

***

Un Japonais vient à nous. C'est notre hôtelier. Il m'apprend que le lendemain, on organisera des danses en mon honneur, et que je verrai aussi des tisseuses et des femmes à cheval, car les femmes Aïnos, telles les amazones, montent à cheval. Toutefois, on me prévient que si je veux passer pour un homme bien élevé, je dois donner vingt-cinq francs (dix yens) et si je les donne d'avance, je serai considéré comme un homme de la plus haute éducation.

Je donne les dix yens... Je ne pouvais pas avoir fait tant de chemin, et m'en retourner sans avoir rien vu... ni laisser aux Aïnos une trop mauvaise opinion de mon savoir-vivre.

La nuit était venue, et l'heure de rentrer à l'hôtel qui ressemblait à tous les hôtels japonais *with européan accomodation.*

Dimanche 4 mai. — De grand matin, par la fenêtre, je vois passer, sur des dos, sur des têtes — devinez quoi? — des chaises de velours rouge avec des clous dorés!... oui, madame, comme on en voit chez nous sur les estrades des comices agricoles, et des tables avec des tapis verts. C'est pour nous. Je regarde si nul ne porte un brassard avec ces mots : « Thos Cook and son. » Personne. Un oubli, sans doute.

Nous sortons à l'heure fixée — huit heures du matin — nous faisons deux cents mètres, et, en face d'une boutique, je retrouve les chaises de velours rouge qui nous sont destinées. Près des sièges, sur des nattes, cinq Aïnos costumés — (oh! que le magasin d'accessoires est mal tenu, ici!) Ils sont assis, sourient et montrent de très belles barbes. L'ivrogne d'hier est, ce matin, plus discret. Et je reconnais des figures que j'ai vues sur des cartes postales.

On s'assied? Non. Pas encore. Nous nous assoierons tout à l'heure pour regarder les cérémonies et les danses. On m'avait promis hier de nous montrer une femme aïno à son métier de tissage. Allons, c'est bien : marchons. Peut-être verrai-je un intérieur pittoresque. On m'arrête : inutile de nous déranger. La femme va venir tisser devant nous. Je comprends, c'est le premier numéro du programme dont l'ordre doit être observé. Voici la personne. Le métier qu'on lui apporte est primitif, en effet. Les fils en sont tendus au moyen de cailloux qui restent suspendus sur le côté. Mais évidemment depuis bien des années, ce métier-là ne sert que pour les représentations.

Elle n'a pas peur de l'appareil photographique, la

tisseuse! Et elle en a l'habitude à un point que je ne pouvais prévoir. Elle attend le déclic, s'arrête après l'avoir entendu et me regarde en me disant — j'en jurerais ! — « Voulez-vous faire encore une épreuve? » Ah! on n'éprouve pas de difficultés à les arranger en groupes, les Aïnos! Ils s'y mettent d'eux-mêmes, et sous le bon éclairage. J'avais été frappé de leur insistance à se placer ici plutôt que là... je finis par m'apercevoir qu'ici ils sont devant un « fond de huttes. » Ces gens sont corrompus non par les touristes, mais par les photographes. Sans doute, les premiers porteurs de chambres noires qui sont venus ici se sont donné beaucoup de mal pour les grouper dans les conditions les plus favorables. Et maintenant, probablement sans en savoir la raison, nos sauvages vont d'eux-mêmes au bon endroit. C'est plus commode, mais on aimerait peut-être y prendre un peu plus de peine.

— Maintenant, madame et messieurs, vous allez voir la femme à cheval.

Et en effet, dans un clos voisin, je vois une femme qui finit de s'habiller — de se costumer — et un cheval qu'on apprête. La voici qui enfourche la bête. Mais le cheval — est-ce une doublure? — refuse de passer la clôture. Il ne sait donc pas, lui? On apporte un enfant qu'on place à califourchon devant la dame. A la bonne heure! C'est le cheval qui avait raison. Maintenant qu'on est au complet, il s'arrête. Lui aussi connaît l'endroit où l'on a de jolis lointains. Et aussitôt que j'ai impressionné deux plaques et fait mine de remettre mon vérascope dans son étui, on reprend l'enfant, la femme dégringole et le cheval rentre à l'écurie. Décidément, c'est trop bien réglé et cela en devient agaçant.

Je ne hais rien tant que la fausse naïveté. Aussi les cérémonies et les danses qu'on nous a montrées ensuite

ne m'ont-elles procuré qu'un faible plaisir. Nous avons vu boire les cinq patriarches accroupis sur les nattes. Chacun se servait d'une sorte de coupe-papier dont il relevait sa moustache pour ne pas la tremper dans la coupe (Très pratique.) Puis on nous présente quelques gestes sans doute réglés par le régisseur de l'exposition de Saint-Louis, et derrière lesquels on pouvait vaguement deviner les attitudes dont ils sont une sorte de traduction à l'usage des *globe-trotters*. Les femmes dansèrent ensuite. De même que le saké avait été nécessaire pour les libations de leurs époux, elles réclamèrent comme accessoires indispensables un certain nombre de gâteaux. Je donnai quelque monnaie pour qu'on allât les acheter. Mais, justement, ils étaient là, tout prêts. Ne doutant pas de ma générosité, on s'en était procuré d'avance. Les braves gens ! La danse consista en quelques simagrées, suivies bientôt du partage des gâteaux, et pour terminer, ces dames se mirent à tourner en rond, sans se donner la main, chacune se balançant avec violence tout en tournant.

Toutes ces cérémonies cependant ne sont pas, je dois le dire, à l'usage exclusif des touristes et l'on devine bien que leur origine lointaine correspond à des gestes qui furent sincères. Elles nous eussent certainement impressionnés si nons les avions surprises, si ceux qui les représentaient les avaient célébrées pour eux-mêmes et non pas pour nous. Autrefois, c'est certain, le repas dont on nous a montré la parodie était le prélude d'une orgie qui commençait par des prières et des gestes rituels. Les femmes venaient ensuite et se mettaient en transes par des danses violentes, des tournoiements rapides. La fête devait finir par des sauvageries. Peut-être, pendant les quatre ou cinq mois de l'hiver rigoureux qui les isole du reste du monde, les Aïnos s'y livrent-ils encore.

*
* *

On n'en sait rien. Mais on sait qu'ils célèbrent une certaine *Fête de l'ours* qui lui ressemble beaucoup. Au sujet de cette fête de l'ours j'ai eu beaucoup de mal à recueillir sur place quelques renseignements. Par contre, j'en ai trouvé d'abondants dans un article signé de M. Frédéric Sharr, professeur d'anthropologie à l'Université de Chicago et publié par le *Japan Magazine*. D'après ce que j'ai vu, ce qu'on m'a appris, et ce que j'ai lu, je vais vous la raconter.

J'avais remarqué dans le village, perchée comme les autres sur des pilotis, faite de planches grossièrement assemblées et non jointes, une hutte toute petite et bizarre.

— C'est la cage à l'ours, me dit-on.

Les Aïnos ont fait un dieu de l'ours dont ils avaient peur et, chaque année, on fête ce dieu de la manière que voici :

Dès le premier printemps, les chasseurs se mettent en route, n'épargnant aucun effort pour s'emparer d'un tout petit ourson vivant qu'ils apportent en grande joie à leur village. L'ourson, placé dans la cage que j'ai vue, devient alors l'objet de tous les soins et des plus tendres attentions. Les femmes lui apportent du lait, les hommes des gâteaux de millet ; il a un nourrisseur attitré. Son sevrage est l'occasion d'une fête et l'on vient à plusieurs reprises faire des libations devant lui et l'adorer.

L'hiver venu, on fixe le jour de la cérémonie et les préparatifs commencent. Dans la hutte du chef, ou même en plein air, l'ours est conduit en grande pompe, solidement attaché. La femme qui avait été particulièrement chargée de prendre soin de lui, le suit en pleurant, et en donnant les signes de la plus grande douleur, tandis que

ses compagnes s'efforcent de la consoler en lui offrant des gâteaux et des morceaux de laine noire bizarrement découpés. On attache l'ours. Sa « nourrice » reste seule avec lui. Mais bientôt arrivent les trois plus vieux Aïnos du village, en grand costume, c'est-à-dire coiffés d'une couronne de paille, vêtus de robes bizarres.

Ils font devant la porte de longues prosternations accompagnées chacune de l'absorption d'une coupe de saké ou de bière de millet. Les libations d'ailleurs seront fréquentes pendant toute la cérémonie : les Aïnos sont les pires des alcooliques.

Peu à peu, et dans un certain ordre, tous les hommes du village s'approchent du dieu enchaîné et de larges rasades de saké sont encore versées à chacun. Les femmes entrent ensuite, elles dansent une ronde autour de l'ours, puis, se lâchant les mains, elles se mettent à tourner sur elles-mêmes, tout en continuant leur course circulaire, comme des toupies. Elles jettent des cris stridents, s'excitent mutuellement. Tous les assistants, debout, injurient celle qui donne des marques de faiblesse... Une à une, les femmes tombent, et sont entraînées derrière les hommes accroupis.

On apporte, avec des arcs, des flèches émoussées qui ne servent exclusivement qu'à cet usage. Elles doivent être lancées de façon à rester fichées dans la peau de l'animal, sans entamer sa chair. Chacun des trois vieillards en décoche une. Puis, sur un signal, les jeunes gens se rassemblent et une vingtaine de flèches sont jetées au-dessus de leurs têtes. Ils se battent pour s'en emparer, et avec une telle ardeur que les accidents sont fréquents. C'est un honneur apprécié et récompensé par les belles Aïnotes, que d'avoir saisi une des flèches sacrées.

Et alors, les Aïnos s'appliquent à mériter ce titre de

sauvages qu'ils déshonorent pendant la saison des touristes. Successivement, chaque jeune homme décoche sa flèche sur l'ours-dieu. La malheureuse bête hurle et s'agite. On s'arrête de temps en temps pour lui demander pardon et lui expliquer qu'on le tue noblement ainsi qu'on doit tuer un dieu, et que tout à l'heure ses adorateurs le mangeront non pour se nourrir, mais pour s'assimiler ses qualités, pour que chacun, en s'incorporant sa chair divine, devienne lui-même un peu dieu. Et avant de reprendre le jeu barbare, on boit de l'alcool.

Lorsque l'ours, sans être mort, ne bouge plus, épuisé, et qu'il a reçu huit traits sans remuer, une flèche empoisonnée est remise au chef qui achève le martyre de l'animal. La mort est, paraît-il, foudroyante. On enlève rapidement le morceau de chair où s'est fixée cette dernière flèche, puis la bête est dépecée, les morceaux en sont mis à cuire pendant qu'on chante les louanges du dieu dont une part est solennellement donnée à chacun : on la mange à genoux, avec les marques du plus profond respect.

Ensuite, les réjouissances continuent. Nul étranger n'a pu assister à la fin de la fête, qui, croit-on, tourne à l'orgie démoniaque.

Rien que la première partie vaudrait un petit dérangement. Mais par un mètre de neige et vingt degrés de froid...

***

Au retour, nous avons eu une surprise agréable.

Nous étions arrivés deux heures trop tôt devant le petit train ramasseur d'allumettes.

Que faire?

— Il n'y a rien à voir, dans les environs?

— Rien du tout, répond notre loueur de voiture qui ressemblait à Vitellius.

— Rien du tout?

— Rien... Là sur cette petite colline, il y a quelques Aïnos.

— Allons-y... ce sera toujours plus intéressant que de rester ici.

Et après une petite grimpette, nous avons la joie de trouver ce que nous étions allés chercher à Piratori : des naturels... nature.

Pour le moment, il faut nous contenter de regarder les huttes, car le village est désert, sauf quelques enfants qui se sauvent, à notre approche, comme une bande de moineaux. Toutes les cabanes, faites uniquement de paille, sont ouvertes. C'est l'âge d'or. On nous fait entrer dans l'une d'elles et l'on nous explique que cette petite antichambre qui fait angle droit avec la pièce principale est ainsi disposée pour rendre l'accès de la demeure plus difficile aux mauvais esprits. La première porte d'entrée est toujours exposée au midi, et, à l'intérieur, une fenêtre (un simple trou) exposée à l'est, est l'ouverture sacrée.

L'habitation se compose d'une pièce unique. Au milieu est le foyer dont la fumée s'échappe par un trou percé dans le toit. Devant le foyer, une natte, et la place d'honneur. Des bols sont encore là, dans lesquels on a bu la bière de millet. Pendus aux parois (j'allais dire aux murs), des poissons séchés, et, sur une claie, du millet.

A terre, un billot bizarre et un couperet pour tailler les poissons secs, durs comme du bois. Dans un coin, le coffre à riz et la boîte où l'on serre les vêtements. Au fond, un lit dans une niche, comme en Bretagne. Mais ici, il est en paille. C'est tout. C'est peu, pour se garantir des froids de l'hiver — malgré le chauffage central —

dit quelqu'un en désignant le foyer qui est au milieu de la hutte.

Un de nous a l'idée de laisser, sous un bol renversé, et en guise de carte de visite, une petite somme d'argent.

Nous continuons notre promenade dans le village. Au retour, nous rencontrons un homme et une femme qui se prosternent dix fois devant nous. Ce sont les propriétaires de la hutte où nous avons laissé une offrande, et qui l'ont trouvée. Tant de joie et de gratitude pour si peu nous attriste, nous gêne, nous fait un peu honte.

Sur les Aïnos.

J'ai eu heureusement d'autres renseignements que mes observations personnelles, et grâce à l'amabilité d'un érudit fonctionnaire japonais, M. Tsunekichi Kono, je puis donner sur les mœurs des Aïnos quelques détails intéressants et inédits.

Les Japonais ont poussé devant eux ces autochtones qui ne sont plus maintenant qu'une quinzaine de mille, disséminés dans les îles au Nord du Japon proprement dit, et particulièrement dans le Hokkaïdo (autrefois île de Yeso). Ils ont gardé (sous la surveillance japonaise) quelques-unes de leurs anciennes coutumes. Ils vivent sous l'autorité, de plus en plus restreinte, d'un chef de village, lequel était jadis l'arbitre, le juge et le chef militaire. Ils pratiquaient notre vieux jugement de Dieu, et l'accusé pouvait prouver son innocence en retirant une pierre du fond d'un vase rempli d'eau bouillante. Le châtiment des crimes était plus souvent l'amende que la mort, et, plus souvent que l'amende, l'ablation du nez ou des oreilles, l'arrachement des cheveux ou la section

du tendon d'Achille. Tout cela, aujourd'hui défendu par le gouvernement japonais, se pratique encore en cachette.

Les Aïnos se marient par consentement mutuel ou par obéissance aux parents. Il arrive même, comme aux Indes, que, dès l'âge de sept ou huit ans, un garçon et une fille sont engagés l'un à l'autre. Le divorce est extrêmement facile, si c'est le mari qui le demande ; il est de règle en cas de stérilité de la femme. Le mari possède le droit (dont il n'use plus guère) de prendre une concubine.

On voit que les féministes ont à s'occuper ici. La femme est tenue en si piètre estime qu'on ne lui reconnaît pas le droit de s'adresser directement aux dieux pour les prier. Elle doit passer par l'intermédiaire de l'homme. Seules les offrandes lui sont permises. Cela est admirable.

L'Aïno est ivrogne et paresseux. C'est la femme qui non seulement tisse, va chercher le bois, prépare la nourriture, mais aussi laboure la terre. Elle ne formulait jadis qu'un désir, celui que son mari restât tranquillement à garder le foyer.

Ils ne brûlent pas leurs morts, ils les enterrent, et parfois, selon la coutume chinoise, enfouissent avec le cadavre divers objets domestiques. On ne doit jamais parler aux parents de celui qu'ils ont perdu. C'est leur causer de la peine, et si on le fait, on leur doit une indemnité. Leur façon de régler la durée du deuil est assez originale : ils se coupent la chevelure le jour de l'enterrement et cessent d'avoir du chagrin lorsqu'elle a repris sa longueur normale.

Avant l'arrivée des Japonais ils se nourrissaient surtout de poisson et de gibier. Mais le défrichement commencé par les conquérants rendant improductive la

pêche et surtout la chasse, beaucoup aujourd'hui deviennent agriculteurs.

S'ils obligent leurs femmes à se tatouer des moustaches, c'est pour qu'elles ne plaisent pas aux Japonais, qui, avant cette précaution, les leur enlevaient. Ils ne pratiquent aucun art. Ils ignorent l'écriture. Leurs connaissances arithmétiques sont tellement élémentaires que pour exprimer le nombre huit, ils disent deux fois quatre. Ils n'ont pas d'instruments de musique, si ce n'est une sorte de guitare composée d'un morceau de bambou auquel sont fixées cinq cordes dont ils tiennent les autres extrémités entre les dents, et qu'ils grattent du doigt.

Ils n'ont qu'une vague religion, un animisme rudimentaire. Ils refusent de se convertir au christianisme. Ceux d'entre eux qui sont chrétiens ont reçu le baptême pour toucher en même temps une petite somme d'argent immédiatement convertie en saké.

Les Japonais les obligent à envoyer leurs enfants à l'école. Et ils les y obligent réellement. La proportion des enfants présents est de 92 pour 100 pour les garçons et de 86 pour les filles. J'ai visité une de ces écoles primaires à Piratori. Les petits Japonais et les petits Aïnos sont élevés ensemble, sans aucune distinction, et j'ai appris, du professeur, qu'il n'était pas de règle que le dernier de la classe fût un Aïno. Ces « sauvages » paraissent donc susceptibles d'éducation et l'on peut prévoir que dans un temps plus ou moins rapproché, ils auront été complètement absorbés par les Japonais.

***

Malgré sa température, très froide en hiver, très chaude en été, il semble que le Hokkaïdo soit, pour le Japon, une possession des plus précieuses.

La nation japonaise dont la natalité est forte et croissante se trouve posséder à chacune de ses extrémités, avec la Corée et le Hokkaïdo, deux déversoirs pour sa surabondance d'énergie.

Longtemps, l'île d'Yeso fut méprisée, en raison de son climat. Le Japonais prétendait y vivre dans ses maisons de papier, avec sa petite chaufferette pour toute défense contre les rigueurs d'un hiver sibérien. Il se décourageait vite. Le gouvernement, d'ailleurs, hésita à plusieurs reprises dans le choix des moyens à adopter pour administrer l'île considérée d'abord comme une colonie à exploiter. Et, en effet, on l'exploita. On peut même dire qu'on l'exploita rageusement. Le voyageur en Hokkaïdo traverse pendant des heures et pendant des journées d'immenses cimetières d'arbres. La forêt y a été dévastée, on a coupé les troncs à la hauteur où il était le plus facile de les scier, on a débité, vendu les arbres, et on est parti, avec l'argent produit, sans avoir eu pendant une seule minute le souci de l'avenir du pays. La colonie a été mise au pillage, et pas par les Japonais seuls.

Des temps meilleurs sont venus pour elle. On a compris qu'il ne fallait pas tuer la poule aux œufs d'or. Le gouvernement a donné au Hokkaïdo des gouverneurs qui ont pris en main les intérêts de l'île. Le Japonais s'est décidé à mieux adapter ses mœurs au climat. L'émigration devient de plus en plus importante : le Hokkaïdo a reçu l'année dernière soixante-dix mille habitants nouveaux. Pendant de nombreuses années encore, cet afflux peut continuer avant que toutes les terres soient mises en culture. On a trouvé, paraît-il, des mines d'or, d'argent, de manganèse, de soufre et de pétrole. La tare du Hokkaïdo est son hiver de six mois. Avec beaucoup de prévoyance, le gouvernement japonais se préoc-

cupe de favoriser le développement de petites industries familiales qui donneront à la population des travaux et des ressources durant cette longue suite de journées où la neige rend impossible tout effort en plein air. On peut prévoir ainsi que la grande industrie s'y développera rapidement, surtout si, comme on le croit, on y trouve du charbon.

VII

GÉNÉRALITÉS SUR LE JAPON

La pudeur japonaise.

Ce qui m'avait surtout décidé à coucher à Noboribetsou, c'est la promesse du guide Murray annonçant que l'hôtel y est pourvu de bains à l'européenne. Et l'interprète me l'avait confirmée avec un certain orgueil.

— De plus, me dit-il, Noboribetsou est un volcan, et l'hôtel est bâti dans le cratère.

— Dans le cratère! Alors, c'est un volcan éteint?

— En tout cas, il est encore fumant, et producteur d'eau sulfureuse, amenée par des tubes de bambous et distribuée dans l'hôtel qui est en réalité un établissement thermal.

— L'habitude des Japonais est de se baigner sans voiles et sans partage des sexes, je crois?

— Oui. Mais ici il y a une cabine fermée, avec une grande cuve d'eau courante, qui a été faite exprès pour les Européens.

— A la bonne heure!

Arrivé à l'hôtel, je demande à voir la salle de bains. Il est onze heures du soir, il fait nuit noire, naturellement. On me conduit à travers de longs couloirs jusqu'à une très spacieuse bâtisse pleine de vapeurs qui empêchent de voir à deux pas devant soi. On m'ouvre une porte, celle de la cabine pour Européens, et je distingue en effet que c'est une chambre close, munie d'une piscine, et dont la porte peut se fermer de l'intérieur, et se fermer au verrou. Je remarque bien mon chemin afin de n'avoir à déranger personne. Le lendemain matin, je me dirige donc vers la cabine que les Japonais avaient eu la complaisance d'édifier conformément aux exigences de la pudeur européenne.

Je reconnais les couloirs traversés la veille. La cabine est là tout de suite à gauche, en tournant. Je tourne, je vois bien la cabine... mais... mais pour y parvenir, il faut passer entre deux rangées de piscines, dans lesquelles se trempent une dizaine de Japonais, dont quatre ou cinq femmes (je ne garantis pas la proportion) et nus, mais nus comme Hassan, nus comme la main, nus comme... (quelle déplorable citation j'allais faire là). J'hésite... Nul, si ce n'est moi, n'est gêné. Alors, j'ai honte de ma honte et, les yeux fixés droit devant moi, comme un danseur de corde, je me dirige rapidement vers la cabine dont les cloisons sont faites de planches que sépare un intervalle de deux ou trois centimètres. De telle sorte que si la pudeur européenne est ménagée, celle des Japonais est laissée à la discrétion de l'isolé.

Mais ici, on n'a pas sur ce sujet les mêmes susceptibilités que chez nous. On ne comprend pas qu'il puisse venir à l'idée de quelqu'un de regarder un baigneur ou une baigneuse sans voiles, ni que cette vue puisse scandaliser personne. Et certainement, d'une femme nue qui se baigne sans penser à mal et d'un Européen vêtu

qui, au lieu de passer indifférent comme le fait tout Japonais, la regarde avec indiscrétion, l'impudique n'est pas la femme nue, c'est l'Européen habillé.

Les âmes, sur ce point, sont, ici, beaucoup plus simples que les nôtres. Ètes-vous tellement accessible à la tentation que ce spectacle si naturel vous incite au péché, diraient les Japonais, s'ils croyaient que cela pût être un péché. Malgré tous leurs efforts ils n'ont pas encore pu comprendre les mines effarées des missionnaires américains devant des choses si naturelles.

... Il est bien certain qu'on finit par s'y habituer, mais les premières rencontres d'Adams et d'Eves donnent tout de même un petit sursaut. Je me rappelle quel fut le mien dans les premiers jours de mon arrivée au Japon. C'était sur le bateau, au milieu des îles de la Mer intérieure. Il avait plu toute la nuit, et il faisait un froid de loup. Je ne voulais cependant rien perdre du spectacle; je m'étais aventuré sur le pont, de bon matin, garanti par un gros pardessus. Et je vis, au milieu d'une vingtaine de Japonaises et de Japonais, un homme de l'équipage qui faisait sa toilette. Il se brossait les dents, longuement, et il était nu, vêtu simplement de candeur et d'absence de préjugés.

***

Après quelques jours dans les hôtels japonais, on arrive soi-même — on y est bien forcé — à ne plus attacher d'importance à voir et à montrer ce qu'il est chez nous bienséant de cacher.

L'hôtel japonais est, pour cela, un excellent champ d'entraînement. Plus que ses chambres sans meubles, et ses murs de papier, ce qui le distingue, c'est l'absence de toute fermeture, serrure ou verrou.

Lorsqu'est venue l'heure de se coucher, deux ou trois petites bonnes, plus souriantes, plus empressées, plus menues et plus charmantes les unes que les autres, tirent d'une sorte d'armoire des matelas de cinq centimètres d'épaisseur, disposent par-dessus une épaisse couverture, et s'amusent beaucoup, le plus gentiment du monde, si l'Européen a pris soin d'apporter avec soi des draps et son oreiller (ce que je recommande). La vue de ces grands linges et de cet appui si mou, pour la tête, les met en gaîté. Elles vous aident de leur mieux. Lorsqu'elles ont fini, et qu'on le leur a fait comprendre, elles s'en vont, à regret. Comme on a constaté l'absence de verrous, on se résigne et l'on commence à se déshabiller. Un des murs s'ouvre alors, en glissant, et une des petites bonnes apparaît, avec autant de sourires et de courbettes que si elle vous voyait en habit et pour la première fois. Elle apporte, je suppose, l'honorable thé, ou du moins l'honorable eau chaude qui sera tenue toute la nuit près de l'ébullition, sur un petit foyer à côté d'une théière. Elle salue, resalue, sourit, resourit et s'en va. Cette fois, vous espérez la paix, et pour vous garder contre une nouvelle invasion, vous imaginez quelque ingénieux moyen d'accrocher au montant voisin le montant du panneau qui, en glissant, laissait entrer vos gentilles tourmenteuses. Vous croyant en sûreté cette fois, vous vous déshabillez. Et au moment où vous désirez le moins d'être vu, un autre panneau que celui que vous aurez condamné s'ouvrira, et toujours souriant et saluant, trottant menu et silencieuse, sans avoir l'air de vous regarder, ni même de vous voir, une petite bonne sera rentrée et vous apportera quelque objet ou même n'apportera rien, et se bornera à vous souhaiter une bonne nuit. On prend le parti de se coucher à moitié vêtu. Et si vous dormez, vous revoyez dans

vos rêves la petite indiscrète, avec son sourire, ses yeux fins, sa lourde chevelure luisante d'huile de camélia et, sur ses reins, le nœud disproportionné de sa ceinture qui la rend difforme, sans arriver à la rendre disgracieuse.

Enfin, vers la fin de la nuit, je suppose, vous dormez. Dès le lever du soleil, vous êtes réveillé en sursaut par un fracas épouvantable. C'est simplement qu'on ouvre les volets extérieurs, qu'on les fait glisser dans leurs rainures, pivoter aux angles et rentrer à grand bruit à leur place du jour. A partir de ce moment-là, votre chambre ne vous appartient plus. Vous êtes de nouveau entouré de sourires et de salutations. On entre, on sort, on revient, on s'en va, avec tant de bienveillance et d'empressement qu'il est impossible de se fâcher. Cependant, les entrées coïncident vraiment trop avec les moments où vous voudriez qu'on n'entrât point, pour que cette coïncidence puisse être attribuée exclusivement au hasard.

— Vous voulez faire votre toilette, monsieur? Par ici, suivez-moi.

On suit, et on est conduit dans un couloir, ouvert d'un côté sur la rue, sur les champs, sur la cour intérieure, sur d'autres couloirs; peu importe. Et l'on vous montre, sur une tablette, des cuvettes, et, à côté, un baquet plein d'honorable eau chaude et un autre plein d'eau froide. Un grand gobelet au bout d'un long manche doit vous servir à y puiser. Des serviettes? Il n'y en a pas. Mais voici du sel fin pour vous nettoyer les dents, et une brosse à dents. Rassurez-vous, cette brosse à dents est toute spéciale et ne sert qu'une fois. C'est une sorte de grosse allumette dont une des extrémités a été divisée et forme comme un pinceau aux poils souples. Après usage, on la casse, ainsi qu'on fait

pour les pailles des boissons glacées, au restaurant. On se résigne à se laver le bout du nez. Si une dame européenne demande de l'eau dans sa chambre, on lui en apporte, mais on s'assied autour d'elle pour voir ce qu'elle va en faire, et si elle s'entoure d'un paravent, on la regarde avec une gentille pitié, en supposant qu'elle est sans doute affligée d'une maladie de peau ou d'une difformité.

Et si vous, monsieur, lassé de ne vous laver que le bout du nez, vous vous levez un matin avant l'invasion des petites bonnes, et que vous vous glissiez sans bruit dans le couloir, et que vous preniez mille précautions pour ne pas heurter la cuvette ni le réservoir de l'honorable eau chaude, afin de n'éveiller personne, vous réussirez peut-être à faire une toilette plus complète, à la condition de vous être dévêtu avec des prodiges d'habileté silencieuse... Seulement, lorsque vous vous retournerez, vous verrez deux ou trois petites bonnes femmes accroupies comme à un spectacle, qui vous observaient avec la même tranquillité qu'elles eussent mis à vous regarder jouer au billard, et qui échangent entre elles des réflexions suivies de petits rires dont vous êtes, à n'en pas douter, le sujet... Alors!... alors, la patience vous échappe. Il en est qui, sous prétexte d'ablutions, éclaboussent beaucoup d'eau autour d'eux; d'autres en prennent leur parti, et agissent comme s'ils étaient seuls.

Et c'est vous qui avez tort. Vous attachez de l'importance à une chose qui n'en a point. Et avec toutes vos précautions et vos réticences, et votre gêne, vous finissez par donner de vous l'impression que vous êtes un fat ou un monsieur très vilain dont l'esprit est incessamment obsédé de pensées dégoûtantes : une sorte de sadique, de maniaque, d'érotomane, de barbare. Tout

simplement. « La pudeur trop consciente devient nécessairement impudique. » (J.-M. Guyau.)

Et à bien réfléchir... La complète innocence, à la vérité, ne fait pas tant d'embarras, et c'est seulement lorsqu'ils furent déchus qu'Adam et Eve s'aperçurent de leur nudité. Ce n'est pas vrai?

***

Les Japonais ignorent, à la fois, la pudeur et sa fille l'obscénité. Chez nous, les murs de nos rues et de tant de lieux publics sont souillés par des mots ou des dessins orduriers. De ces *graffiti*, vous n'en trouverez pas un dans le Japon. De même, vous ne verrez à la ville ni à la campagne aucun geste d'intimité amoureuse. Dans les quartiers de chaque ville qui sont réservés à la prostitution, vous ne rencontrerez aucun sujet de scandale. Au Yoshiwara de Tokio, où quinze mille femmes sont exhibées chaque nuit, vous ne surprendrez pas une seule attitude équivoque. Et les allures européennes — allemandes surtout — des fiancés ne seraient pas tolérées dans cette ville spéciale où chaque maison est un lieu de débauche.

La femme japonaise est vêtue de telle façon que rien de sa féminité n'est révélé aux passants. Comparez sa silhouette, gracieuse pourtant, mais toute droite, avec celle des femmes d'Europe, plus déshabillées en toilette de ville qu'en toilette de nuit, et dont la robe est faite pour attirer le regard sur le buste et sur les hanches. De quel côté est la véritable pudeur? Les Japonais ne peuvent pas comprendre qu'un mari européen accepte que sa femme, la poitrine nue, tourne, sous prétexte de valser, dans les bras d'un monsieur qui n'est pas son mari. Ils y voient de l'exhibitionnisme. Ils en voient aussi

dans notre étrange conception de l'art qui nous fait tout rapporter à la beauté féminine, c'est-à-dire à l'érotisme. Lafcadio Hearn a dit leur ahurissement devant un tableau représentant une femme nue, dans une Exposition. Si cette femme avait été une Japonaise, le tableau ne serait pas resté exposé pendant dix minutes. Le Japonais admet la nudité réelle, il n'en admet pas la représentation. C'est que la représentation implique une attention fixée, une arrière-pensée sensuelle, un choix.

— La pudeur, pourrait dire un faiseur de paradoxes, n'est qu'une convention.

Elle a été inventée.

— Inventée? Par qui?

— Je vais vous le dire. Par les gens du Nord d'abord. Puis par les femmes coquettes, puis par les femmes laides et enfin par les hommes jaloux. Les gens du Nord avaient froid. Ils ont mis des vêtements et ont pris l'habitude de se voir couverts de tissus ou d'une autre peau que la leur. Cacher sa nudité est devenu la normale. Là, comme sur tous les autres points, on a déclaré solennellement que celui qui ferait autrement que les autres serait un mauvais citoyen, un coupable. Il importe à la collectivité que ce qui convient au plus grand nombre soit considéré comme sacré. Les lois ne sont que les catalogues des habitudes. Honni soit qui veut innover. Celui-là est différent. On le hait parce qu'il est différent, et la haine qu'on lui voue, on déclare que c'est l'indignation de la vertu offensée.

Mais il arriva ceci : les mâles ayant perdu l'habitude de la nudité féminine, entraient en folie lorsqu'un peu de chair leur était révélée. Les femmes laides, se sentant menacées d'indifférence, ont crié que manquer de pudeur était l'abomination de la désolation. Est-ce qu'elles en manquaient, elles, qui étaient le nombre? Non! Alors?

Et les autres, pour se soustraire aux assauts de l'homme de l'âge des cavernes qui persiste au fond de tout homme, s'emprisonnèrent dans des robes comme dans une cuirasse, et mirent entre elles et l'ennemi du dehors le triple verrou des lacets, des épingles et des boutons. Et comme cependant cet outrage n'était pas sans leur être tout de même agréable, elles cherchèrent le moyen de s'y exposer sans danger. Trop de sagesse, du côté masculin, n'était pas pour leur plaire. Elles voulurent éveiller la bête chez l'homme sans la déchaîner, et elles y réussirent en inventant la toilette de bal et le costume de bains de mer qui excitent les appétits, mais les excitent en public, c'est-à-dire là où ils se neutralisent mutuellement. Ce que l'on fait devant tout le monde ne saurait être mal. N'est-ce pas?

Croyez-le : la pudeur a provoqué plus de défaillances qu'elle n'en a jamais empêché.

La pudeur est une grande proxénète, bien habile. Que de désirs, en effet, ne seraient pas nés si leur objet s'était montré tout d'abord dans sa réalité!

La pudeur n'est qu'un piège féminin : la réticence qui provoque la curiosité. Elle livre peu ou rien pour laisser tout à deviner, et elle s'en rapporte aux imaginations masculines pour ne pas perdre à ce jeu. Elle est la consolation de la laideur. Il est tout naturel que ce soient les femmes laides qui la défendent avec une farouche indignation. Le vêtement dissimule leur propre infériorité. Comme elles ont honte de leur corps, elles désirent que tous les corps soient honteux.

On les comprend. Dans certains cas, et à partir d'un certain âge, la pudeur est une politesse.

... Tout cela n'est pas une raison pour aller se promener sans chemise sur la place de la Concorde. Mais on arrive, en voyageant, à être surpris de la facilité

avec laquelle on perd ce préjugé. En Nubie, la vue d'un homme nu n'étonne plus les Américaines les plus pudibondes, après un certain séjour. Vous me direz que les hommes qu'elles voient sont des noirs, et vous aurez peut-être le mauvais goût d'ajouter que le noir est toujours habillé, mais je riposterai en vous parlant des Japonais d'aujourd'hui et des Grecs d'autrefois.

D'ailleurs, vous auriez raison de me dire que le parallèle est impossible à poursuivre.

La Grèce, en effet, avait le culte du nu. Le Japon n'en a que l'habitude.

*
* *

Les Japonais ignorent la pudeur physique. Mais, ils ont, bien plus que nous, la pudeur morale.

Il y a, pour eux, un point d'honneur à ne pas montrer ses sentiments. Les enfants même doivent se dominer, et, à l'âge où les nôtres apprennent à cacher leur corps, ils savent, eux, dissimuler les mouvements de leur âme. Et il y a, à l'origine de cette pudeur, les mêmes sentiments qu'à la naissance de l'autre : honte de soi et respect d'autrui. C'est par altruisme, par politesse, par déférence, par humilité qu'un Japonais sourira en vous apprenant qu'il vient d'être atteint dans ses plus chères affections. Ce sourire veut dire : « Ma peine est bien méprisable, et je vous demande pardon de vous la laisser voir. J'ai pitié de moi, à me voir si peu, et je sais bien que je prête à rire en vous parlant, à vous, si haut, et comme si elle pouvait vous intéresser, de ma douleur, à moi si humble. » La colère est invisible au Japon. Je ne dis pas qu'elle ne soit jamais dans les cœurs : il est bien rare qu'on la voie sur les visages.

Plus que nous ne le sommes par la vue des nudités

physiques, les Japonais sont choqués que nous montrions à tous, sans voiles, non notre carcasse, mais notre âme. Et ils ne comprennent pas comment nous laissons deviner sans vergogne, ce que nous avons véritablement de plus intime et de plus sacré : nos sentiments. Ils ont été révoltés de voir les meilleurs des maris européens donner en public des marques d'amour à des femmes, à des épouses, afficher ainsi par quels liens elles leur sont attachées, et éveiller dans l'esprit de tous l'idée des plaisirs intimes qu'ils prennent avec elles...

En un mot, ils voilent leurs âmes et nous, nous voilons nos corps.

La femme japonaise.

On admire beaucoup les Japonais, et on a raison. Mais on ne les admire pas pour ce qu'ils ont fait de plus admirable.

Ils ont réalisé beaucoup de choses extraordinaires, c'est entendu. Tout ce dont on les loue n'est rien — vous entendez : rien — à côté de la maîtrise avec laquelle ils se sont assuré le bonheur domestique.

Le Japon a été, pendant des siècles, le paradis des maris. Il l'est encore. Mais je crois qu'il ne le sera plus longtemps.

Le statut imposé aux femmes, accepté par elles, est un tel monument d'égoïsme masculin, qu'on peut entasser le Mont Fuji lui-même sur dix Pyramides et cent Himalayas, sans parvenir à son énormité.

Certains peuples enferment leurs femmes, les voilent, en font des esclaves. Le Japonais n'a pas cette barbarie. Tyran redouté, il n'eut pas été admirable. Il a obtenu tout de ses femmes — et plus encore — le respect, la

soumission, le désir de plaire, l'amour, la vertu, la grâce et même de hautes qualités morales (car la femme japonaise possède tout cela) sans qu'elle pensât à se croire une victime. Il n'y a pas eu, sur la terre, d'esclaves plus exploitées et il n'y a pas de femmes plus heureuses. Voilà ce qui mérite l'admiration. On a su les convaincre que leur unique bonheur était de donner du bonheur au mari, que leur existence n'avait pas d'autre but, et qu'elles étaient des êtres inférieurs, infiniment inférieurs aux hommes. Une fois cette conviction installée en elles, la plus petite marque d'attention ou de sympathie les transportait au comble de la joie. Réellement, la femme japonaise, sous le despotisme dont je vais essayer de donner une idée, a vécu dans une paix et une félicité qu'elle ne retrouvera jamais et que les femmes d'aucune autre nation n'ont connue.

Ah! comme on comprend que les hommes de ce pays nous haïssent! Je parle très sérieusement. L'arrivée des blancs les a obligés à des dépenses folles, dont chacun d'eux supporte le poids avec une grande noblesse d'âme. Outre le courage militaire, les Japonais ont aussi le courage de tous les jours, silencieux, ignoré : celui qui consiste à restreindre ses besoins, à rogner sur ses plaisirs, et même sur sa nourriture, afin de fournir au budget national ce qui est nécessaire pour garder intacte, immaculée, libre, la terre des aïeux. Pour y parvenir, il leur a fallu profaner le sol en y installant des usines, attenter à la grâce divine des paysages, en y tolérant la laideur des cheminées géantes. Ils ont dû envoyer leurs enfants dans ces bagnes. Leur seule richesse était la main-d'œuvre à bon marché. Ils ont sacrifié leurs fils et leurs filles et se sont sacrifiés eux-mêmes sur ce champ de bataille sans gloire et sans beauté. La misère en est résultée, la misère devant des roues et dans la

buée des machines. Et aussi la haine injuste peut-être, mais légitime, dont est fait ce qu'on appelle le socialisme.

Ce n'est pas tout. Voici qu'en montrant à leurs femmes les libertés dont jouissent les nôtres, nous allons créer en elles des désirs d'indépendance dont la réalisation est, sans aucun doute, souhaitable, mais qui forceront le Japon à renoncer à une forme de bonheur intime dont il jouissait depuis des siècles sans qu'il en coûtât une souffrance à celles qui l'assuraient. C'est seulement lorsqu'on sait l'existence de la liberté qu'on souffre de l'esclavage. Les Blancs auront montré aux femmes du Japon que l'état où elles se plaisaient est un état que nous considérons comme infamant. Elles vont sentir alors le poids des chaînes que jusqu'ici elles n'avaient même pas vues... La civilisation européenne délivre peut-être les femmes et les enfants du joug familial, mais c'est pour les envoyer à l'usine, à la tuberculose, à l'isolement, à la déchéance morale... Oui... Ils seraient excusables de nous haïr, les Japonais! Ils seraient excusables, mais ils auraient tort, car nos actes ne sont pas délibérés. Des forces nous poussent que nous n'avons pas le pouvoir de discuter, que nous ne connaissons même pas et auxquelles nous obéissons sans nous en apercevoir. *Shiyo ga nai !*

***

Dès qu'il ouvre les yeux, dès qu'il prend conscience de la vie, le petit garçon japonais sent que les femmes sont des êtres inférieurs dont l'unique raison d'être est d'assurer son bonheur. Toutes les femmes qu'il voit sont ses servantes, et heureuses d'être ses servantes. Il ne lui viendra donc jamais à l'idée de douter d'un

devoir accepté joyeusement, ni d'une supériorité que ne contestent pas celles qui la subissent.

De même, la petite fille voit sa mère se prosterner devant tous les hommes de la famille, et il lui semblerait monstrueux qu'il en fût autrement. Elle sait que sa mère a été mariée sans être consultée, et qu'il en est ainsi de toutes les femmes. Comment pourrait-il lui venir à l'esprit de désirer choisir son mari? Si elle a appris que chez certains peuples, la coutume est différente, elle se félicite simplement d'agir autrement que ne le font ces peuples qui sont des barbares, puisqu'ils n'ont pas, comme le peuple japonais, l'honneur d'être les descendants des dieux. Le jeune époux japonais, reçoit donc une esclave fière et contente de son esclavage.

Les devoirs de la femme ont été longuement énumérés, une fois pour toutes dans un écrit publié au XVII[e] siècle par un grand moraliste nommé Kaïbara. Malgré les lois nouvelles, les prescriptions en sont encore observées de nos jours, surtout dans les classes élevées et à part des exceptions dont nous aurons à parler.

Si Arnolphe avait connu ce code, il se serait fait Japonais, car on n'y a rien négligé pour que la femme « se mette dans la tête :

« Que celui qui la prend ne la prend que pour lui. » Encore faudrait-il ajouter : « Et pour ses parents ».

La jeune épouse, en effet, appartient à son beau-père et à sa belle-mère. Elle a changé de famille et ne doit plus faire à la maison paternelle « que de rares visites ». Elle doit à ses beaux-parents plus de respect et d'obéissance qu'à ses parents propres. Le mari n'a qu'à se laisser vivre. Quelqu'un est là, sa mère, à qui il peut s'en remettre pour diriger sa femme. Cette mère n'a pas perdu le souvenir de ce qu'elle a souffert elle-même

dans sa jeunesse et elle doit considérer « comme un juste retour des choses d'ici bas » le pouvoir qui lui est donné sur sa belle-fille. Celle-ci sait déjà que les seules qualités de la femme sont : « l'obéissance, la douceur, la chasteté, la grâce et la tranquillité ».

Que si, par hasard elle ne les observait pas, le mari demanderait le divorce. Il n'a pas à craindre de manquer de motifs à sa demande, puisqu'elle est agréée dans un des sept cas suivants : Désobéissance de la femme à ses beaux-parents, stérilité, inconduite, *jalousie*, maladie répugnante, *intempérance de langage* et vol.

Aussi le Japon est-il le pays du monde où on divorce le plus, — après les États-Unis, je crois.

Ajoutez que le divorce n'est pas pour la femme un état souhaitable, car, même si elle trouve à se remarier, elle est l'objet de la réprobation de tous.

Kaïbara dit nettement : « Une femme n'a pas de dieux particuliers, elle doit regarder son mari comme son dieu et le servir en l'adorant. Elle doit le considérer comme s'il était le ciel même. »

Le code de Kaïbara ne dédaigne pas de s'occuper des petits détails de la vie. L'épouse doit se lever la première et se coucher la dernière. Au lieu de faire la sieste, elle doit coudre, tisser et filer.

Elle ne doit, les jours de grande affluence, aller aux temples et dans les autres lieux publics qu'à partir de quarante ans. Elle doit se vêtir avec modestie :

Elle ne doit se parer
Qu'autant que peut le désirer
Le mari qui la possède.

Elle ne doit pas se laisser aller à d'irrévérentes familiarités avec les dieux, ni se livrer à d'interminables prières. Et, tant qu'elle est jeune, elle doit se priver de

toute intimité avec les amis et les camarades de son mari :

L'édit termine par une gentillesse : « Les pires maladies qui affligent l'esprit de la femme sont : l'indocilité, le mécontentement, la médisance, la jalousie, et la sottise ». Et voici le dernier compliment : « De ces maladies, sept ou huit femmes sur dix sont atteintes, et c'est ce qui fait que la femme est inférieure à l'homme ».

Le livre se termine par une invitation aux parents d'apprendre tout cela à leurs filles, et de leur en faire copier le texte de temps en temps... « car si elles suivent tous ces préceptes, elles auront la paix dans leur ménage. » On l'aurait à moins en Europe, je pense.

Après la mort de son mari le devoir de l'épouse n'est pas anéanti : elle doit se noircir les dents, se couper les cheveux et se raser les sourcils. Et il est plus convenable, pour elle, de ne pas se remarier.

*
* *

Qu'y a-t-il de changé, depuis Kaïbara? Un écrivain japonais va nous répondre dans le numéro récent d'une revue publiée à Tokio :

« Devant la loi, la femme a aujourd'hui, au Japon, les mêmes droits et privilèges que son mari, son père ou son frère. En ce qui concerne les emplois ordinaires de la vie, elle est aussi libre que sa sœur d'Occident. Mais malgré cela, l'abomination de la répression et de l'oppression de la femme continue à exister dans une large mesure...

« ... La vérité est que, si les lois du pays sont en faveur des droits de la femme, le peuple, dans son ensemble, s'oppose à tout changement. »

L'Européen peut le constater en voyage. Il aura vingt

fois le spectacle d'un Japonais montant en wagon — lui premier — suivi de deux ou trois femmes qui s'empresseront de disposer pour le seigneur une couverture moelleuse sur la banquette où il s'étendra le plus naturellement du monde. On fouillera ensuite dans les valises, les sacs, les paquets pour en extraire tout ce qui pourra satisfaire les désirs qu'il n'aura pas encore exprimés.

Et j'ai vu encore ce petit spectacle : un wagon est complètement occupé par des voyageurs étendus et dormant. Survient un nouveau voyageur. Il faut lui faire une place et réveiller quelqu'un. C'est une femme que réveille l'employé, et nul ne s'en étonne, pas plus le nouveau venu que les autres.

La plupart des femmes ne désirent pas qu'il en soit autrement. M. André Bellessort a recueilli la confession d'une jeune divorcée japonaise, qui divorça parce que son mari avait voulu la traiter à l'européenne :

« Il m'obsédait de politesses inaccoutumées. Je ne pouvais descendre de wagon et y monter sans qu'il me tendît la main : c'était risible ! Si je gardais le silence, je devais être souffrante ; si je marchais, j'allais me fatiguer. Il ne me laissait pas le loisir de m'acquitter envers lui des soins que les femmes sont habituées à remplir et dont ma mère m'avait instruite. Je vivais à ses côtés dans un perpétuel désœuvrement. J'étais comme une princesse qui traîne derrière soi un étudiant amoureux. Cela me donnait parfois un soupçon d'orgueil, mais à la longue, j'en étais excédée. »

Toutes ne sont pas ainsi.

Dans les grandes villes, beaucoup de Japonaises ont vu des femmes européennes, beaucoup ont appris par les journaux et par les livres qu'un autre état que celui d'esclaves était possible pour elles.

En même temps, les usines leur ont offert le moyen de gagner leur vie sans avoir à subir le despotisme marital. Les postes, les télégraphes, les compagnies de chemins de fer, les banques, les grands magasins ont eu besoin d'employées, et celles-ci ont cessé d'être les servantes des maris. Beaucoup de jeunes filles maintenant se dérobent et vivent seules, de leurs salaires. Il y a aujourd'hui, au Japon, près de cent mille femmes employées, quarante mille institutrices et cinq cent mille ouvrières d'usine.

*
* *

Pour se procurer de la main-d'œuvre, les filatures envoient, dans les campagnes, des agents auxquels il est donné tant par recrue qu'ils amènent à la manufacture. Ces agents pénètrent dans les familles, s'adressent plus aux parents qu'à la future ouvrière, offrent à ceux-ci une certaine somme d'argent payable sur-le-champ. Les parents acceptent et sans que l'enfant, naturellement, soit consultée, le contrat est signé. Comment d'ailleurs pourrait-on résister aux paroles mielleuses des racoleurs, au tableau du paradis qui attend l'ouvrière, aux photographies qu'ils colportent dans un album magnifique et qui représentent en effet la vie à l'usine sous les couleurs les plus séduisantes?

J'ai sous les yeux une de ces collections. En tête sont énumérés tous les avantages offerts par la puissante compagnie. Elle offre à ses *opératives* des écoles professionnelles et ordinaires, des conférences quatre fois par mois, des *leçons de maintien*, des secours en cas de maladie, des secours après la mort. Il y a, à l'intérieur de l'usine, des dortoirs, des salles de bain, des boutiques où l'on vend des sucreries et des parfums, deux théâtres pour lesquels on a dépensé 300.000 francs. Une caisse

d'épargne est à leur disposition, et elles reçoivent dix pour cent d'intérêt pour les sommes déposées. On leur donne gratuitement du papier à lettres, des enveloppes et des timbres pour écrire à la famille lointaine. Enfin, il y a, à la campagne, un sanatorium pour celles auxquelles le médecin ordonne du repos (lisez : tuberculeuses).

Il faut croire que les Compagnies n'ont cependant qu'une confiance limitée dans tous ces avantages. Afin de conserver leurs ouvrières, elles promettent une prime à celles qui restent trois ans à l'usine, une prime plus forte à celles qui y demeurent dix ans.

La vérité, c'est que les malheureuses, lorsqu'elles sont en face de la réalité, se sauvent, en dépit de la surveillance. Si elles ont le malheur de retourner chez elles, on va les y chercher et on les ramène de force à l'usine, les parents ne pouvant naturellement pas payer le fort dédit stipulé sur le contrat.

Mais ce mode de recrutement à domicile est encore insuffisant. Les Compagnies se volent réciproquement leurs ouvrières, offrent cinq yens (treize francs) par recrue, et s'adressent pour en trouver, aux logeurs, aux coiffeurs de dames, qui vont à domicile, aux diseurs de bonne aventure.

« Ordinairement, la compagnie ainsi privée de ses ouvrières ne porte pas plainte au commissaire de police parce que la punition d'amende n'est que de 1 yen 50 à 5 yens et que cette punition n'est pas bien effrayante. *Elle fait frapper les coupables par des gens qu'elle paye à cet effet*[1].

« La compagnie à qui on demande de restituer les

1. J'emprunte ces détails et ceux qui suivent à un ouvrage écrit par un Japonais, M. Saïto, sous ce titre : *La protection ouvrière au Japon*.

ouvrières qu'elle a détournées de l'usine présente toutes ses excuses, renvoie de suite les ouvrières. Seulement, elle a pris le soin de leur recommander d'essayer de débaucher les autres moyennant récompense. »

J'ai sous les yeux le règlement intérieur d'une de ces Sociétés. Naturellement, on n'en donne connaissance aux intéressées qu'à leur arrivée à l'usine, trop tard pour qu'elles puissent se révolter. J'en détache quelques indications :

La durée du travail est de douze heures par jour. Les jours de repos ordinaires sont fixés tous les deux dimanches, « mais ils sont supprimés au cas où le travail est pressant. » Les jours de repos ordinaires ne sont pas payés. Le retard de moins d'une demi-heure est puni d'une amende égale au cinquième du travail de la journée. Parmi les actes interdits à l'intérieur de l'atelier, figure celui de quitter l'usine sans la permission d'un chef de l'atelier, « *et ce, même pour cause de maladie ou pour raison grave.* »

L'expulsion, la diminution de salaire ou l'amende sont prononcées dans quinze cas, contre, par exemple, l'ouvrière « qui murmure ou fait la mécontente — *qui ne travaille pas sous prétexte de maladie.* »

Et voici encore quelques articles :

Celui-ci a rapport aux détériorations de matériel :

« Les dommages-intérêts sont payés par toutes les ouvrières occupées dans la salle où a lieu le délit dont l'auteur reste introuvable. »

On a vu plus haut qu'une Caisse d'épargne était ouverte à l'usine et que les ouvriers étaient invités par le taux de l'intérêt (10 pour 100) à y faire des dépôts. Mais cette épargne peut leur être confisquée par la Société, en tout ou en partie, selon la gravité des infractions aux

règlements. Les cas de *confiscation* sont ordinairement les suivants :

1° Expulsion à raison d'actes indélicats.

2° Absence de l'usine sans avoir prévenu (confiscation partielle).

3° Absence de réclamation de la somme épargnée dans le délai de trois mois après le départ.

4° Absence de l'usine sans avoir prévenu pendant quelques mois (confiscation totale).

5° Changement de métier sans l'autorisation du patron.

6° Dommages volontairement causés au patron (1).

Et parmi les punitions ordinaires, je relève seulement celle-ci, qui est appliquée pour des fautes légères : « Nettoyage de l'usine après l'heure de travail, sans augmentation de salaire. »

Après le travail! Après douze heures de travail! Et quel travail!

J'ai vu à Osaka des malheureuses petites filles de douze ans qui marchaient derrière le métier pendant cinq ou six pas, refaisaient ces cinq ou six pas en arrière, poussées par la machine qu'elles ne doivent pas quitter des yeux ni des mains, puis revenir, et retourner, et toujours, toujours sans arrêt, sans une seconde de détente ou de repos. C'était effroyable. Il me semblait voir une forme inédite d'un châtiment infligé à des damnés. Ah! les pauvres petites... Et il y a au Japon un chiffre *avoué* de trois cent cinquante mille ouvrières de moins de vingt ans!

***

Il m'a été à peu près impossible de visiter, au Japon, des grandes usines. J'entends visiter autrement qu'en

(1) Saïto, *op. cit.*

invité surveillé. On m'a comblé d'amabilités et privé de documents. Ce que l'on m'a montré, ce qu'on m'a dit était trop beau pour être vrai. Ma défiance a été mise en éveil par le charme excessif du tableau. Et j'ai cherché autre part les renseignements qu'on m'a refusés.

Je trouve dans un numéro récent de *l'Economiste Français*, l'article d'un Japonais, M. Ourakami, auquel j'emprunte les détails qui suivent sur la vie de l'ouvrière de filature :

« Les mesures sanitaires qui sont adoptées par la plupart de ces grandes manufactures de coton, des filatures de coton ou de soies, laissent beaucoup à désirer. Des médecins y sont engagés aux services hygiéniques et protecteurs pour nos ouvrières ; mais ces médecins ne leur rendent que peu de services, c'est-à-dire que pour tout ce qui touche au confort de la vie et à l'amélioration de la vie ouvrière, ils n'osent en déclarer l'urgence aux propriétaires ou aux patrons de l'atelier, et ils n'y viennent que pour soigner les malades.

« L'un des maux les plus effroyables pour la santé des ouvrières de chez nous, c'est de leur laisser partager un lit par deux ou trois filles. On sait qu'au Japon, les grandes filatures de coton ou de soie adoptent toutes les modes de pension et d'ouvrières internes. Elles les logent dans une habitation commune, construite dans l'enceinte même du terrain de l'atelier. La couverture de nuit est toujours insuffisante et leur chambre à coucher, trop petite, manque des moyens de chauffage. En plein hiver,pour se mieux réchauffer, ces femmes sont obligées de se coucher plus de deux sous une même et seule couverture. La proprété ne règne pas dans leur logement privé. Leur lit n'est jamais défait et agité à l'air, à cause du service de nuit qu'elles doivent prendre. Il s'ensuit que celles qui sont relevées du travail de

nuit vont se reposer dans le même lit occupé jusque-là par leurs camarades qui le quittent pour se mettre à leur tour au service; ce sont là des conditions hygiéniques déplorables.

« Le second point important à étudier au point de vue sanitaire de ces ouvrières, c'est le travail extra de nuit que l'on exige d'elles. Actuellement, dans les filatures de coton, en particulier, on les partage en deux groupes qui, à tour de rôle, se soumettent au travail en extra de nuit. Chacun de ces groupes fait ce service une fois par semaine, ou bien tous les dix jours. Sans compter que celles des fileuses du travail de jour doivent rester à filer à l'atelier deux ou trois heures de plus, en dehors des heures réglementaires qui sont de douze par jour.

« Ce travail alternatif de jour et de nuit est pratiqué également dans les grands ateliers de verrerie, de fabrication de papiers (Européens), des manufactures de tabac, de raffinerie de sucre, de l'électricité, de l'alliage des métaux, etc... où l'on emploie beaucoup de femmes et d'enfants de dix à quinze ou seize ans.

« En dernier lieu, disons que la nourriture que prennent ces femmes leur est donnée à raison de trois à quatre sens le repas (sen : un centième de yen qui est de 2 fr. 60[1]). Il est impossible qu'avec un tel bas prix, on puisse leur fournir des aliments substantiels, et de plus la quantité de la nourriture même est toujours insuffisante pour restaurer leur santé. Il y a là une situation qui réclame impérieusement des améliorations. »

C'est incontestable[2].

1. Donc 8 à 10 centimes.

2. La bonne volonté des Japonais est admirable. Leur désir de bien faire est touchant. Mais souvent, il ne leur est pas possible de réaliser leurs bonnes intentions. Alors, ils s'en tiennent à des réformes... fictives. C'est ainsi qu'en 1911, une loi sur les établissements industriels fut promulguée. *Mais* cette loi porte la disposi-

*
* *

Je désirais vivement savoir ce que pensaient les Japonais du travail de la femme dans les manufactures. Ce désir n'aurait sans doute jamais été satisfait si le hasard ne m'avait servi de la plus heureuse façon.

Pour des raisons qu'il serait sans intérêt d'exposer ici, j'avais été amené, à Tokio, à faire devant les professeurs et les élèves de l'Université impériale, une conférence-causerie. Or, au même moment, l'*Illustration* apportait, avec son numéro, le texte de ma pièce, *La Femme seule*, représentée au mois de décembre précédent. Dans cette pièce, où j'effleurais cette grave question du travail de la femme hors de chez elle, j'avais été amené à placer dans la bouche d'un de mes personnages le vieil adage : *l'homme à l'atelier, la femme au foyer*.

Un professeur de l'École des langues vivantes, professeur de langue française, eut l'idée d'en faire le sujet d'une composition, et il eut, de plus, la gracieuse pensée de m'envoyer les copies de ses élèves, tous Japonais, bien entendu, et dont l'âge oscille autour de vingt ans. J'en vais donner quelques extraits sans en corriger les

tion additionnelle suivante : « La date de l'entrée en vigueur de la présente loi sera fixée par un décret impérial ».

Alors, pourquoi la promulguer?

Cette loi défend d'employer dans les usines des enfants de moins de douze ans, *mais* le travail des enfants de *dix* ans peut être autorisé.

Les enfants de moins de quinze ans ne pourront travailler plus de douze heures par jour (!), *mais* on pourra porter à quatorze heures la durée journalière du travail.

On ne pourra faire travailler les enfants âgés de moins de quinze ans après dix heures du soir et avant quatre heures du matin, *mais* cette défense n'est pas applicable quand il s'agit d'un travail dont l'exécution rapide s'impose pour des motifs spéciaux. De même, le repos deux jours par mois est obligatoire... sauf motifs spéciaux.

fautes de langue, fautes d'ailleurs bien excusables, puisque ces jeunes gens n'avaient encore reçu que pendant deux ans des leçons de français.

L'auteur de la première composition n'est pas un partisan des idées nouvelles. Il fait de la femme du monde au Japon d'aujourd'hui, un portrait amusant et assez spirituel. Cependant il ne peut s'empêcher de reconnaître en passant que la femme au Japon, est *un peu* une esclave, et qu'on pourrait lui accorder *un peu* de liberté :

« Quelle est la femme du monde japonaise de nos jours?

« C'est la femme qui passe ses soirées à jouer aux cartes, et qui va sur invitation au concert privé, composé de ceux qui peuvent bien jouer de koto ou de schomisen.

« Son visage et ses mains couverts de la poudre blanche tâchent de la faire trouver charmante. Elle porte le beau costume à la mode. L'éclat de sa lunette en or est celui de sa vanité. La vanité qui la tourmente lors du paiement au marchand d'habits augmente de plus en plus. Elle lit les livres étrangers à travers sa lunette qu'elle est à peine capable de comprendre. Chez elle, elle ne veut ni laver des habits ni cuire du riz, en portant le tasuki entre-croisé sur son dos pour tenir relevées les manches tandis qu'elle joue de l'harmonium ou du violon. Elle n'entre pas dans la cuisine et confie toutes les affaires de la cuisine à sa servante. De temps en temps la querelle entre le père et la mère se met à commencer en jetant des tasses et des bouilloires quand le mari est revenu chez lui après le travail de la journée, puisqu'il n'est pas encore prêt à prendre repas. Il ne peut ni manger du riz chaud, ni boire du thé et il va dehors, parfois au restaurant. Voilà comme ça la femme du monde japonaise. La vraie Japonaise dans la famille va disparaître peu à peu, surtout dans la ville. L'ancienne moralité pour les femmes va être battue. Tout cela est la tendance de l'époque contemporaine. C'est vrai que la situation féminine dans la société est un peu esclave au

Japon. Après plusieurs années la Japonaise pourrait se conduire à l'Européenne. Elle tâche de gagner sa vie elle-même. Elle veut travailler en privant la main-d'œuvre des hommes. A l'avenir, la situation de la femme japonaise pourrait être élevée et surpasser celle de l'homme. Avant que la stabilité des hommes et des femmes dans la société soit battue, il faut que d'un côté nous inspirions l'ancienne moralité pour les femmes à la Japonaise, de l'autre côté nous leur donnions un peu de liberté. Et nous aurons la paix? »

Le suivant est le bon sens et la modération mêmes. Il veut que la femme reste au foyer, afin de mieux élever les enfants et d'assurer ainsi la grandeur de la patrie :

« Moi aussi je crois que les femmes, surtout celles qui sont mariées, doivent rester à la maison pour faire le ménage, et si elles ont des enfants elles doivent les élever elles-mêmes. Le plus grand devoir des femmes est d'élever les enfants, non seulement d'élever, mais bien élever.

« Je regrette qu'il y a beaucoup d'ouvriers qui ne peuvent gagner assez d'argent pour supporter leurs familles et que les femmes sont forcées d'aller à l'usine. Mais, même dans cette occasion, je ne veux pas qu'elles vont à l'usine, parce qu'il y a assez de métiers domestiques par lesquels elles peuvent gagner de l'argent. Les métiers domestiques laissent aux femmes le temps pour le ménage et l'éducation des enfants.

« Les femmes qui travaillent à l'usine perdent leur caractère de femmes et négligent très souvent l'éducation des enfants.

« Ce n'est pas seulement le dommage des enfants ou d'une famille, mais aussi une très grande perte de la patrie.

« En un mot, la morale et l'économie ne peuvent pas aller parallèlement; celle-ci veut que les femmes travaillent à l'usine, tandis que celle-là ne le veut pas. Et la morale est plus importante que l'économie, donc j'aime mieux qu'on n'emploie pas des femmes à l'usine,

excepté de spéciales occasions, et que les femmes rendent leurs devoirs dans leurs foyers. »

Voici maintenant comment se sont exprimés ceux qui ont été touchés par les idées nouvelles. Le premier est assez timide : « On dit que la femme est le sexe faible. »

« Et le mot faible signifie-t-il que la femme est toujours inférieure au mari? Mais non, elle n'est pas l'esclave !

« Alors quels sont les devoirs de la femme? D'après mon avis, les principaux seront de vivre heureusement dans la famille avec le mari et d'élever les enfants avec soin, pour soutenir le bonheur de la famille, la femme doit obéir le mari, mais pas absolument. »

Et l'élève ajoute que si la femme obéit à un mari injuste, le malheur en est la conséquence. Donc, on doit donner à la femme le droit aux remontrances « d'ouvrir la bouche, *jusqu'à un certain point*, pour conseiller le mari. »

Vous vous rappelez les beaux vers de Hugo :

Où vont tous ces enfants dont pas un seul ne rit,
... Ces filles de huit ans qu'on voit cheminer seules?
... Ils vont de l'aube au soir faire éternellement
Dans la même prison le même mouvement...
... O servitude infâme imposée à l'enfant...

Je ne sais si l'auteur de cette autre copie les a lus. S'il les a lus, il s'en est heureusement souvenu :

« Je rencontre toujours sur la route ou dans le tramway des femmes pauvres halées et mal habillées, de jeunes filles qui portent les vêtements spéciaux, noirs, bleus ou roses, et de petites filles pâles, tristes, sans avoir l'air innocent ou naïf. Qu'est-ce que c'est que ces femmes et ces filles? Où vont-elles? Que vont-elles faire? Ce sont des ouvrières! Elles vont à la gare, au guichet,

chez le bureau de téléphone, chez le bureau de poste, chez le banquier, dans l'atelier, dans l'usine ou chez quelqu'un, et ils y travaillent pour gagner leur vie.

Les femmes ne peuvent plus être au foyer.

« Est-ce que c'est la faute de leur mari? est-ce que c'est le vice de leur père? Non, je ne le crois pas. C'est la faute ou... le résultat proprement dit de la lutte pour l'existence! »

Et voici maintenant un gentil tableau d'intérieur :

« Cependant elles ne sont pas toujours si malheureuses. Quand elles sont revenues dans leur cabane et ont revu leur mari et leurs enfants ou leurs parents et leurs sœurs, elles sentent de la douceur, de la joie de l'amour de la vie familiale.

« Les hommes aussi, ils ont le même sentiment quand ils sont revenus chez eux. La femme cuit du riz quand le mari balaie la chambre et les enfants aident leurs parents. Ils s'assoient autour d'une table et sous la douce lumière d'une petite lampe, ils causent les uns et les autres, le mari sourit, la femme sourit et les enfants rient! Et c'est comme cela ils oublient leur fatigue du jour. »

La conclusion :

« Pauvres ouvrières! elles portent des fardeaux de la vie sur leur dos! Que faisons-nous pour les sauver? »

Voici, par une autre plume, une opinion analogue :

« Je pense que c'est un homme bouché qui prend la femme nouvelle pour une coquette sans tendresse et sans vertu, n'ayant jamais compris l'opinion et le principe de cette femme. »

Et voici maintenant pourquoi on se marie plus tard qu'autrefois :

« J'ai entendu dire qu'une femme qui a reçu l'éducation supérieure a prononcé comme ça : « Je ne veux « jamais me marier avec un homme qui ne respecte pas « la personnalité de sa femme et qui prend sa femme pour « une servante. La femme est aussi une personne. » Mais malheureusement beaucoup de jeunes gens qui viennent de sortir de l'école ne peuvent pas presque toujours gagner beaucoup d'argent, alors leur femme est obligée de ménager comme une servante et de rester toujours au foyer; ce n'est qu'un exemple mais elle ne peut trouver facilement son mari idéal, par conséquent elle est obligée d'avoir son gagne-pain, et elle vit seule. »

Autre avec des erreurs d'antan :

« Je pense que le système social jusqu'aujourd'hui était injuste pour les femmes; et les femmes ne le savaient pas, mais enfin, par la force de la science et la concurrence libre elles surent ce qu'elles étaient dans la situation très injuste. Le monde a perdu sa tranquillité et a tombé dans le grand désordre, et ce désordre continuera longtemps. Alors beaucoup de personnes diverses ont tâché à remettre le monde en ordre, en étudiant des causes et en résolvant des problèmes sur la femme. »

Quelles sont les causes :

« Ces causes sont aussi naturelles, et l'augmentation du et de la célibataire est un produit obligatoire et terrible de notre siècle. »

« On ne croit plus, dit un autre, que la femme soit l'esclave de l'homme.

« Elle est aussi une personne qui a les mêmes droits que l'homme. Les hommes sont toujours égoïstes, ils blâment seulement l'infidélité de leurs femmes sans se reprocher; cherchant toujours à être consolés, ils oublient de consoler leurs femmes qui ont autant de travaux à faire; ils boivent et fument dès qu'ils trouvent quelque motif, supprimant aux femmes de le faire. Les femmes qui vivaient ainsi depuis longtemps, pouvaient bien cultiver leur persévérance et leur courage. Mainte-

nant c'est le temps d'employer ces qualités-là pour se venger.

« Elever une brave nation c'est le devoir le plus important de la femme, et si celle-ci ne reste pas chez elle, comment vont-ils leurs enfants? seront-ils heureux à l'avenir ? »

Et voici même la condamnation de l'égoïsme masculin :

« Si les hommes voulaient que les femmes restent chez eux il faudrait être plus tempérant et plus économique, et en même temps il faudrait respecter plus les femmes et reconnaître leurs efforts au foyer ainsi que leur personnalité. »

Même son de cloche chez celui qui pense cependant que le premier devoir de la femme est de rester au foyer et d'obéir à son mari.

« Pendant la période de la féodalité de Tokugawa on considéra la femme comme un être bien inférieur à l'homme. On dit : « La femme doit obéir à ses père et « mère quand elle est jeune, à son mari après qu'elle se « marie, à ses enfants quand elle vieillit. » Cette idée reste encore.

« La femme est ordinairement plus faible que l'homme? Pour être heureuse, la femme doit rester dans le foyer, et c'est en même temps le bonheur de l'homme. »

Cette composition se termine par ce touchant aveu :

« Pour protéger ces malheureuses femmes nous devons faire le mieux. Mais comment faire ? Je ne peux pas répondre, cette question est hors de ma portée. »

On appréciera la sensibilité que montre cet autre élève :

« Jadis on gagnait facilement du pain, cependant de nos jours c'est devenu très pénible. Car ceux qui le

cherchent devenaient plus nombreux et encore le prix du pain plus élevé qu'autrefois. La douceur familière, amicale, tout disparaissait devant la concurrence de vie. La société devenait un combat acharné, une lutte sanglante. Que d'hommes s'y souffèrent? Où seront-ils heureux, aisés? Est-ce que les hommes sont des êtres qui viennent au monde pour se souffrir? Non! avant d'être aisé, tranquille, calme et placide, il faut goûter, sentir la peine, le trouble. En proverbe : « Après la pluie, beau temps ». Et on comprendra ce que c'est qu'une vie dure ou aisée. La concurrence de vie prive les hommes de la joie et de l'intimité de famille, malgré ils l'ont eue autrefois. Ah! j'attends un homme comme Christ ou Bouddha qui assiste ces malheurs humains. »

N'est-ce pas charmant et d'un cœur généreux?

Les deux derniers n'ont pas traité le sujet. Je ne citerai que cette phrase de l'un d'eux parce qu'elle donne une opinion japonaise sur la femme française (j'en supprime ce qui m'est personnel) :

« J'ai souvent lu les romans et les journaux qui m'ont renseigné sur beaucoup de mauvais côtés de Paris, et croyais... que la Française est un peu malhonnête. Mais maintenant... cette pensée s'est effacée complètement et je comprends bien la Française qui aime la vie calme dans la maison. »

Si j'avais eu l'honneur d'être le professeur de ce dernier élève dont j'ai gardé la composition pour la fin, je l'eusse morigéné pour sa fantaisie et félicité pour son talent. Je demande la permission de citer tout entière cette charmante page de naïveté et de poésie :

La confession de la femme seule.

« Je suis seule, je suis seule! J'aime toujours ma vie, pourtant je suis triste.

« Mon passé et mon futur sont une longue navrante histoire. Pourquoi? Voici une confession. La concur-

rence que nous avons faite dans les usines de métallurgie est une seule profession et aussi ma seule, dernière force.

« Il y a si longtemps que je ne déjeune plus avec ma famille. Une famille agréable que j'ai vue dans la campagne était si gaie et si charmante. Oh! j'aime mieux rester chez moi, mais, après avoir quitté ma profession, qui me donnera mes besoins? Aller aux usines est ma seule profession. A présent il n'y a plus moyen de vivre. O ciel! ayez pitié d'une pauvre femme. A quoi bon la vie sans le bonheur? La vie mystérieuse est quelque chose. Et le bonheur est un mystère. Je suis aveugle, aveugle pour la vie. O mon cher jeune homme! ayez pitié d'une pauvre aveugle. Pourquoi êtes-vous charmant et agréable pour moi? Mon cher, est-ce vrai, mon Dieu! que vous êtes venu pour moi? Est-ce vrai que vous m'aimez?

« Pourquoi êtes-vous calme et insensible? Pardonnez-moi, je suis tombée dans un torrent d'amour. Voir votre attitude et entendre votre parole sont trop gais pour moi. Jeune homme, êtes-vous allé au café? Oui ou non, répondez-moi. Tout le monde aime mieux aller au cabaret. Êtes-vous allé au...? Il faut qu'on mange à la maison. Quand je suis allée à la campagne, j'ai visité une auberge. Dans cette auberge il y avait beaucoup de gens qui s'amusent avec une fille légère qui soigne le repas des hommes. Tout le monde était rouge, mais quant à moi, j'étais pâle. Tout à coup quelqu'un dit : « Allons! Allons! « encore une bouteille! » Un homme dit : « Que c'est bon! » avec la paupière à demi close mais presque sans plaisir. C'était minuit au mois d'août. En regardant tout cela j'étais triste. Ces diables d'ivrognes! je l'ai vu déjà. Et moi, je suis seule. Triste et pénible la vie! n'est-ce pas?

« Il faut qu'on mange à la maison! »

J'éprouve le besoin de répéter que les élèves dont on vient de lire les devoirs n'ont que deux ans d'étude de langue française. Et s'il faut admirer leur intelligence, il convient encore plus de féliciter leur professeur,

M. P.-L.-F. Jacoulet, à qui j'adresse ici tous mes remerciements.

*
* *

On voit que les idées européennes ont déjà fait quelque chemin dans l'esprit des Japonais. L'un d'eux, M. Fukuzawa [1], écrivit en 1899 une réfutation du Code de Kaïbara et rédigea lui-même le nouveau statut féminin. Il n'y demande rien moins que : 1° La séparation des parents

1. Un aimable et érudit japonisant me communique, sur Fukuzawa, le note suivante :

Fukuzawa, dont le nom n'est guère connu jusqu'ici que d'un très petit nombre d'Occidentaux, n'en reste pas moins l'une des figures les plus curieuses et les plus sympathiques du Japon moderne. Comme à peu près tous les hommes de cette grande ère du Meiji, il appartenait à une simple famille de samuraï. Fukuzawa Yukichi naquit en 1835, dans ce midi qui devait tant contribuer à la Restauration mikadonale de 1868. Après avoir appris à Osaka le hollandais, la seule langue européenne alors étudiée au prix de mille difficultés de toutes sortes, il se rendit à Yedo, capitale shogunale en 1853. Sept ans plus tard, il fut attaché à une ambassade, mais dès son retour il renonça à toute fonction officielle pour se consacrer à son rêve, non pas d'européaniser son pays, mais de le mettre à même de s'assimiler intelligemment les choses occidentales capables de lui assurer une vie propre. Dès 1866, avant la grande année de rénovation, il publia un ouvrage qui fit sensation : *Condition de l'Europe*. Deux ans après il ouvrait une école qui allait grandir au point de ne pas pâlir auprès de l'Université impériale de Tokio. On peut dire que Fukuzawa fit de cette école un véritable laboratoire d'énergie et de pensée où puisèrent même en quelque sorte les hommes déjà rompus aux affaires. Non content de cette fondation, il créa un journal, le *Jiji Shimpo*, qui est encore considéré aujourd'hui comme l'organe japonais des grands problèmes intérieurs et extérieurs. Tout en menant de front ces deux absorbantes institutions, il ne cessait d'écrire. Il donna environ cinquante ouvrages dont les plus connus sont les *Cent Essais* (1897), l'*Autobiographie* (1899). Fukuzawa Yukichi, qui mourut en 1901, exerça une influence considérable sur son époque; plus de la moitié des hommes qui dirigent les affaires japonaises depuis près d'un demi-siècle, furent formés par lui. Les Japonais, à qui sa mémoire reste chère, l'appelaient le « Sage de Mita », du nom du quartier de Tokio où il habitait.

et des enfants mariés ; 2° l'indépendance complète de l'épouse vis-à-vis de ses beaux-parents ; 3° l'Egalité de la femme et du mari ; 4° le droit, pour la femme divorcée, à un nouveau mariage.

Le Fuji n'en a pas tremblé sur sa base, mais c'est tout juste. Les prétentions de M. Fukuzawa ont été rejetées avec indignation d'abord. Mais peu à peu le nombre de ceux qui ne les trouvent pas tout à fait déraisonnables s'est augmenté. Plus d'une femme y voit un idéal, et la fréquentation des femmes européennes, des Américaines surtout aidant, sous l'influence aussi des sermons des missionnaires et de la lecture des livres ou des romans occidentaux, une femme nouvelle est en voie de création. Ses exemplaires sont encore rares, bien entendu, très rares même ; pas assez cependant pour que je n'en aie pas rencontré quelques-uns.

Dès mon arrivée à Tokio, je trouvai, à l'hôtel, un certain nombre de journalistes quêteurs d'interview, et parmi eux, trois gentilles Japonaises qui vinrent successivement, le crayon et le carnet en mains, me poser les questions les plus embarrassantes.

Je me rappelle particulièrement l'une d'elles, si jolie, dont les yeux malicieux brillaient derrière ses lunettes et qui me demanda, dans un perpétuel et ravissant sourire, ce que je pensais du Japon. (J'y étais arrivé depuis quinze jours). Toute une théorie de points d'interrogation suivit : Que pensez-vous du Théâtre japonais ? du théâtre ancien ? du théâtre moderne ? de la politique américaine ? du jeu de nos acteurs ? Quel est le plus grand auteur dramatique en Europe ? le plus grand romancier ? le plus grand homme d'État ? Que pensez-vous de Pierre Loti ? Qu'imaginez-vous de l'avenir du Japon ?

Heureusement, cette charmante consœur parlait fort mal l'anglais. Je ne le comprends qu'avec difficulté.

Aussi ne fûmes-nous pas longtemps, l'un et l'autre, à reconnaître que la conversation était à peu près impossible entre nous, et que nous ne pouvions guère échanger que des sourires. Nous nous livrâmes à cet exercice pendant cinq bonnes minutes, chacun ne voulant pas céder à l'autre en matière de bonne politesse. De temps en temps, la *reporteresse* approchait son crayon de son carnet comme pour prendre une note, avait un petit geste puérilement désespéré et repartait à sourire aussi. Enfin, nous échangeâmes sept ou huit profondes révérences (j'avais un peu appris déjà) et nous ne causâmes pas plus avant.

J'ai oublié de vous rapporter sa première question. La voici dans toute sa simplicité :

— Que préférez-vous de la femme française ou de la femme japonaise ?

Je retins un sursaut, et aussi un mot trop facile.

Tout de même... devant ces jeunes filles journalistes venant causer avec un barbare dans un hôtel européen, j'ai pensé aux mânes de Kaïbara.

Le Japon n'en est pas encore aux suffragettes. Je ne le crois pas du moins. Mais dans ce pays on va vite. Toujours est-il que le théâtre représente déjà des vaudevilles à thèse où les « femmes nouvelles » sont maltraitées, à la grande joie de l'auditoire. Celui que j'ai vu mettait en scène des jeunes filles qui, se déclarant les égales des hommes, allaient à une fête de banlieue et prétendaient y prendre part à des courses à l'aviron. Elles éprouvaient les pires déboires, et au dénouement, des jeunes hommes indignés se chargeaient de les ramener à la raison, et y réussissaient, en les menaçant (tout au moins) de les battre. Rien que ce moyen (qui était loin de soulever aucune protestation) indique que s'il est, au Japon des femmes qui désirent s'émanciper, il est un

plus grand nombre d'hommes qui entendent les en empêcher par des moyens démodés, chez nous, depuis pas mal de lustres.

*
* *

Le touriste doit se résigner à ne connaître, de la femme japonaise, que les sourires des bonnes d'hôtels et la grâce des geishas. C'est insuffisant pour porter un jugement sur elle. Mais ceux qui ont vécu la vie japonaise, comme le grand et malheureux Lafcadio Hearn, et d'autres, épuisent pour la dépeindre tous les modes de l'éloge. Ayant eu deux fois, à des dîners officiels, l'honneur d'avoir pour voisines des femmes de la haute société japonaise, j'ai éprouvé l'impression d'être en présence d'êtres vivant dans une atmosphère de noblesse, de sérénité, dans une habitude de délicatesses extrêmement anciennes, extrêmement savantes et artistes. La simplicité de leur costume, leur effacement volontaire, leur timidité et leur suprême distinction font qu'on les respecte infiniment, et qu'on les regarde comme on regarderait un bel objet d'art d'une grande fragilité ; on les devine si sensibles à des froissements, sur des points ignorés de nous, barbares, qu'on ose à peine leur parler. Et devant celles qui avaient séjourné en Europe, j'étais un peu honteux à l'idée de ce qu'elles avaient pu voir et entendre dans nos capitales.

Pendant plusieurs jours, notre bonne étoile nous a donné pour compagnons de voyage un diplomate japonais et sa femme, tous deux parlant français à la perfection, et qui revenaient d'Europe. Madame *** était alors vêtue à l'européenne, nous l'avons revue à Tokio dans son costume national et nous avons pu constater qu'elle savait être, ici et là, un modèle d'élégance et de distinction.

Et voilà tout ce que, par moi-même, je sais de la femme japonaise. Mais j'ai eu, à plusieurs reprises, l'honneur de causer avec des Françaises établies là-bas depuis longtemps, et qui la connaissaient bien, notamment avec une femme d'une grande intelligence, mariée depuis vingt-cinq ans à un officier supérieur japonais.

D'après ces conversations, et d'autres encore, il m'a semblé qu'une évolution profonde était en « devenir » dans l'âme des femmes de ce beau pays. Je crois qu'un grand mouvement s'annonce en faveur de la monogamie. L'exemple, d'ailleurs, est parti de haut. La femme commence à souffrir non seulement de la présence, à son foyer, des femmes de second rang, mais encore des libertés que les maris, jusqu'ici, étaient autorisés à prendre au dehors et même devant elles.

Une institution nationale du Japon me paraît menacée — oh! à longue échéance — celle de la geisha.

La geisha n'est pas une prostituée. C'est une femme dont la mission est de plaire, qu'on fait venir à la fin des repas, pour réjouir les convives par sa beauté, son esprit, ses connaissances de l'étiquette, du beau langage et de la poésie, — et par des danses. On affirme aux étrangers que les choses ne vont jamais plus loin qu'une causerie. On m'a affirmé aussi le contraire, et j'ai tout lieu de penser que lorsqu'on est entre soi, ou en compagnie d'un Européen depuis longtemps connu, et qu'on a pour ainsi dire adopté, la tenue, à la fin du dîner, après l'échange des coupes de saké, manque parfois de réserve. Et si, par hasard, les femmes légitimes ont été invitées, il arrive qu'elles voient leurs maris prendre sur les genoux une petite geisha, avec des attitudes qui n'ont de paternel que la différence des âges. Le mari se livre à ces divertissements devant sa propre femme, et l'immense majorité des japonaises, jus-

qu'à présent du moins, ne songeait pas à s'en formaliser.

Mais, même en admettant que, ce soir-là, on ne fasse qu'échanger des bons mots, on sait comment se retrouver le lendemain et « le diable n'y perd rien ». Seulement le mari y perd souvent sa fortune.

La geisha est extrêmement séduisante. Dès l'âge de sept ans, elle a été soumise, dans une école spéciale, à un enseignement dont le but unique est la mise en valeur de son charme. La discipline y est sévère et les leçons nombreuses. Les petites y apprennent à jouer de la guitare japonaise pendant de longues séances qui ne finissent que lorsqu'elles ont l'extrémité des doigts en sang. Pour placer leur voix sur le registre convenable, on emploie des procédés aussi cruels. Bref, jusqu'à quatorze ou quinze ans, la geisha est soumise à un véritable entraînement. Elle doit encore apprendre par cœur, et retenir un grand nombre de poésies; on l'exerce à la répartie spirituelle et prompte; on lui enseigne la danse qui est faite non de pirouettes, mais d'une longue série d'attitudes, rituelles pour ainsi dire, transmises de générations en générations depuis de longs siècles, et qui doivent être reproduites avec une exactitude scrupuleuse. Que leur apprend-on encore? Je ne sais, mais rien que ce qui peut charmer.

L'épouse japonaise, élevée, comme nous l'avons dit, à être une ménagère soumise et ignorante des événements extérieurs, ne peut lutter contre la geisha. Elle n'y pensait pas jadis, et n'en souffrait pas. Elle y pense aujourd'hui, et elle pleure. Elle pleure, mais lorsque rentre le mari, à quelque heure que ce soit, il la trouve toujours à la porte, souriante, le saluant à genoux, les mains et le front touchant le sol.

Plus d'une n'agit plus ainsi qu'à contre-cœur et je

crois bien qu'avant peu, le mari japonais entendra des phrases que peu de maris européens ignorent, telles que celles-ci : « D'où viens-tu ?... Est-ce une heure pour rentrer? Je suis la plus malheureuse des femmes!... Tu ne m'aimes plus!... Tu me trompes... oui, tu me trompes!... Je sais ce qui me reste à faire!... Va la retrouver!... Ne me touche pas, tu me dégoûtes, etc., etc. »

***

Mais bien des neiges fondront sur le flanc du Fuji avant que les Japonais comprennent que la même femme peut réunir à la fois le charme de la geisha, la dignité de l'épouse et la tendresse de la maman.

Ce qu'ils auraient de mieux à faire, pourtant, ce serait de le comprendre tout de suite, attendu que beaucoup de Japonaises commencent à s'en douter.

Paroles d'un ami.

Même de sensibilité moyenne, la plupart de ceux qui ont visité le Japon sont captivés par le charme de ses paysages, séduits par la politesse et l'éducation de ses habitants. Je ne crois pas qu'on ait pu jeter un regard sur son passé sans être émerveillé par sa vitalité, sa noblesse, par le talent de ses artistes et le courage de ses soldats. D'autre part, on est déconcerté et un peu gêné par son orgueil. Et, sans douter de son avenir, on est cependant troublé en pensant aux aventures tragiques qui lui sont promises, aventures non dépourvues de grandeur, ni de dangers, et dont il faut qu'il sorte triomphant.

J'écris ce dernier chapitre quatre mois après mon

retour, quatre mois pendant lesquels j'ai étudié l'histoire de l'admirable pays qui m'a conquis. Jamais, jusqu'ici, hors de France, je n'avais subi une telle emprise; jamais je ne m'étais senti à ce point captivé, attaché, assimilé. Deux ou trois fois la pensée m'est venue de bouleverser mes projets, d'oublier la date fixée du retour, et de rester là longtemps, indéfiniment. Je l'eusse fait. Je ne me serais pas résigné à quitter le ciel et la terre du Japon si ce n'avait été pour retrouver la terre et le ciel de chez nous. Depuis que la Grèce a perdu ses arbres et ses habitants, il n'est douceur de vivre qu'ici et là-bas.

Le vieux mot : « Tout homme a deux patries, la sienne et la France » est encore vrai pour le Japon. Je m'y suis attaché comme à un parent qu'on aurait retrouvé et qu'on aurait choisi.

Mon cas n'est pas exceptionnel. Au contraire, il est la règle. A peu près tous ceux qui ont visité le Japon déclarent qu'ils l'ont quitté avec chagrin et qu'ils n'ont pas vu fuir ses rives sans un serrement de cœur, comme s'ils s'éloignaient d'une patrie. Ceux qui ont résisté à son enchantement le dénigrent au contraire avec une violence qui ne peut s'expliquer que par le dépit. C'est de l'amour qui refuse de s'avouer, je ne sais pourquoi. Cette révolte contre des charmes trop puissants est une autre forme de l'aveu. Il faut douter de la tranquillité du cœur d'un homme qui dit trop de mal d'une jolie femme.

***

Axiome : Tout Japonais est plus civilisé que n'importe quel Européen d'une classe correspondante.

Cette différence saute aux yeux dès les premiers pas qu'on fait dans la rue. Les hommes dont la situation

sociale est égale à celle de nos cochers et de nos charretiers sont polis. La langue japonaise, m'a-t-on dit, n'a pas de mots pour exprimer des injures. Qui voudrait y être grossier en paroles ne le pourrait pas. Pendant près de deux mois passés le plus souvent sur les routes et dans les rues, je n'ai pas vu une figure courroucée ni entendu une voix proférant des invectives.

A Kioto, au croisement de deux rues, deux bicyclistes se heurtent et tombent. Vous savez ce qui se serait passé autre part. Ici, j'ai vu chaque bicycliste se relever, s'ébrouer, ramasser sa machine. Puis, ils sont allés l'un vers l'autre, se sont fait des révérences, et, après avoir échangé des sourires, ils ont parlé de l'accident. Je me demandais, en partant, comment je pourrais, à Paris, revoir nos charretiers l'écume à la bouche, se menaçant du fouet, et hurlant des injures faites d'obscénités. Ici, la politesse est de règle chez les plus humbles. Ici, dans la rue, on s'interroge directement, sans excuses préalables (qui, au fond, sont l'expression d'un doute), on se demande un renseignement comme si on se connaissait, sans penser qu'il puisse être refusé. Et l'on fait de grands saluts même à l'agent de police qui vous l'a donné. En quittant le pousse-pousse, on ne doit pas se contenter de payer le kouroumaya, on doit le remercier. On répond aux saluts des serviteurs comme on répond aux saluts des égaux. Et leur profession s'en trouve relevée. Dans les musées, en entrant dans une salle vide, on en salue le gardien, qui, d'ailleurs, s'est levé à votre approche, et avec qui vous pouvez causer, car c'est un homme non seulement de bonne éducation, mais instruit, peut-être un étudiant.

En France, nous sommes en République, et c'est au Japon qu'est l'égalité sociale. En France, surtout dans les grandes villes, l'inférieur vous considère toujours comme

un ennemi. Il a l'air de vous rendre responsable de son sort qu'il juge indigne de lui. Il accepte des gratifications avec trop de servilité ou trop d'indifférence. Ici, même à une servante d'auberge, il vaut mieux donner un faible pourboire dans une enveloppe, et avec un salut, qu'un gros pourboire tout nu et tout sec. Souvent, un pourboire mal présenté est poliment refusé. Il y a très peu de temps encore, le paiement de la note, dans les hôtels de province, était réglé par la générosité seule du client. On était supposé avoir donné et reçu l'hospitalité gratuitement. Au départ, l'hôtelier remettait au voyageur un petit éventail, en échange de la rétribution qu'il en recevait et qui s'appelait « argent pour le thé. » Cette coutume existe encore. Mais elle se perd depuis que beaucoup d'étrangers voyagent.

En Europe, les classes sont séparées moins par l'orgueil des riches que par la vulgarité des pauvres. La différence d'éducation éloigne plus que la différence de fortune. Nulle part je n'ai vu aussi peu de contraste entre les hommes. Tous sont bien élevés. Ce terme de « bien élevé » peut être inattendu s'il s'applique à un homme aussi humble qu'un traîneur de pousse-pousse. Il est exact, cependant. A Sendaï, un de ces kouroumaya qui nous servait de cicérone, nommait les divinités bouddhistes et les héros disparus, et cela, non avec la sécheresse ignorante d'un guide, mais comme quelqu'un qui sait, et à qui on pouvait toujours poser de nouvelles questions sans qu'il restât court. On emploie, en parlant à un porteur de bagages, le mot *Kimi*, le même qu'emploient les étudiants les uns envers les autres. Si vous vous arrêtez chez quelque marchand de curiosités, le traîneur de kourouma entrera avec vous, regardera en connaisseur les objets exposés, examinera ceux que vous marchanderez, et cela d'une façon si naturelle, avec

une telle réserve dans la familiarité, que vous ne penserez pas à vous en étonner. La foule elle-même est polie. En voyageant sur la Mer intérieure, j'ai vu des paysans, qui allaient prendre le bateau, se faire des politesses avant de monter sur la passerelle.

Il n'est pas besoin, ici, de wagons réservés aux *dames seules*, afin de soustraire les voyageuses à la grossièreté possible des voyageurs. En voyage, un monsieur et une dame japonais s'adressent la parole sans formules préalables de politesse, comme s'ils étaient de la même famille, sans gêne et sans galanterie. On se quitte en échangeant une ou deux petites courbettes, et c'est tout.

Aux arrêts des trains, on vend des *bento*, c'est-à-dire des paniers-repas. Le papier de soie qui enveloppe la boîte de bois qui ne sert qu'une fois, porte ces mots : « La préparation de ce bento est indigne de vous, acceptez-le cependant, par bonté. »

Les enfants d'ici, comme les nôtres, adressent des chansons aux petits animaux avec lesquels ils jouent. Lafcadio Hearn nous a donné les traductions suivantes de quelques-uns de ces refrains japonais :

... « Viens, ver luisant, je te donnerai à boire. Là-bas, l'eau est amère, et l'eau d'ici est douce. »

... « Escargot, escargot, sortez un peu vos cornes; il pleut et le vent souffle, sortez un peu vos cornes; rien qu'un petit moment ! »

... « Papillon, petit papillon, viens voler sur la feuille de *na;* mais si tu n'aimes pas la feuille de *na*, viens, je te prie, voler sur ma main. »

Comparez avec la stupidité de notre :

Hanneton, vole, vole, vole,
Ton mari est à l'école,
Il a dit si tu ne voles..., etc.

Tous les Japonais savent lire et écrire, presque tous sont capables de composer ces petits poèmes de trente et une syllabes qu'on appelle *outa* ou *tanka*. Pendant la dernière guerre, une société faisait distribuer aux combattants des grandes enveloppes contenant des chaussettes, du papier à lettres, des brosses à dents, du tabac, des bonbons. Sur chaque enveloppe était mentionné le nom du donateur, et le bénéficiaire remerciait souvent par une petite poésie.

En face de l'Européen qu'il ne connaît pas, le Japonais est souvent très réservé, un peu inquiet, mais si, par le moindre geste de politesse, vous lui faites comprendre que vous ne lui êtes pas hostile, il devient subitement aimable, empressé, prévenant. Exemple : à une station, deux trains se croisent et s'arrêtent. Le compartiment des premières classes de l'un est en face des troisièmes de l'autre. Dans celui-là des Européens, dans celui-ci des gens du peuple japonais. On se regarde, les visages fermés. Soudain, du côté des Européens, part un signe de sympathie : un petit mouvement de la main et un sourire à un enfant. Aussitôt, c'est de l'autre côté, un déchaînement, une explosion d'amabilités, et au départ mille saluts charmants. Pendant l'arrêt, le chef du train, descendu, cueillait une fleurette entre les rails.

*
* *

Depuis deux cent cinquante ans, le Japon vivait et se développait tout seul. Il n'avait conservé de relations avec le reste du monde que par l'intermédiaire des Hollandais parqués dans le petit îlot de Deshima, relations dont on pourrait ne pas parler tant elles étaient difficiles, rares, surveillées, réservées à quelques-uns. On peut dire que le Japon s'est gardé sous cloche pendant ces deux siècles et demi. Les Blancs ont levé la cloche

et ils ont eu la grande surprise de trouver dessous non des sauvages, mais un peuple d'artistes et de héros, qui, avec une facilité un peu humiliante pour nous, s'est assimilé bien vite les sciences de l'Europe, non qu'il l'admirât, cette Europe, mais parce qu'il avait vu, du premier coup d'œil, qu'il ne pourrait lui résister qu'en l'imitant. L'Europe fut un peu vexée de voir ces Japonais si rapidement lui ressembler, et par dépit, elle déclara que le Japon était un peuple de singes, capables d'imiter, incapables d'invention. Et cela revient à reprocher au Japon de ne point nous avoir dépassés, puisqu'on voudrait qu'en cinquante ans, non seulement il eût appris tout ce que nous savons, mais encore qu'il eût innové, c'est-à-dire trouvé ce que nous n'avons pas trouvé encore. Nous considérons comme négligeable qu'il nous ait égalés, et nous lui reprochons de ne pas nous être supérieurs. C'est beaucoup le flatter, sans intention, du reste.

Le Japon, lui, n'est pas encore revenu de sa surprise. Nous lui étions apparus tout d'abord comme des êtres presque surnaturels, et de voir qu'il a pu si vite apprendre tout ce que nous savons, cela l'a porté à nous mépriser un peu. Et il en a, de plus, conçu de lui-même une opinion excellente.

Un journaliste japonais reprochait sérieusement à ses compatriotes de n'avoir pas encore un auteur mondial. Cela ne peut durer. Qu'on se hâte! Il n'y a qu'à y penser, n'est-ce pas!... Et des inventeurs surgissent en effet, pour disparaître le lendemain. On cherche autre chose. On veut à tout prix étonner le monde. Et s'il n'a encore produit Hérodote, ni Tacite, le Japon possède cependant un historien qui « prouve » que les Japonais sont les ancêtres des Grecs, et que c'est le frère de leur premier empereur qui éleva les pyramides d'Égypte.

Leur surprise d'avoir vaincu les Russes est marquée par l'abondance des monuments élevés depuis dix ans pour perpétuer ces victoires. Il semble que l'histoire du Japon n'ait rien produit de mémorable avant cette date. Et ces monuments, un peu puérils, sont, en général, un défi au bon goût. A Nagoya on a dressé sur une place un énorme obus en pierre. A Tokio, non loin du Palais impérial, un trophée est fait... d'un réservoir d'eau élevé par les Russes en Mandchourie, et qu'on a rapporté ici, à grands frais, parce qu'il a été percé d'un obus japonais. A Miyajima, il y a aussi (dans cette île sainte!) des tourelles de cuirassés déchirées et des obus... Dans d'autres villes, on voit les statues de bronze des héros de la même guerre... Et là, il faut bien reconnaître que, du premier coup, le Japon nous a dépassés. Tout de même, la laideur de nos statues ne va pas jusque-là.

Le comte Okuma écrivait simplement, à propos de cette guerre russo-japonaise : « Ce petit pays civilisé qui s'appelle le Japon attaque le grand pays barbare qu'est la Russie. » Et à Tokio, on parlait sans rire d'aller signer la paix à Saint-Pétersbourg. Dans un ouvrage récent, *Fifty years at new Japon*, on lit des phrases comme celle-ci : « A eux (les Japonais) est dévolue la mission de mettre en harmonie les civilisations de l'Europe et de l'Orient, et ainsi de diriger le monde entier vers un plan plus haut [1] ».

1. Je trouve dans les *Mélanges japonais* d'octobre 1905 une bien jolie page sur la timidité japonaise. On me saura gré de la reproduire ici.

« Mais il est un côté du Japon patriote, dans ses relations avec les puissances étrangères, qui a échappé à beaucoup d'Européens, je veux dire la timidité. Que cette timidité se résolve en dernière analyse à de l'orgueil impuissant, je laisse la question à trancher aux psychologues. Le Japon a craint, craint peut-être encore l'Europe et l'Amérique plutôt rogues à l'endroit des arrivistes. Il

*
* *

Cet orgueil n'est pas, comme celui des Chinois, haïssable.

Le Japon a payé de son sang — et largement — le droit d'être orgueilleux. Et d'ailleurs, cet orgueil est de bonne foi, candide même, mais généreux ; il est grave, sympathique et touchant.

est circonspect dans ses relations ; craignant de manquer de tact, il a eu en maintes circonstances des allures gauches, embarrassées, qui ont fait croire à de la fourberie quelquefois, et, dans certains cas particuliers, à de la poltronnerie. Pour donner une idée de ce côté tout spécial du Japon au regard de l'Europe, et du Japonais dans ses relations avec l'étranger, je le comparerais volontiers à un jeune militaire qui fait sa première entrée dans un salon. Dans la solitude de sa chambre, il a minutieusement fait tous ses préparatifs, d'après les derniers codes de politesse, a passé, repassé devant sa glace ; mais le moment de l'épreuve est terrible. Sa démarche est gauche et timide, il semble avoir les jambes en trop, les bras en trop. Il veut faire trop bien, plaire à trop de monde, et ses louanges sont outrées, son shakehand est hésitant ; il salue trop ou trop peu, se retire trop tôt ou trop tard, et sa sortie est un désastre. Intelligent, l'épiderme sensible, il n'a pas plutôt franchi le seuil qu'il ressent au cœur, comme des lames d'acier, le contre-coup des rires narquois que son imagination vive lui fait entendre derrière la cloison ; courageux, il voudrait revenir sur ses pas et faire rentrer dans la gorge des insolents les mots injurieux que peut-être ils n'ont pas prononcés. Formaliste à outrance, le Japon ne s'est pas encore fait à la forme européenne, ce qui ne veut pas dire que tout Japonais qui entre en relations avec les Européens soit gauche ou stupidement prétentieux, gentleman à la façon dont Thackeray ridiculise certains de ses compatriotes. Le Japonais a même sur certains peuples l'avantage, d'aucuns diraient la faiblesse, de sentir qu'il n'est pas tout à fait à l'aise dans son nouveau monde. Les âmes sensibles sont rarement conquérantes et la sensibilité a été la qualité ou le défaut du Japon dans ses relations avec l'Europe ; le qualificatif ici est une question de latitude. Mais qu'arrive-t-il ? Un jeune homme ridiculisé prend parfois en haine un monde qui le fascine ; le Japon prendrait-il en haine l'arrogante Europe ? » — F. H.

Rien, à mon avis, ne caractérise mieux une des faces de l'âme japonaise que l'histoire suivante qu'on pourrait intituler : l'Histoire de deux Samuraï et d'un petit bateau à vapeur.

C'était au moment où le Japon, de mauvais gré, ouvrait sa porte. On y sentait déjà le besoin de se servir des mécaniques inventées par les Blancs. Deux jeunes Samuraï, ardents, généreux, ne doutant de rien, ni d'eux-mêmes, achetèrent à une maison anglaise un petit bateau à vapeur, avec lequel ils comptaient faire un tour en Europe. Le petit bateau leur fut livré en rade de Yokohama. C'était la première fois qu'ils en voyaient un d'aussi près. Mais, en bons Orientaux, ils se gardèrent bien de montrer leur surprise, et, en bons Japonais, d'avouer leur ignorance.

Les Anglais leur proposèrent de les initier aux mystères de la navigation à vapeur. Nos deux jeunes coqs déclarèrent qu'ils s'en tireraient tout seuls. Les vendeurs n'insistèrent pas.

On recruta un équipage purement japonais qui partageait la confiance des deux capitaines, et leur ignorance aussi. Le lendemain de grand matin, à bord, on alluma les feux. Mais le sifflet de la soupape de sûreté se fit entendre. Les jeunes gens éteignirent et se retirèrent, disant qu'ils ne désiraient pas aller plus avant, et qu'ils avaient voulu simplement se rendre compte de l'état des chaudières. A terre, ils trouvèrent un ouvrier japonais qui avait servi de chauffeur à bord d'un bateau anglais, ils l'embauchèrent, et, afin de ne pas exciter les moqueries des étrangers parmi lesquels l'histoire se chuchotait déjà, ils procédèrent, de nuit, à une nouvelle tentative. Ils purent chauffer sans danger et mettre même la machine en marche, mais ils ne parvinrent pas à embrayer les roues, de sorte que le petit vapeur fuma, cracha, siffla,

tressauta sans pouvoir se déplacer. Nos deux Samuraï ne perdirent point courage. A terre, ils déclarèrent qu'ils n'étaient point partis avec l'intention de sortir du port, mais qu'ils avaient voulu simplement se rendre compte du bon fonctionnement de la machine et qu'ils en étaient satisfaits. Ils se renseignèrent adroitement, discrètement, se crurent enfin instruits, se réembarquèrent. On alluma de nouveau les feux, la machine gronda, se rembraya, et enfin le bateau se mit en marche... mais en marche arrière. Après beaucoup d'efforts et de recherches on réussit à obvier à cet inconvénient capital, mais la malechance voulut qu'on ne sut lever l'ancre, et le petit bateau se mit alors à tourner comme un cheval de manège à la longe.

Les deux Samuraï n'insistèrent pas.

Le lendemain, ils s'embarquaient pour l'Europe... à bord d'un bateau anglais.

Et cinquante ans plus tard, le fils de l'un d'eux commandait un cuirassé, à la bataille de Tsoushima, où son audace assurait la destruction de la flotte russe.

Parallèlement :

En vingt ans la population de l'empire a passé de trente-neuf millions à cinquante. Celle de Tokio a doublé, celle d'Osaka a triplé. (En 1888, quatre cent quarante mille, en 1908, un million deux cent cinquante mille.) Celle de Kobé a également triplé, aussi celle de Yokohama. Celle de Nagasaki a *quadruplé* (quadruplé en vingt ans).

Et pour en finir avec les chiffres, les dépôts en banque ont passé, de 1888 à 1905, de soixante-dix millions à un milliard trois cents millions de yens, et les effets escomptés, de cent quatre-vingt-sept millions à trois milliards quatre cents millions.

*
* *

Seulement, aujourd'hui, le Japon est au bout de son effort physique. Il paraît épuisé.

Semblable à un adolescent poussé trop vite, il traverse une crise de croissance.

A l'intérieur, il est atteint de socialisme, gravement.

Et ses trois voisins : la Chine, la Russie, les États-Unis constituent pour lui trois dangers contre lesquels il ne pourra se défendre qu'avec de nouveaux efforts. Ces efforts ne sont pas au-dessus de son courage. Il faut souhaiter qu'ils ne soient pas incompatibles avec ses possibilités matérielles.

Les dépenses militaires de ce pays sont hors de proportion avec ses richesses. Ce n'est que par un véritable héroïsme silencieux, ignoré, volontairement dissimulé par orgueil, qu'il a pu tout à coup ajouter à ses dépenses ordinaires celles qu'il a dû s'imposer pour construire des cuirassés, acheter des canons et des fusils, et entretenir sur le pied de guerre une armée formidable. Ses victoires sur la Chine et sur la Russie ne lui ont pas rapporté d'argent. La guerre est une industrie qui n'a pas fait ses frais. Aussi est-elle devenue très impopulaire.

— Nous en avons assez, m'a dit un homme posé, de nous ruiner pour des militaires qui prennent trop d'autorité et trop d'argent. De l'argent, nous en avons besoin pour l'instruction et pour les travaux publics.

Entendez bien que si l'indépendance du pays était en jeu, tous les Japonais s'offriraient à la mort avec enthousiasme. Mais ils commencent à trouver trop lourds les sacrifices en temps de paix. Le développement de l'industrie a, ici comme ailleurs, créé le socialisme, et la misère a fait des révoltés. Dans la seule ville de Tokio, le nombre de gens sans travail dépasse souvent le

chiffre de cent mille. Des hommes qui ne font rien et qui souffrent, et qui sont énergiques, et qui ne craignent pas la mort, sont des malheureux tout préparés pour les crimes collectifs.

Certains signes peuvent donner à supposer qu'un mauvais vent commence à souffler sur les institutions et les principes moraux qui ont fait la force de ce pays. On a manifesté devant le Palais impérial. Un coup de feu a été tiré sur un train qui transportait l'Empereur. On a feint de ne pas comprendre certains de ses ordres, et on a combattu des ministres qu'il venait de désigner. Un Japonais promena le drapeau rouge dans les rues de Tokio, en 1908. Deux ans plus tard, un complot fut découvert, qui avait pour but de faire sauter le Palais par la dynamite. Douze des coupables furent pendus. « C'était la première fois, dans toute l'histoire du Japon, dit M.. de la Mazelière, qu'il avait été attenté à la vie de l'empereur, descendant des dieux. »

Les vertus militaires sont elles-mêmes compromises.

D'après un journal d'Osaka qui cite les paroles du colonel Ono, en une seule année, plus de 16.000 jeunes gens ont cherché à éviter le service militaire; d'autres, et à la veille du conseil de révision, se sont créé des maladies.

De mauvais ferments ont passé dans l'armée elle-même, dont la moralité est en baisse. Preuve, cet extrait d'un roman, *Plutôt la mort!* de Tokutomi Kenjiro :

— ... Non, vraiment, les officiers d'aujourd'hui... Je ne devrais pas médire de mon prochain, mais tout de même il se passe des choses qui révoltent. A présent ils veulent tous amasser de l'argent. Il ne reste plus rien des Samuraï d'autrefois!

Et encore :

— ... Un officier s'est donné corps et âme à sa patrie,

et son devoir est de la défendre. En dehors de sa profession, exercer un métier secret, prêter de l'argent à la petite semaine, *s'entendre avec les fournisseurs de l'armée pour réaliser des gains illicites*, est-ce une chose pardonnable ? Et puis ce qui m'exaspère c'est leur passion du jeu. Je connais de mes camarades qui s'y adonnent en secret, c'est vraiment déplorable. Vis-à-vis de leurs chefs, ces gens-là ne font que des courbettes alors que, par tous les moyens, ils cherchent à soustraire ce qui appartient à leurs subordonnés, je puis certifier ce que j'avance. »

La Foi elle-même est ébranlée. Dans la grande rue de Tokio, on peut voir, chaque soir, une réclame lumineuse qui représente le Bouddha sacré de Kamakura tombé au rang de marque de fabrique.

Et le général Terrauchi (cité par M. de la Mazelière) a écrit :

« Comme je me suis occupé spécialement de l'éducation dans l'armée, j'ai étudié, sous ses divers aspects, la question de la formation morale des soldats. J'ai fait moi-même examiner combien il y avait d'adorateurs parmi les nouvelles recrues, le matin au lever, et j'en ai fait dresser des statistiques. J'ai pu constater que le nombre des adorateurs diminuait d'année en année et que ces dernières années on n'en voyait pas même l'ombre. »

*
* *

Le socialisme se développe à un tel point qu'un ministre de l'Instruction publique a dû, il y a six ans, faire rechercher, pour les chasser de l'enseignement, les professeurs qui font profession de socialisme. Il est permis de croire qu'on ne les a pas tous découverts.

Déjà, des troubles ont éclaté à la suite des grèves. En

1907, les ouvriers des mines de cuivre d'Ashio se sont ameutés, emparés des magasins, enivrés de saké et ont mis le feu aux bureaux. Le 29 avril de la même année, plus de mille mineurs, employés aux mines de charbon de Horonai (Hokkaidô), se mettaient en grève, réclamant une augmentation de salaire, lançaient des bombes dans les bureaux de la compagnie, forçaient la police à battre en retraite. A Basshi (Shikokou), plusieurs centaines de mineurs, dans la nuit du 4 juin, employaient la dynamite contre les maisons des directeurs et des surveillants, coupaient les fils télégraphiques et, dans les bagarres avec les agents, tuaient un chef de la police.

*
* *

Il ne faudrait pas commettre l'erreur de généraliser. Ces faits sont exceptionnels. Ils n'en sont pas moins des faits significatifs qui jadis ne se seraient jamais produits. L'avènement de l'industrie a été une calamité pour la Terre entière. Pour le Japon, cette calamité est particulièrement grave parce qu'elle s'y est abattue avec plus de soudaineté. La vie de l'usine est incompatible avec la politesse traditionnelle. La production industrielle, imposant le bon marché, va tuer l'art délicat et personnel du Japon. L'enlaidissement fait des progrès incessants. Dans les rues, un ami du Japon s'attriste à voir ces étudiants coiffés de leur odieuse casquette de bicycliste ou de Prussien, s'en aller dégingandés, le nez au vent sous leurs lunettes, balançant à la main leur bouteille d'encre européenne, et donnant, avec leur jupe grise et leur veste à pois blancs, l'impression de grands gamins à qui on a trop tardé à mettre la première culotte. Beaucoup de ces étudiants sont arrogants.

Oubliant que

> Quand sur une personne on prétend se régler,
> C'est par les beaux côtés qu'il lui faut ressembler,

ils croient se donner des airs civilisés en prenant des airs insolents. Ils nous imitent trop, et surtout ils imitent les moins bons d'entre nous.

« La corruption des étudiants des deux sexes est un fait avéré, dit un journal japonais. Ceux qui ne sont pas corrompus manquent totalement d'énergie et de caractère. Les garçons se complaisent dans les romans, la poésie, un tas d'amusements futiles, courent les maisons de plaisir, luttent d'élégance, soutirent de l'argent de leurs amis, abusent des jeunes filles... » Ils se révoltent contre leurs professeurs, font grève contre eux, et vont jusqu'à les battre.

Les artistes japonais s'américanisent. Une visite dans un des immenses bazars-labyrinthes de Tokio est d'un effet lamentable et remplit de chagrin ceux qui ont aimé les bibelots spirituels, les jouets ingénieux, les estampes vivantes, les dessins admirables de l'ancien Japon.

Si la foi s'en va, si le respect de l'empereur s'en va, si la douceur des mœurs disparaît, si les traditions sont méprisées, si l'art s'industrialise, si les âmes perdent leur noblesse, qu'adviendra-t-il du Japon? Après des révolutions, après des déchaînements d'instincts, après des tueries, il ressemblera, par les plus vilains côtés, aux pires des États de la terre, et ce sera une profonde tristesse pour tous ceux qui l'auront aimé.

Il faut lui dire tout cela. On l'a assez louangé. On l'a trop louangé. Ses véritables amis sont ceux qui, au lieu de le flatter, auront le courage d'encourir ses colères en ne lui cachant pas la désagréable mais féconde vérité.

*
* *

1° Les cinquante millions de Japonais sont à l'étroit dans leur archipel.

2° Les grandes villes du Japon, dont la population a triplé en vingt ans, ont besoin de trouver, au dehors, des clients à qui vendre leurs produits.

Ces deux faits détermineront sans doute les grands événements prochains de l'histoire du Japon, événements qui peut-être seront grands pour l'histoire du monde.

Tout à côté du Japon, la Chine offre à la fois des territoires et des consommateurs. Mal organisée, sans idées générales, sans patriotisme, elle est une « proie facile » qui tente en même temps l'Europe et l'Amérique. Seules, les compétitions des puissances ont empêché qu'elle fût démembrée. On lui a arraché des lambeaux.

Le Japon ne peut pas tolérer qu'elle passe en d'autres mains que les siennes. C'est pour lui une question de vie ou de mort. Il l'a bien senti, et, lorsque la Russie a lancé son Transsibérien comme un long tentacule, comme un bras immense terminé par une main avide, le Japon a donné une tape sur cette main ouverte qui menaçait la Mandchourie et la Corée. Il a fait la guerre, il s'est approprié officiellement l'empire du Matin calme, et tacitement la Mandchourie. L'influence russe en Chine est amortie pour quelque temps.

Mais voici qu'un autre danger s'annonce, aussi redoutable. Les États-Unis, depuis plusieurs années, s'intéressent beaucoup à la Chine, et lui font mille coquetteries. Les missionnaires américains pullulent dans ses villes et ses campagnes. Les conseils sont prodigués, les encouragements, les offres de toutes sortes. Pacifi-

quement, tout au moins, les États-Unis veulent s'assurer cette belle clientèle.

Les Japonais ne peuvent pas permettre l'américanisation de la Chine. Ce serait accepter d'être pris dans la mâchoire des tenailles, ce serait s'y placer et s'offrir à l'écrasement. Ils résistent. Or voici qu'un nouveau tentacule, qu'un autre bras, venant de l'Est, cette fois, se prolonge encore vers la Chine, armé d'une main non moins avide, sur laquelle aussi il va falloir taper.

Pour parler plus simplement, l'ouverture prochaine du canal de Panama, en permettant la concentration rapide de toute la flotte des États-Unis dans l'Océan Pacifique, est, pour le Japon, un événement de la même importance que l'achèvement du Transsibérien.

Le Japon attendra-t-il l'ouverture du canal pour avoir avec les États-Unis une explication que les événements de ces dernières années ont rendue nécessaire? On peut en douter. Si le Japon se sent de force à supporter le poids d'une nouvelle guerre, les prétextes en sont tout trouvés.

En 1853, le commodore Perrey vint, sous la menace de ses canons, forcer les Japonais à ouvrir leurs îles au commerce des États-Unis. Et, lorsque les Japonais, ayant accepté, veulent, à leur tour, aujourd'hui, faire du commerce en Californie, les Américains émettent la prétention de les en empêcher, ou de les traiter comme des nègres.

Il ne faudrait pas s'étonner qu'avant peu, le Japon se préparât à rendre aux États-Unis la visite du commodore Perry... peut-être en passant par le Mexique.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

III

A travers la Chine.

IV

La Corée.

V

Le Japon.

VI

Le Hokaïdo. — L'Ile de Yeso.

VII

Généralités sur le Japon.

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY


U. C. BERKELEY LIBRARIES
C057926037

